

LA  
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



TRENTE-SIXIÈME ANNÉE

1896



VEVEY  
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

---

**Vevey — Imprimerie Alph. Recordon.**

---

# LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

TRENTE-SIXIÈME ANNÉE

---

---

A mes chers jeunes amis

*1<sup>er</sup> janvier 1896.*

En me demandant, mes chers enfants, depuis combien de temps le Seigneur m'a donné de m'adresser aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle, j'ai trouvé qu'il y avait 18 ans, et que c'était la dix-septième fois aujourd'hui que je venais leur apporter mes vœux de nouvel-an. Dix-huit ans, durant lesquels Dieu m'a fait la grâce de présenter aux enfants et aux jeunes gens les précieuses vérités de l'Évangile, les pressants appels à saisir le salut, les enseignements de la sainte parole de Dieu, c'est un grand privilège ; dix-huit ans, c'est bien long pour cette terre, mais bien court devant l'éternité, où nous serons bientôt tous !

Où sont et que sont devenus ceux qui, autrefois, ont lu ces pages ? Question bien sérieuse, n'est-ce pas ? Je ne la fais pas pour savoir s'ils sont devenus riches, savants, avec une belle position dans le monde ; non, cela passe comme une ombre, comme un nuage emporté par le vent. Mais c'est relativement à leur âme, à leur âme immortelle, que je me

le demande. Bon nombre de ces jeunes amis avec qui je m'entretenais autrefois par le moyen de la Bonne Nouvelle, sont devenus des jeunes hommes, des jeunes femmes. Peut-être y en a-t-il qui ont maintenant une famille. Qu'ont-ils fait, et que font-ils des appels et des enseignements de l'Évangile ? Dieu le sait, mais j'espère qu'un bon nombre les ont reçus et en bénissent Dieu, et rendent, par leur vie, témoignage à sa grâce. Oui, j'espère que plusieurs de vous, mes chers anciens lecteurs, se sont tournés vers le Sauveur, et persévèrent à marcher avec Lui.

Mais, pensée solennelle ! il en est peut-être aussi, qui, avant nous, ont quitté la scène de ce monde, et ont paru devant Dieu. Quel bonheur pour eux si, avant d'entrer dans l'éternité, ils ont cru au Sauveur, et si leurs péchés ont été lavés dans son sang. Ils sont allés sans crainte vers le Dieu saint, propres pour sa présence, étant accompagnés par Celui qui a mis sa vie pour eux, afin de les purifier de toutes leurs iniquités, et près de Lui ils attendent la glorieuse résurrection de vie. Mais s'il en était qui fussent délogés, indifférents, incrédules, morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, oh ! combien terrible est leur sort ! Oh ! chers lecteurs d'autrefois, avez-vous gardé la foi et vivez-vous pour Celui qui vous a aimés ?

Et maintenant, je viens à vous, chers jeunes lecteurs d'aujourd'hui. D'abord, comme à chaque nouvel-an, je vous apporte les vœux sincères de votre vieil ami. Le terme de la course approche aussi pour lui ; mais il désire travailler pour vous, pour l'amour du Seigneur, aussi longtemps que les forces lui seront conservées. Priez pour lui, mes chers enfants, afin que le Seigneur le soutienne, de même qu'il prie pour vous, demandant au Seigneur qu'il

vous bénisse, qu'il fasse de vous tous des agneaux de son troupeau. Je sais qu'il en est parmi vous qui le sont déjà ; ils ont confessé leur Sauveur. Qu'il vous garde du mal, chers enfants, dans ce monde mauvais au milieu duquel vous avez à marcher.

Mais le temps n'est plus long avant que Jésus vienne. Il dit : « Je viens bientôt ; » chaque instant nous rapproche de cet heureux moment ; heureux pour ceux qui sont à Lui ! Qu'il sera beau le jour où les saints rachetés du Seigneur entendront à leur tour ce que Jean entendit dans sa vision : « J'ouïs comme une voix d'une foule nombreuse, disant : Alléluia ! car le Seigneur, notre Dieu, le Tout-puissant, est entré dans son règne. Réjouissons-nous et tressaillons de joie, et donnons-lui gloire ; car les noces de l'Agneau sont venues ! » Et ils s'assieront tous à ce banquet du bonheur éternel. Ne voulez-vous pas tous être là, mes enfants ? Oh ! venez, car tout est prêt pour vous y recevoir. Que vous y soyez tous est la prière ardente de votre vieil ami

A. L.

*P.-S.* — J'ai écrit pour vous l'histoire d'une pauvre veuve âgée qui est entrée auprès du Seigneur, échangeant les misères d'icj-bas contre la félicité éternelle auprès de Jésus en qui elle avait cru et que, dans sa pauvreté, elle avait servi. Vous lirez plus loin ce récit. Mais les jeunes enfants peuvent aussi être appelés à quitter ce monde. Cher petit lecteur, chère jeune fille, vous pouvez être enlevés de bonne heure à l'amour de vos parents. Quelle grâce si maintenant vous êtes prêts, comme le jeune garçon dont je vais vous parler, et qui fut recueilli auprès de Jésus.

Dans une petite chambre donnant sur une cour étroite, une mère était assise un soir au chevet de

son enfant mourant. C'était son fils unique, et elle l'aimait comme son âme. Son caractère aimable, son obéissance et sa tendre affection, avaient été pour elle comme des rayons de soleil, et l'avaient souvent consolée et réjouie dans ses moments de tristesse les plus amers. Les douces hymnes qu'il avait apprises et qu'il chantait de sa voix fraîche et jeune, avaient plus d'une fois élevé son esprit de la terre au ciel.

Il était beau de voir sa joyeuse et prompt obéissance à ses parents. Souvent, quand sa mère lui avait donné la permission d'aller jouer pendant une demi-heure dans la cour avec ses camarades, il lui arrivait de rentrer deux ou trois fois pour demander : « Maman, la demi-heure est-elle passée ? » tant il craignait de dépasser le temps qui lui avait été accordé, et ainsi de désobéir.

Il aimait beaucoup l'école du dimanche et les réunions qui avaient lieu pour les enfants. Quelque temps avant sa fin, il avait été privé d'y assister à cause de sa faiblesse, mais il ne murmurait pas, car il sentait la présence de Celui

« Qui, sur un lit de maladie,  
Nous fait goûter tout son amour. »

Johnnie avait été pendant douze ans un jeune pèlerin dans le désert de la vie ici-bas, et maintenant il avait atteint la rive silencieuse du fleuve de la mort.

Sa tendre mère est assise auprès de lui ; elle cherche à adoucir ses derniers moments et va lui donner le baiser d'adieu ; mais elle ne peut traverser la rivière avec lui. Faudra-t-il qu'il passe *seul* ? N'y a-t-il pas sur l'autre rive un ami, un tendre ami, pour l'encourager et lui souhaiter la *bienvenue* ?

Écoutez, écoutez les paroles qui sortent de ses lèvres mourantes :

« Maman, *regarde !* Voilà JÉSUS.

« Où donc, mon Johnnie ? »

« Là, maman ! Ne LE vois-tu pas ? Il me tend les bras comme cela, maman. »

Et faiblement, l'enfant mourant étendit ses bras autant qu'il put, pour montrer comment Jésus ouvrirait ses bras pour le recevoir.

Quelques minutes encore et le jeune Johnnie avait passé la sombre rivière, et son esprit bienheureux était dans le sein de Jésus. De même que la pauvre veuve, il avait été reçu par le Sauveur.

Y a-t-il aussi une place dans les bras de Jésus pour *vous*, mes petits amis ? Oh ! oui ; bien qu'un grand nombre y soient déjà, et y aient trouvé le repos et la paix, « *il y a encore de la place* » pour *chacun* de vous. Ces bras, qui autrefois étaient étendus dans l'agonie du Sauveur sur la croix, alors que son sang était versé pour nous, ces bras sont maintenant ouverts tout grands pour vous recevoir. Venez donc à Jésus *maintenant*, tandis que vous êtes jeunes ; Il prendra soin de vous comme ses agneaux, vous conduira et vous gardera dans la vie et vous recevra dans la sainte cité quand vous aurez quitté cette terre.

Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal ; car TU ES AVEC MOI : la houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent.



## Histoire des rois d'Israël.

### DAVID, LE SECOND ROI

---

#### EXHORTATIONS DE DAVID AU PEUPLE

#### ET A SALOMON

(1 *Chroniques XXVIII, XXIX*)

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, que David dit encore à Salomon d'autres paroles pour l'encourager. Veux-tu, maintenant, m'en parler ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie. Après avoir entendu son père lui dire : « L'Éternel t'a choisi pour bâtir une maison qui fût son sanctuaire. Fortifie-toi, et agis, » Salomon aurait pu penser : « Je suis bien reconnaissant envers l'Éternel qui m'a choisi pour une telle œuvre, malgré ma jeunesse, et je suis bien aise que mon père ait rassemblé tous les matériaux nécessaires, mais comment saurai-je la forme que doit avoir la maison de l'Éternel et quels sont les ustensiles nécessaires pour le service ? »

SOPHIE. — C'est vrai, maman ; mais peut-être David le lui dit-il ?

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Mais comment David le savait-il ?

SOPHIE. — Eh bien, maman, je crois que Dieu le lui a fait connaître. Je me rappelle que, quand Moïse construisit le tabernacle au désert, Dieu lui en avait montré le modèle sur la montagne (1), et lui avait

(1) Exode XXV, 40 ; XXVI, 30. Et tout fut fait comme l'Éternel l'avait commandé à Moïse. (Exode XXXIX, 1, 5, 7, 21, 26, 29, 31, 32, etc.)



dit en détail comment tout devait être fait. N'a-t-il pas instruit David de la même manière ?

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. Ni Salomon, ni David, ne pouvaient savoir ce qui convenait à la maison de l'Éternel, ni quelle devait en être la forme, mais David donna à Salomon « le modèle de ce qu'il avait par l'Esprit, » c'est-à-dire de ce que l'Éternel lui avait fait connaître par son Esprit. Le plan du temple, l'ordre du service, le poids et la forme des ustensiles, « tout cela, dit David, toute l'œuvre du modèle, il (c'est-à-dire Dieu) m'en a, par écrit, donné l'intelligence, par la main de l'Éternel sur moi. » Et quand nous avons parlé du tabernacle, je l'ai dit que dans l'Église, qui est maintenant la maison de Dieu sur la terre (1), tout doit aussi être réglé selon ce qui est dit dans la parole de Dieu, et non selon les pensées des hommes.

SOPHIE. — Je me le rappelle, maman. Mais dans notre vie aussi, tout doit être conforme à la volonté de Dieu, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. C'est pour cela que l'apôtre Paul demandait à Dieu pour les chrétiens de Colosses, « qu'ils fussent remplis de la connaissance de la volonté de Dieu, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards (2). » Et c'est ce que nous avons à demander aussi pour nous.

SOPHIE. — Salomon dut être bien content d'apprendre que Dieu avait ainsi réglé tout ce qu'il avait à faire pour le temple. En suivant exactement le modèle que David lui donnait, il ne pouvait pas s'égarer.

LA MÈRE. — Non, Sophie, et nous ne nous éga-

(1) 1 Timothée III, 15. — (2) Colossiens I, 9, 10.

rerons pas non plus, si nous suivons strictement ce que la parole de Dieu nous enseigne (1). Après avoir dit à Salomon que l'Éternel lui avait montré le modèle de tout ce qu'il aurait à faire, David put ajouter avec plus de force : « Fortifie-toi, et sois ferme, et agis ; ne crains point, et ne l'effraye point. » Tu comprends que le jeune Salomon pouvait se dire : « Que suis-je, moi, pour accomplir un si grand ouvrage ? et combien cela est sérieux : c'est la maison de l'Éternel ; tout doit y être parfait. » Il aurait eu raison. L'apôtre Paul disait, en parlant de l'œuvre du service pour le Seigneur : « Et qui est suffisant pour ces choses ? » Et encore : « Nous ne sommes pas capables par nous-mêmes de penser quelque chose comme de nous-mêmes. » Mais il ajoutait : « Notre capacité vient de Dieu. » Et le Seigneur lui disait : « Ne crains point, mais parle, et ne te tais point, car je suis avec toi (2). » Et c'est là ce que dit encore David à Salomon : « Ne l'effraye point, car l'Éternel Dieu, mon Dieu, sera avec toi : il ne te laissera point et ne l'abandonnera point, jusqu'à ce que soit achevé tout l'ouvrage du service de la maison de l'Éternel. »

SOPHIE. — C'était bien encourageant, en effet. Je me rappelle, maman, que l'Éternel dit la même chose à Josué, après la mort de Moïse, avant que les Israélites entrassent en Canaan (3).

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Dieu agit ainsi avec tous ses serviteurs. Ils sont faibles et ne pourraient par eux-mêmes accomplir la tâche qu'il leur assigne, mais Lui, le Tout-puissant, leur donne l'assurance qu'Il est avec eux jusqu'à la fin (4), et alors ils peuvent dire comme Paul : « Je puis toutes choses en

(1) Psaume CXIX, 9, 105.

(2) 2 Corinthiens II, 16 ; III, 5 ; Actes XVIII, 9, 10.

(3) Josué I, 5, 6, 9. — (4) Matthieu XXVIII, 18, 20.

Celui qui me fortifie (1). » Et il en est de même pour chacun de nous, car qu'elle soit petite ou grande, nous avons tous une tâche à remplir pour le Seigneur.

SOPHIE. — Quel bonheur, maman, de savoir qu'il est toujours avec nous ! Est-ce que David dit autre chose à Salomon ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il s'adresse maintenant à toute la congrégation, en disant : « Salomon, mon fils, le seul que Dieu ait choisi, est jeune et délicat, et l'ouvrage est grand, car ce palais n'est point pour un homme, mais pour l'Éternel Dieu. »

SOPHIE. — David disait cela pour engager la congrégation à aider Salomon dans le grand ouvrage qu'il avait à faire, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et nous voyons l'importance que David y attachait. Ce palais à construire n'était pas pour un puissant roi de la terre, mais pour le Roi des rois, l'Éternel des armées. Et David voulait y intéresser tous les Israélites. Il leur rappelle tout ce qu'il avait amassé de trésors pour le temple, puis il ajoute : « De plus, dans mon affection pour la maison de mon Dieu, je donne pour la maison de mon Dieu de ce que j'ai d'or et d'argent m'appartenant en propre... trois mille talents d'or d'Ophir, et sept mille talents d'argent épuré (2). » David, qui aimait l'Éternel (3), désirait Lui montrer son affection en faisant ce qu'il pouvait pour ériger une maison digne de Lui. Il dit ensuite : « Qui sera de franche volonté pour offrir aujourd'hui à l'Éternel ? » Il ne voulait pas être seul

(1) Philippiens IV, 13.

(2) C'était une valeur considérable, plus de 400 millions de francs.

(3) Psaume XVIII, 1 ; CXVI, 1.

à faire quelque chose pour son Dieu ; il désirait que son peuple s'y associât.

SOPHIE. — Je pense, maman, qu'ils voulurent suivre l'exemple du roi.

LA MÈRE. — Oui, les chefs du peuple et les officiers du roi offrirent volontairement pour le service de la maison de Dieu une somme considérable en or, en argent, en airain, en fer, et en pierres précieuses.

SOPHIE. — Je me rappelle qu'il en fût de même au désert quand on construisit le tabernacle. Tout le peuple vint apporter des offrandes, et les femmes, en outre, filèrent du coton et du poil de chèvre. Ils furent si pleins de bonne volonté que Moïse dut leur dire de cesser d'apporter. Les princes des tribus offrirent aussi de riches présents (1). C'est ainsi, n'est-ce pas, maman, qu'il nous faut avoir un cœur ouvert afin de donner pour le service de Dieu ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Mais ce n'est plus pour élever un temple ou un tabernacle. Le vrai temple et le vrai tabernacle sont maintenant l'Église, composée des vrais croyants qui adorent Dieu en esprit et en vérité (2). Mais nous avons à exercer la libéralité envers les pauvres et les nécessiteux, et pour subvenir aux besoins des serviteurs du Seigneur (3).

SOPHIE. — Je comprends cela, maman. Dorcas faisait beaucoup d'aumônes et des vêtements pour les pauvres veuves, et les chrétiens d'Antioche envoyaient des dons à ceux de Jérusalem qui étaient pauvres. Je me rappelle aussi que les Philippiens

(1) Exode XXXV ; Nombres VII.

(2) Éphésiens II, 19, 20 ; Jean IV, 21-24.

(3) Hébreux XIII, 16 ; 1 Corinthiens IX, 13, 14 ; 2 Corinthiens VIII, IX ; Galates VI, 6 ; Marc XIV, 7.

avaient envoyé à Paul, par Épaphrodite, un secours quand il était prisonnier à Rome (1).

LA MÈRE. — C'était, Sophie, le même mobile qui faisait agir David et les chefs du peuple, et les chrétiens. C'était le cœur désireux de servir Dieu. Mais continuons. « Le peuple se réjouit, » en voyant les chefs et les principaux offrir leurs doits à l'Éternel, « volontairement et d'un cœur parfait, » sans arrière-pensée; et « le roi David aussi en eut une grande joie. » Nous voyons aussi que Paul était heureux de voir la libéralité des chrétiens, et que l'apôtre Jean l'était semblablement quand il rencontrait un cœur généreux envers les serviteurs de Dieu (2). L'exemple de David et son exhortation avaient agi sur les chefs du peuple. Nous avons un plus grand et plus parfait exemple de dévouement, celui que Paul proposait aux Corinthiens pour les encourager à donner : « Vous connaissez, » dit-il, « la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, comment, étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que, par sa pauvreté, vous fussiez enrichis (3). » Mais David savait d'où venait toute cette promptitude à donner, ces sentiments généreux. C'était l'Éternel qui inclinait les cœurs. Aussi, rempli de reconnaissance, le roi « bénit l'Éternel aux yeux de toute la congrégation. » Les actions de grâces et la prière du saint roi sont de toute beauté. Veux-tu les lire toi-même, au chapitre XXIX, versets 10 à 19 du 1<sup>er</sup> livre des Chroniques ?

SOPHIE (*lit*). — « David dit : Béni sois-tu, Éternel, Dieu d'Israël notre père, de tout temps et à toujours ! A toi, Éternel, est la grandeur, et la force, et la gloire, et la splendeur, et la majesté ; car tout, dans

(1) Actes IX. 36-39 ; XI. 27-30 ; Philippiens IV, 10, 15-18.

(2) 2 Jean 5-8. — (3) 2 Corinthiens VIII, 9.

les cieux et sur la terre, est à toi. A toi, Éternel, est le royaume et l'élévation, comme Chef sur toutes choses ; et les richesses et la gloire viennent de toi, et tu domines sur toutes choses ; et la puissance et la force sont en ta main, et il est en ta main d'agrandir et d'affermir toutes choses. Et maintenant, ô notre Dieu, nous te célébrons, et nous louons ton nom glorieux. Et qui suis-je, et qui est mon peuple, que nous ayons le pouvoir d'offrir ainsi volontairement ? car tout vient de toi ; et ce qui vient de ta main, nous te le donnons. Car nous sommes étrangers devant toi, et des hôtes, comme tous nos pères ; nos jours sont comme l'ombre, sur la terre, et il n'y a pas d'espérance de demeurer ici-bas. Éternel, notre Dieu, toute cette abondance que nous avons préparée afin de te bâtir une maison pour ton saint nom, est de ta main, et tout est à toi. Et je sais, ô mon Dieu, que tu sondes le cœur, et que tu prends plaisir à la droiture : moi, dans la droiture de mon cœur, j'ai offert volontairement toutes ces choses ; et maintenant, j'ai vu avec joie que ton peuple qui se trouve ici t'a offert volontairement. Éternel, Dieu d'Abraham, d'Isaac, et d'Israël, nos pères, garde ceci à toujours dans l'imagination des pensées du cœur de ton peuple, et dirige leurs cœurs vers toi. Et donne à mon fils Salomon un cœur parfait, pour garder les commandements, les témoignages et les statuts, et pour tout faire, et pour bâtir le palais que j'ai préparé. » Quelle magnifique prière, chère maman ! Je ne pourrais pas dire tout ce qu'elle renferme ; c'est trop grand pour une petite fille comme moi, mais c'est si beau d'entendre David louer l'Éternel pour sa grandeur et sa majesté. Et puis, j'ai été touchée en lisant ce que David demande pour son fils Salomon. Il en avait besoin, jeune comme il l'était. Mais je sais que toi et papa, vous demandez

aussi à Dieu pour mon frère et ma sœur et pour moi, que nous ayons un cœur parfait pour le servir.

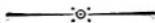
LA MÈRE. — Oui, Sophie, nos chers enfants sont toujours l'objet de nos prières. Et nous savons que Dieu exauce les demandes que les parents lui font pour leurs enfants. Tu as vu, dans la prière de David, sa profonde reconnaissance envers l'Éternel pour ce qu'il a pu faire, et comment il reconnaît que tout ce qu'offrent lui et son peuple vient de Dieu. Il en est ainsi pour nous, non seulement quand nous donnons pour les pauvres et pour le service du Seigneur, car cela vient de Lui, mais aussi, quand nous offrons au Seigneur nos louanges. C'est l'Esprit Saint qui les produit dans nos cœurs. Et David reconnaît aussi notre faiblesse ; nous ne sommes que des êtres d'un jour, voyageurs, étrangers ici-bas, tels qu'une ombre qui passe (1). Oh ! comme cela devrait nous attacher aux choses qui ne passent pas, aux biens célestes et éternels (2) ! Quand David eut fini d'épancher son cœur devant l'Éternel, il dit à toute la congrégation : « Bénissez l'Éternel, votre Dieu. » Et toute la congrégation bénit l'Éternel, le Dieu de leurs pères. Puis, le lendemain, ils offrirent des sacrifices et des holocaustes à l'Éternel, et ils mangèrent et burent devant l'Éternel ce jour-là avec une grande joie ; et pour la seconde fois (3) ils établirent Salomon pour roi, et Tsadok pour sacrificateur. Ainsi se terminèrent ces beaux jours de fête.

SOPHIE. — Est-ce que l'histoire de David est terminée ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant ; il y eut encore, avant sa mort, un fait qui dût l'affliger, et que je te dirai une autre fois.

(1) Jacques IV, 14. — (2) 2 Corinthiens IV, 16-18.

(3) Voyez chap. XXIII, 1.



## Entrant dans la sainte cité

Pauvre veuve sur la terre,  
Quand tombait l'ombre du soir,  
A son foyer solitaire  
Elle revenait s'asseoir.

Nul enfant au frais visage  
N'égayait son horizon ;  
Faible, infirme, en son vieil âge  
Seule en sa pauvre maison.

L'âtre est sans une étincelle  
Le bois coûte, on gagne peu  
En hiver, alors qu'il gèle ;  
Et c'était un pauvre lieu.

Oh ! quelle sombre demeure !  
Quel froid et quel dénûment !  
Il semblait que là chaque heure  
Dût couler bien tristement.

D'où venait donc le sourire  
Si doux sur ses traits flétris,  
L'éclat qu'on voyait reluire  
Dans ses regards affaiblis ?

Ils venaient de la lumière  
Et de l'amour du Sauveur,  
Remplissant son âme entière  
D'espérance et de bonheur.

Près de son humble couchette,  
Elle fléchit les genoux  
Et présente sa requête  
Au Dieu qui prend soin de nous.

Sa pauvreté, sa faiblesse,  
Elle ne les ressent plus ;  
Son cœur est plein d'allégresse,  
L'allégresse des élus.



« O mon céleste et bon Père,  
Tu pris toujours soin de moi ;  
Dans mes maux et ma misère,  
J'ai pu m'appuyer sur Toi. »

« A ton amour je rends grâces :  
Tu m'entoures de tes bras ;  
Non, jamais Tu ne te lasses  
De nous bénir ici-bas. »

« Et Toi, bon Berger qui m'aimes,  
Qui vins chercher ta brebis  
A travers les maux extrêmes !  
Oh ! combien je te bénis ! »

« Si parfois mon cœur rebelle  
S'est écarté de ta main,  
Ta grâce, ô Sauveur fidèle,  
M'a remise au droit chemin. »

« Chaque jour l'Esprit de grâce  
Me rappelle ton amour,  
Et dit : Tu verras sa face  
Bientôt au divin séjour. »

« Garde-moi toujours, bon Père,  
Seigneur Jésus, viens bientôt,  
M'enlever loin de la terre  
Pour être avec Toi, là-haut ! »

Elle dort, mais l'âme veille ;  
Et voilà qu'un songe d'or  
Vient, vivant comme en la veille,  
La remplir d'un saint transport.

Mais, quand le matin se lève,  
Elle dit, ouvrant les yeux :  
« Ah ! ce n'était qu'un beau rêve !  
Je me croyais dans les cieux. »

Puis, vers la maison voisine,  
Portant son maigre repas,  
Lentement elle chemine :  
L'âge appesantit ses pas,

« Voulez-vous me donner place, »  
Dit-elle, « à votre foyer ?  
Car chez moi tout est de glace :  
Vous avez un bon brasier. »

« Entrez, entrez, bonne mère,  
Asseyez-vous près du feu ;  
Et dites au vieux grand-père  
Quelques paroles de Dieu. »

« Car bien souvent la tristesse  
Accable son pauvre cœur ;  
Mais vous, en votre vieillesse,  
Vous jouissez du bonheur. »

« Pourtant qu'avez-vous sur terre ?  
A peine un morceau de pain  
(Si grande est votre misère)  
Pour apaiser votre faim. »

« Ah ! c'est bien assez, » dit-elle,  
« Pour suffire à mes besoins ;  
Jusqu'au bout le Dieu fidèle  
M'entourera de ses soins. »

« Oui, oui, je suis bien heureuse ;  
Car j'ai mon bon Père au ciel,  
Où bientôt j'irai joyeuse,  
Dans le repos éternel. »

« Et j'ai Christ qui me console,  
Et dit : Je suis près de toi.  
Ah ! croyez à sa parole,  
Pour être heureux comme moi. »

« Écoutez-moi, j'eus un songe,  
Un beau songe cette nuit ;  
Ce n'était pas un mensonge :  
Je sais qu'il venait de Lui. »

« J'étais au bord d'une rivière  
Et voyais de l'autre côté,  
Resplendissante de lumière,  
Au loin la ville d'or, la céleste cité.  
Pour me faire passer personne n'était là. »

« Les portes de perles ouvertes  
Laisaient entrevoir ses parvis ;  
A mes yeux étaient découvertes  
Les gloires, les splendeurs du divin Paradis.  
Mais pour m'y faire entrer personne n'était là. »

« Les saints, en vêtements de gloire,  
Dans ses murs éclatants se pressaient radieux ;  
J'entendais leurs chants de victoire,  
Et de leurs harpes d'or les sons harmonieux.  
Pour m'amener vers eux personne n'était là. »

« Tous, me voyant, semblaient m'attendre,  
Impatients que je fusse avec eux ;  
Combien je désirais que quelqu'un vint me prendre,  
Pour me conduire au séjour bienheureux.  
Mais pour m'y faire aller personne n'était là. »

« Puis, tout à coup, je vis briller le trône  
Du Sauveur, de l'Agneau divin.  
Du Fils de Dieu que la gloire couronne  
Du cœur duquel l'amour rayonne  
Et près de Lui je me trouvai soudain. »

Elle se tut : ils écoutaient encor.  
Puis l'un d'entre eux dit tout bas : « Bonne mère,  
Que vîtes-vous de plus, là, dans la cité d'or ? »  
Point de réponse : au séjour de lumière  
Soudain son âme avait pris son essor.

Ainsi finit de la veuve l'histoire.  
Que Dieu vous donne à tous, mes chers enfants,  
D'entrer un jour comme elle dans la gloire  
Que le Seigneur réserve à ses saints triomphants.



## Réponses aux questions du mois de décembre

Jacques IV, 14. « Qu'est-ce que votre vie ? Car elle n'est qu'une vapeur paraissant pour un peu de temps et puis disparaissant. »

1 Pierre I, 24, 25. « Toute chair est comme l'herbe et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe : l'herbe est séchée et sa fleur est tombée, mais LA PAROLE DU SEIGNEUR DEMEURE ÉTERNELLEMENT. »

Luc XII, 16-21. La parabole de l'homme qui avait amassé ses grandes récoltes et disait à son âme : « Tu as beaucoup de biens rassemblés pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange, bois, fais grande chère. Mais Dieu lui dit : **INSENSÉ!** cette NUIT MÊME ton âme te sera redemandée ; et ces choses que tu as préparées, à qui seront-elles ? »

1 Jean II, 17. « Le monde s'en va et sa convoitise, mais CELUI QUI FAIT LA VOLONTÉ DE DIEU DEMEURE ÉTERNELLEMENT. »

### Questions pour le mois de janvier 1896

Qui sont les hommes à qui le Seigneur Jésus adresse une invitation à le *suivre*? Nommez-les et dites dans quelles circonstances le Seigneur les appela.

Y en a-t-il qui refusèrent son appel?

Dites un homme qui fut appelé par le Seigneur depuis la gloire, et citez le passage où il dit qu'il ne résista pas à cet appel.

Y a-t-il d'autres personnes qui sont appelées par le Seigneur?

Pour les deux premières questions, cherchez dans les Évangiles ; pour la troisième, dans les Actes ; pour la dernière, en différents endroits des épîtres et au XVII<sup>m</sup>e chapitre de l'Apocalypse.

Et vous, jeunes amis, avez-vous entendu l'appel de Jésus, et le suivez-vous ?





## Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

---

COMLOT D'ADONIJA

SALOMON EST ÉTABLI ROI

(1 Rois I)

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, que David avait encore eu un sujet de chagrin avant sa mort. Qu'était-ce, et est-ce que David n'était pas alors bien avancé en âge ?

LA MÈRE. — Oui ; David était devenu très vieux, et tellement faible qu'il ne pouvait se réchauffer. Pour le servir et le soigner avec douceur et activité, on avait mis auprès de lui une belle jeune fille, nommée Abishag. Bathshéba, sa femme, mère de Salomon, était aussi devenue vieille et ne pouvait pas rendre à David tous les services nécessaires.

SOPHIE. — Pauvre David ! Lui qui était si actif ! Ce devait lui être bien pénible de ne plus pouvoir aller et venir comme autrefois.

LA MÈRE. — Sans doute. C'était une épreuve. La vieillesse est toujours accompagnée de l'affaiblissement du corps et souvent d'infirmités qu'il faut apprendre à supporter. Mais l'Éternel, qui avait été avec David, durant toute sa vie, était aussi avec lui dans son vieil âge. David avait dit au temps de sa force : « Ne me rejette pas au temps de ma vieillesse ; ne m'abandonne pas quand ma force est consumée... Jusqu'à la vieillesse et aux cheveux blancs, ô Dieu ! ne m'abandonne pas » (1). Et certainement

(1) Psaume LXXI, 9, 18.

Dieu avait exaucé sa prière. Rien n'est beau comme un vieillard qui, couronné de cheveux blancs, marche avec la sagesse due à l'expérience, se confie en Dieu, et est en exemple aux plus jeunes. La parole de Dieu exhorte ceux-ci à les honorer : « Tu te lèveras devant les cheveux blancs, et tu honoreras la personne du vieillard, » dit l'Éternel (1). Et combien cette exhortation n'a-t-elle pas plus de force pour des enfants envers leurs parents quand ceux-ci sont âgés (2) ?

SOPHIE. — Je comprends bien cela, chère maman. Et je me trouve très heureuse auprès de notre cher grand-papa, si vénérable et si bon et patient envers nous. Mais les fils de David respectaient sa vieillesse, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Malheureusement non, Sophie. Un d'entre eux, nommé Adonija, choisit ce temps, où David était vieux et sans force, pour vouloir être roi.

SOPHIE. — C'était comme Absalom, n'est-ce pas ? Ne savait-il donc pas que l'Éternel avait choisi Salomon, puisque David l'avait déclaré à tout le peuple ?

LA MÈRE. — Sans doute ; mais Adonija n'avait de respect ni pour l'Éternel, ni pour son père. Il avait été habitué à ne suivre que sa volonté : « David, » est-il dit, « ne l'avait jamais chagriné. » C'était un tort de la part de David, mais cela n'excusait nullement Adonija. Il se disait probablement : Mon père est vieux et faible ; mon frère Salomon est trop jeune pour s'opposer à moi, et d'ailleurs, ne suis-je pas son aîné ?

SOPHIE. — Et il ne pensait pas au chagrin qu'il ferait à son père ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; il n'avait d'autre idée que de satisfaire son ambition. Il était égoïste, et

(1) Lévitique XIX, 32. — (2) Voyez Proverbes XXIII, 22.

les égoïstes ne se soucient pas des autres. Adonija espérait d'autant plus réussir que Joab et Abiathar, le sacrificateur, s'étaient mis de son parti.

SOPHIE. — Cela m'étonne beaucoup ; ils avaient toujours été si fidèles à David.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie ; mais c'étaient des hommes ambitieux : ils voyaient David près de sa fin, et pensaient que, s'ils aidaient Adonija à monter sur le trône, ils occuperaient une place éminente dans son royaume ; tandis que Salomon ne leur devait rien. Ils croyaient sans doute aussi que le peuple les suivrait, comme autrefois il avait suivi Absalom. En réalité, ils ne craignaient pas Dieu, et se révoltaient contre Lui, puisque c'était par sa volonté clairement exprimée que Salomon devait être roi. Mais ni le sacrificateur Tsadok, ni Benaïa, le chef des vaillants hommes de David, ni Nathan, le prophète, n'entrèrent dans ce complot. Pour mener à bonne fin son dessein, Adonija fit un grand festin à En-Roguel, près de Jérusalem, et y convia tous les fils du roi, excepté Salomon. Joab et Abiathar s'y trouvaient et il invita aussi des hommes de Juda et des serviteurs de David ; là on l'acclama comme roi.

SOPHIE. — Est-ce que personne n'en avertit David ?

LA MÈRE. — Nathan, le prophète, vint dire à Bathshéba, la mère de Salomon, ce qui se passait, et elle alla le rapporter au roi. Tandis qu'elle parlait avec lui, Nathan arriva et dit à David : « O roi, mon seigneur, as-tu dit : Adonija régnera après moi et s'assiéra sur mon trône ? Car il fait un festin aujourd'hui aux fils du roi, aux chefs de l'armée et à Abiathar, et ils disent : Vive le roi Adonija ! Est-ce de la part du roi, mon seigneur, que cette chose a lieu ? »

SOPHIE. — David dut être bien surpris et bien affligé de cela. Il se rappelait sans doute la révolte d'Absalom,



LA MÈRE. — C'est possible ; mais ici il avait un ordre positif de Dieu qui avait désigné Salomon pour régner. Aussi David, soumis à la parole de l'Éternel, agit avec promptitude et énergie. Il fit venir Tsadok, Nathan et Benaïa, et leur dit : « Prenez avec vous mes serviteurs, faites monter Salomon, mon fils, sur ma mule, et faites-le descendre à Guihon (1), et que là Tsadok et Nathan l'oignent pour roi sur Israël ; et vous sonnerez de la trompette et vous direz : Vive le roi Salomon ! Et vous monterez après lui, et il viendra et s'assiéra sur mon trône et régnera à ma place. » Il fut fait comme David l'avait ordonné. Tout le peuple qui avait vu Salomon sur la mule du roi, accompagné de Tsadok, Nathan, Benaïa et ses guerriers, s'était mis à leur suite et criait : Vive le roi Salomon ! Puis tous montèrent après Salomon à Jérusalem, au son de la flûte, se réjouissant et poussant des acclamations si puissantes, qu'il semblait que la terre dût se fendre.

SOPHIE. — Ce devait être bien beau, maman. Cela ne fait-il pas penser au moment où Jésus viendra pour régner suivi de son cortège d'anges et de saints ? Je me rappelle ce verset d'un cantique :

« Il vient, Il vient du séjour de la gloire,  
Christ, le Sauveur, qui mourut sur la croix ;  
Et tous les saints, proclamant sa victoire,  
forment cortège au puissant Roi des rois »

Mais, pendant ce temps, que faisaient Adonija et ceux qui étaient avec lui ?

LA MÈRE. — Comme ils terminaient leur repas, ils entendirent le son de la trompette et les acclamations du peuple. « Pourquoi ce bruit ? » dit Joab.

(1) C'est un endroit près de Jérusalem, à l'ouest de la ville.

Et comme il parlait encore, Jonathan, fils d'Abiathar, arriva. « Entre, » lui dit Adonija, « car tu es un vaillant homme, et tu apportes de bonnes nouvelles. » — « Oui, » répondit Jonathan, « mais le roi David, notre seigneur, a fait roi Salomon. Tsadok, Nathan, Benaïa, et les Kéréthiens, et les Péléthiens, l'ont fait monter sur la mule du roi, et l'ont conduit à Guihon, où Tsadok et Nathan l'ont oint pour roi. De là ils sont montés en se réjouissant. C'est là le bruit que vous avez entendu. Et Salomon est assis sur le trône du royaume ; et les serviteurs du roi sont venus pour bénir le roi David, notre seigneur, en disant : Que ton Dieu fasse le nom de Salomon plus excellent que ton nom, et rende son trône plus grand que ton trône ! Et le roi s'est prosterné sur son lit, et a dit : Béni soit l'Éternel, le Dieu d'Israël, qui a donné aujourd'hui quelqu'un qui fût assis sur mon trône, et mes yeux le voient ! »

SOPHIE. — Ainsi Salomon était déjà roi du temps de David ?

LA MÈRE. — Oui, et nous le verrons bientôt agissant en roi.

SOPHIE. — Que dit Adonija après avoir entendu Jonathan ?

LA MÈRE. — Rien ; mais tous les invités furent saisis de peur et s'enfuirent. Adonija, lui-même, tremblant de frayeur, et craignant que Salomon ne le fit prendre et mettre à mort, se réfugia auprès de l'autel des holocaustes et en saisit les cornes, comme pour se placer sous la protection de l'Éternel.

SOPHIE. — Sais-tu, maman, ce que cela me représente. C'est la frayeur qui saisira les méchants à la venue du Seigneur.

LA MÈRE. — Oui ; de même qu'Adonija et ses invités se réjouissaient quand la fatale nouvelle vint

les surprendre, ainsi quand les hommes diront : « Paix et sûreté, » une ruine subite tombera sur eux (1).

SOPHIE. — Est-ce que Salomon fit mourir Adonija ?

LA MÈRE. — Non. Quelqu'un vint dire à Salomon : « Voici, Adonija craint le roi Salomon, et il a saisi les cornes de l'autel, disant : Que le roi Salomon me jure aujourd'hui qu'il ne fera pas mourir son serviteur par l'épée. Et Salomon dit : S'il est un homme fidèle, pas un de ses cheveux ne tombera en terre ; mais si le mal est trouvé en lui, il mourra. » Sur l'ordre de Salomon, Adonija quitta l'autel et vint se prosterner devant le roi, le reconnaissant ainsi pour son seigneur. Et Salomon lui dit : « Va dans la maison. »

SOPHIE. — Je remarque une chose, maman. C'est que l'histoire d'Adonija est bien différente de celle d'Absalom. Celui-ci avait soulevé tout le peuple contre David, et il y eut des combats, et finalement Absalom fut tué. Dans le cas d'Adonija, il n'y a point à combattre, tout se passe tranquillement, et le peuple est avec Salomon.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Dieu avait permis la révolte d'Absalom comme châtement du péché de David, mais le fils rebelle qui a outragé son père est aussi puni. David eut, pour ainsi dire, à combattre et à souffrir jusqu'à la fin. Il est le type de Christ souffrant. Mais Salomon, le pacifique, était prince de paix. Il ne convenait pas qu'il y eût des guerres sous son règne. Si l'Éternel permit le complot d'Adonija, ce fut afin de manifester ce qu'il y avait au fond du cœur de plusieurs, tels que Joab et Abiathar, afin qu'au temps propre, ils reçussent le châtement qu'ils méritaient et que David n'avait pu

(1) 1 Thessaloniens V, 3.

infliger. Adonija est placé sous la responsabilité de rester soumis à Salomon. Celui-ci est le type de Jésus, Roi de paix (1). Mais l'Écriture nous apprend que, lorsque le Seigneur sera assis sur son trône, après avoir mis ses ennemis sous ses pieds (2), il exécutera encore des jugements contre des insoumis.

SOPHIE. — David vécut-il encore longtemps après que Salomon eut été établi comme roi.

LA MÈRE. — Non, Sophie, mais j'aurai encore à te dire les paroles qu'il prononça avant sa fin.

---

## L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

JÉRÔME

Jérôme naquit à Stridon, dans la province de Pannonie, non loin d'Aquilée. Ses parents, qui étaient chrétiens, l'envoyèrent faire des études à Rome. Jérôme s'y distingua parmi ses condisciples; son ardeur pour augmenter ses connaissances et se perfectionner dans l'art de bien dire était telle, qu'il achetait tous les livres qui pouvaient lui servir pour ce but, et qu'il passait les nuits à copier ceux qu'il ne pouvait acquérir. Mais cela ne lui donnait pas la science du salut, ni la force de résister aux tentations que présentait aux jeunes gens une grande ville comme Rome. Il fut ainsi entraîné dans des désordres qu'il regretta amèrement plus tard. Son père, pour le soustraire à ces dangers, l'envoya à Trèves, où résidait alors l'empereur. C'est là que Jérôme semble avoir été converti, car il y passa son

(1) Hébreux VII, 2. — (2) Hébreux X, 13.

temps à copier des ouvrages traitant de sujets religieux, et, revenu à Rome, il y fut baptisé et fit ainsi ouvertement profession de christianisme.

Il alla ensuite à Aquilée où, avec quelques jeunes amis, il s'enthousiasma pour la vie monastique, pensant, comme tant d'autres de ce temps, que c'était le seul moyen d'échapper aux séductions du monde et au relâchement des mœurs d'alors. Puis, désirant connaître les grands docteurs et les solitaires d'Orient, il se rendit à Antioche, emportant toujours avec lui ses livres, son précieux trésor. Là, non loin de la ville, il fit la connaissance d'un pieux vieillard, nommé Malchus, qui vivait seul dans un endroit écarté et sauvage, et s'y livrait aux pratiques de l'ascétisme. Cet homme avait été enlevé autrefois par une bande d'Arabes pillards, qui l'avaient emmené au fond du désert et l'avaient fait gardien de leurs troupeaux. Désespéré par la dure servitude où il était réduit, Malchus ne désirait que la mort pour mettre un terme à ses maux, mais une femme chrétienne, esclave comme lui, lui parla de Dieu et l'exhorta à mettre sa confiance en Lui. Malchus écouta sa voix, se soumit à la volonté de Dieu et trouva la paix. Plus tard ils parvinrent tous deux à s'échapper ; la femme entra dans un monastère, et Malchus se retira dans la solitude où Jérôme le trouva. Les entretiens que celui-ci eut avec le solitaire lui inspirèrent un désir ardent de sortir aussi complètement du monde. Laisant de côté ses livres et ses études, comme choses qui n'importaient point au salut, il partit avec deux amis pour le désert de Chalcide sur les confins de la Syrie, où se trouvaient plusieurs couvents de cénobites. Il partagea d'abord avec ardeur la vie austère des moines, leurs pratiques de dévotion et le travail manuel qu'ils s'imposaient, mais bientôt tout cela ne lui suffit plus.

Il n'y trouvait pas la paix et la victoire sur ses passions, faisant ainsi la même expérience que bien d'autres âmes sincères avaient faites et firent plus tard. Il perdit ses deux amis ; une tristesse profonde l'envahit, et il crut, pour parvenir à la sainteté qu'il recherchait, devoir recourir à de plus grandes austérités. Il se retira donc seul dans la partie la plus reculée et la plus sauvage du désert. Mais là, bien que passant ses jours à verser des larmes, il n'arrivait pas à posséder la paix. Les passions s'agitaient tumultueusement en lui, et les tentations ne cessaient de l'assaillir. Écoutons-le décrire son état. « Par terreur de l'enfer, je m'étais condamné à cette prison habitée par des serpents et des tigres, et, en imagination, je revoyais les fêtes et les délices de Rome. Ne sachant plus où trouver le secours, je me jetais aux pieds de Jésus et j'y versais des larmes. Je m'efforçais de dompter cette chair rebelle par des semaines entières d'abstinence. Je me souviens que, plus d'une fois, je passai le jour et la nuit entière à pousser des cris et à me frapper la poitrine, jusqu'au moment où le Dieu qui commande à la tempête, ramenât le calme dans mon âme. ...Irrité contre moi-même, je m'enfonçais dans le désert, je cherchais le lieu le plus sauvage, et je me prosternais en prière. Souvent, après avoir répandu beaucoup de larmes, après avoir longtemps tenu mes yeux levés vers le ciel, je me croyais transporté parmi les chœurs des anges et je chantais au Seigneur. » Mais ces transports ne duraient pas. Pauvre Jérôme ! Cherchant la paix dans ses sentiments, il n'y pouvait parvenir ; voulant y arriver en domptant la chair, il se retrouvait toujours plus faible et misérable. La paix est en Jésus seul ; c'est Lui qui a fait la paix par le sang de sa croix ; Il est notre paix. (Colossiens I, 20 ; Éphésiens II, 14.) Lui seul

aussi est notre force ; par Lui seul nous sommes plus que vainqueurs. (Romains VIII, 37.) Jérôme, sans doute, apprit plus tard cette vérité si précieuse que nous avons tout en Christ. Le fragment de ses écrits que je vais citer nous permet de le penser. Je n'ai pas besoin, chers jeunes amis, de vous mettre en garde contre une certaine imagination qu'on y trouve. Nous nous adressons maintenant au Seigneur de gloire dans le ciel, et non à Jésus enfant ; mais nous pouvons penser à ce que notre adorable Sauveur a été sur la terre, de la crèche à la croix, et c'est là ce que Jérôme avait au fond de son cœur, quand il écrivait les paroles qui suivent.

« Chaque fois, » dit-il, « que je contemple Bethléhem, j'entre en conversation avec l'enfant Jésus. Je lui dis : « O Jésus, mon Seigneur, comme tu es tremblant, comme ta couche est dure, et toutes ces choses tu les souffres pour moi ! Comment pourrais-je te les rendre ? » Et il me semble l'entendre me répondre : « Je ne te demande qu'une chose, c'est d'unir ta voix à celle de l'armée céleste, et de chanter comme elle : *Gloire à Dieu dans les lieux très hauts !* Tu me verras bien plus misérable dans le jardin des Oliviers et sur la croix. » Je reprends et je dis : « O Jésus, je veux te donner quelque chose ; je te ferai présent de tout mon argent. » Il me répond : « Le ciel et la terre m'appartiennent ; je n'ai pas besoin de ton argent. Donne-le aux pauvres ; ce sera comme si je l'avais reçu. » — « Je le ferai de bon cœur ; mais, ô Jésus, je voudrais aussi te donner quelque chose qui fût pour toi, que tu ne refusasses point. » Alors il me dit : « Mon cher Jérôme, puisque tu veux absolument me donner quelque chose, eh bien, donne-moi les péchés, ta mauvaise conscience, ta condamnation. » — « Et qu'en veux-tu faire ? » — « Je les prendrai sur moi ;

je porterai ton péché et t'en déchargerai. » Alors, versant un flot de larmes, je m'écrie : « O Jésus, tu as touché mon cœur. Je pensais que tu demanderais de moi quelque chose de bon, et voici tu ne prends que ce qui est mauvais. Prends donc tout ce qui est à moi, donne-moi ce qui est à toi, et ainsi je serai délivré de mes péchés et assuré de la vie éternelle. »

Nous pouvons bien penser que, sachant que Jésus avait porté ses péchés, et assuré dès lors de la vie éternelle, Jérôme ne craignait plus la condamnation et l'enfer, et qu'ainsi il jouissait de la paix qu'il avait vainement cherchée en dehors de Jésus. Espérons qu'il apprit aussi que c'est en Jésus seul que se trouve la force pour que la chair soit domptée. Comme l'apôtre le dit : « Ceux qui sont du Christ *ont* crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises. » (Galates V, 24.) Ce n'est pas *doivent* crucifier, mais *ont* crucifié la chair. C'est une chose faite. A la croix, le vieil homme a été crucifié avec Christ, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché. (Romains VI, 6.) Le chrétien ainsi affranchi du péché, peut poursuivre son chemin en liberté, vivant par l'Esprit et marchant par l'Esprit. (Galates V, 25.)

Jusqu'à quel point Jérôme comprit cette dernière vérité, nous l'ignorons ; mais nous savons que, sans cesser de vivre d'une manière austère, son esprit se rasséréna. Il quitta les solitudes sauvages où il errait cherchant la paix pour son âme ; il laissa les abstinences outrées par lesquelles il pensait vaincre la chair, et se remit à ses études. Il commença en particulier à apprendre l'hébreu, afin de pouvoir lire les Écritures de l'Ancien Testament dans la langue où elles furent écrites.

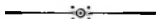
Après être allé encore à Antioche, et ensuite à



Constantinople, Jérôme vint à Rome pour assister à un concile où furent combattues les erreurs d'Apollinaris, erreurs qui s'attaquaient à la personne du Sauveur. Jérôme fut un de ceux qui s'opposèrent énergiquement à Apollinaris, et qui soutinrent la vérité. L'évêque de Rome, Damase, voyant combien il était versé dans les Écritures, actif et dévoué pour le bien, se l'attacha comme secrétaire. Il y avait alors, entre les mains des chrétiens, plusieurs versions latines du Nouveau Testament, souvent infidèles et fautives. Damase eut la pensée de faire une nouvelle traduction sur les meilleurs textes grecs et de la présenter à l'adoption de toutes les églises de langue latine. Il chargea Jérôme de ce travail, et celui-ci l'accomplit, non sans avoir à rencontrer l'opposition de ceux qui l'accusaient de mépriser la tradition et l'autorité des anciens, et de falsifier les Écritures, alors qu'il ne faisait qu'en rétablir le vrai texte.

La corruption des mœurs était grande à Rome comme à Constantinople, et cela même parmi le clergé. De même que Chrysostôme dans cette dernière ville, Jérôme, à Rome, s'éleva avec énergie contre le mal. Il s'attira ainsi la haine et des prêtres et des païens. Ces derniers étaient surtout irrités, parce que Jérôme exaltait au-dessus de tout le célibat et l'état monastique, comme remède à la dissolution morale. A cet égard, il dépassa la mesure, car il en vint à critiquer le mariage, qui est une institution divine. Accusé par tous, ayant tout le monde contre lui, sauf quelques amis fidèles, et Damase, son protecteur, étant mort, il résolut de quitter cette Rome que, de même que les Réformateurs plus tard, il disait être « la Babylone romaine, la prostituée vêtue de pourpre, » de l'Apocalypse. (Apocalypse XVII, 4, 5.) Il fit ses adieux au petit troupeau fidèle

de la grande ville, composé surtout de pieuses dames romaines, et partit pour la Syrie avec son frère et quelques amis. (A suivre)



### Une page de ma vie d'écolier

Les leçons de l'après-midi étaient terminées. Avant de nous congédier, notre maître avait, comme d'habitude, adressé à Dieu une courte mais fervente prière. Les uns après les autres les écoliers se dispersaient, quand tout à coup ils s'arrêtèrent surpris. La voix du maître s'élevait, calme et grave : « Georges M... restez. » Un murmure d'étonnement parcourut les différents groupes. « Georges ! que peut-il donc avoir fait ? Lui, le plus ancien et le meilleur des élèves ! Durant toutes ses années de collège, il n'a été réprimandé que pour des fautes légères. Et maintenant.. ? » Ils pouvaient bien être surpris, car ce n'était jamais que pour une réprimande très sévère que le maître retenait ses écoliers après la classe.

Je me trouvai bientôt seul avec mon maître. Mes yeux se baissèrent devant son regard doux, mais scrutateur. Je ne savais que trop de quoi il avait à m'accuser. Les dernières paroles de sa prière, prononcées d'une voix tremblante : « Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal, » avaient parlé à ma conscience, et me prouvaient que ma faute était découverte.

*J'avais dit un mensonge.*

Ce n'était pas la première fois que je tombais dans ce péché, mais jamais encore je n'avais menti d'une manière aussi délibérée.

Voici ce qui s'était passé.

L'année scolaire tirait à sa fin et les examens étaient commencés. J'occupais le premier rang dans l'école, et, naturellement je tenais à le conserver. J'étais bien préparé sur la plupart des branches, mais l'arithmétique était mon point faible. Notre maître nous avait donné une série de problèmes à résoudre, et afin que nous ne fussions pas tentés de chercher les solutions dans le manuel dont nous nous servions habituellement, il avait lui-même composé les questions et avait donné à chaque élève une tâche différente. Tandis qu'il préparait ce travail, j'avais remarqué qu'il notait soigneusement les réponses sur une feuille de papier, qu'il plaça ensuite entre les pages d'un livre posé sur son pupitre. Ce ne fut pas ce moment-là que l'Ennemi choisit pour me suggérer le parti que je pourrais tirer de ce fait.

Mais lorsque je me fus mis au travail, et que les difficultés, en apparence insurmontables, se dressèrent devant moi, la tentation surgit soudain : « Il serait si facile de copier les chiffres de cette feuille et de la remettre ensuite à sa place sans que personne s'en aperçoive. » Ainsi parlait Satan. Ah ! si dans cet instant je m'étais souvenu de l'exhortation : « Résistez au diable et il s'enfuira loin de vous, » et si j'avais supplié Dieu de me délivrer de ce piège ! Mais je ne le fis pas, et, cette après-midi même, l'occasion se présenta de mettre à exécution ma coupable pensée.

Étant le premier de ma classe, je devais arriver à l'école quelques minutes avant les autres, afin de veiller à ce que tout fût prêt pour les leçons. Le moment me parut favorable. Je trouvai le papier et me hâtai de copier les chiffres ; mais avant que j'eusse réussi à le remettre dans le livre, mes camarades entrèrent. Force me fut donc de garder la

feuille accusatrice. Durant toute l'après-midi, je regardai avec anxiété le pupitre du coin de l'œil pour m'assurer que le livre était toujours là, et que le maître ne s'était pas aperçu de ma fraude. Figurez-vous ma terreur lorsqu'à la fin des leçons, il prit le volume et le mit dans sa poche. Mais l'Ennemi me suggéra un nouvel expédient.

L'écolier qui était chargé de tenir la classe en ordre, devait aussi ramasser les morceaux de papier et les jeter dans une corbeille à côté du pupitre du maître. Je résolus d'y cacher la feuille des solutions. Je le fis le lendemain matin, et il me sembla être allégé.

L'après-midi de ce jour, je venais de préparer la classe lorsque le maître entra plus tôt que d'habitude. Il vint à moi et me demanda si, la veille, je n'avais pas aperçu un papier couvert de chiffres qui avait dû tomber d'un livre placé sur le pupitre. Je me sentis rougir. J'eus un instant d'hésitation, mais l'Ennemi reprit le dessus. « Je n'ai rien trouvé, Monsieur, répondis-je ; mais il pourrait être dans la corbeille à papier. » « Impossible, » dit-il, « j'ai moi-même examiné son contenu, hier au soir. » Ainsi une autre occasion se présentait de confesser ma faute. Mais un mensonge, hélas ! conduit souvent à un autre en paroles ou en fait.

Le maître me suivit vers la corbeille. Après avoir feint de chercher attentivement, je lui tendis le papier en lui demandant si c'était là ce qu'il cherchait. Il le prit sans dire un mot, mais en rencontrant son regard sérieux, je compris que mon péché était découvert. Il avait lu jusque dans mon âme, et je ne pus supporter l'expression de ses yeux qui m'avaient toujours regardé jusqu'alors avec bienveillance. Mais mon pieux maître haïssait le mensonge et le punissait avec une grande sévérité. Je me glissai dans

mon banc, les garçons entrèrent et les leçons commencèrent. Je ne fus pas étonné, lorsqu'à la fin de la classe, le maître dit : « Georges M. restez ! » — Il me sembla entendre la trompette du jugement.

Le dernier écolier avait quitté la salle. Je me tenais devant mon maître, et il savait que j'étais un *menteur*. Après un moment de silence, il dit d'une voix tremblante d'émotion : « Georges, je veux vous raconter quelque chose. Écoutez-moi. Il y a juste dix ans que je donnais la leçon biblique habituelle dans cette même classe. Au nombre de mes auditeurs était un petit garçon qui aimait cette leçon et se faisait remarquer par son application et ses réponses intelligentes. Ce matin-là, mon sujet était la crucifixion du Seigneur Jésus. Et comme je parlais de Ses souffrances, des clous qui percèrent Ses mains et Ses pieds, cet enfant éclata en sanglots, disant : « Pourquoi Le faisaient-ils souffrir ainsi ? Oh ! ils n'auraient pas dû Lui faire mal. » Cet enfant, Georges, c'était vous, et aujourd'hui... aujourd'hui vous avez, de propos délibéré, commis un de ces horribles péchés à cause desquels votre Sauveur a tant souffert sur la croix. » Ce fut tout. Il me renvoya avec douceur.

J'aurais supporté un châtement ; mais cette réprimande pleine d'amour brisa mon cœur. Ce fut pour moi comme lorsque le Seigneur se retourna et regarda Pierre.

Je revins à la maison. Mes parents remarquèrent que quelque chose n'allait pas. Je refusai de souper, je fis mes devoirs et demandai à me retirer dans ma chambre. Là, je me laissai aller au plus violent désespoir. Moi, qui avais été élevé dans la crainte de Dieu, moi dont le cœur avait été si souvent ému en pensant à Celui qui avait souffert sur la croix

pour moi, moi, *je Lui avais fait un pareil outrage !* Je pleurai amèrement.

La porte s'ouvrit doucement. Ma mère entra. Dans son inquiétude à mon sujet, elle n'avait pu s'endormir. Elle s'assit près de mon lit et, posant sa main sur mon front brûlant, elle demanda : « Qu'as-tu, mon enfant ? dis-moi tout. » Et je lui racontai la cause de ma douleur, aussi bien que me le permettaient mes larmes et mes sanglots. Je ne lui cachai rien. Ma confession terminée, elle pria avec moi et me consola. Je m'endormis avec la douce assurance que Dieu m'avait pardonné mon péché, pour l'amour de Celui qui était mort pour moi.

Le lendemain, de bon matin, j'allai trouver mon maître ; je lui confessai tout et je reçus son pardon.

Dès lors, plus de vingt ans se sont écoulés. Je reviens en ce moment de l'ensevelissement de mon cher et vénéré maître. Ce semestre écoulé, je ne l'ai jamais revu. Aussitôt mes examens terminés, je partis pour une ville éloignée où je restai trois ans. Lorsque je revins à la maison, il avait été appelé à occuper un autre poste. Mais ses paroles sont restées gravées dans mon cœur. Le Seigneur m'a attiré à Lui. Il m'a aimé et s'est donné Lui-même pour moi ; sa grâce est suffisante pour me garder de tout ce qui pourrait l'offenser ; de tout ce pour quoi *Il a souffert*.

Il y a trois jours, je reçus la nouvelle de la mort de mon maître bien-aimé. Je voyageai jour et nuit afin de revoir encore une fois ses traits et poser ma main sur la sienne glacée par la mort, en me rappelant avec gratitude son affection fidèle. Je le reverrai là-haut devant le trône de Dieu, et ensemble nous louerons Celui qui a tant souffert pour nous amener devant Lui, sans tache et sans reproche, lavés dans Son sang précieux.

Puisse ce récit parler à nos jeunes lecteurs. Que le Seigneur leur donne de veiller et de prier pour n'être pas surpris par le Tentateur, et pour être gardés de tout ce qui offense Celui qui est mort pour les sauver. Deux leçons ressortent encore de notre récit. Ayez en horreur le mensonge, toute altération de la vérité quelle qu'elle soit, vous souvenant que le diable est le père du mensonge, que c'est par un mensonge qu'il séduisit Ève, et que la part des menteurs est hors de la sainte cité. (Apocalypse XXI, 8, 27.) Ensuite, chers jeunes amis, si vous avez écouté la voix du tentateur, et vous êtes écartés de la vérité, sans retard, confessez votre faute à celui que vous avez trompé, et avant tout à Dieu qui connaît toutes nos voies.

---

### Prière

Sauveur puissant, qui, dans les cieux,  
Es couronné de gloire,  
Vers nous, enfants, tourne les yeux ;  
Accorde-nous de croire  
A ta grâce, à ton grand amour,  
Qui nous veut au ciel, ton séjour.

Ami divin, ah ! garde-nous  
Au milieu de ce monde,  
Car bien faibles nous sommes tous :  
Que ton cœur nous réponde.  
Sans Toi, sans ton puissant secours,  
Hélas ! nous tomberons toujours.

Par ta Parole enseigne-nous  
 A t'aimer, te connaître ;  
 Que nous soyons aimables, doux,  
 En te suivant, bon Maître.  
 Alors nous serons bienheureux,  
 Toujours contents, toujours joyeux.

Ici-bas tu fus un enfant  
 Et sage et plein de grâce,  
 A tes parents obéissant.  
 Oh ! fais que sur ta trace  
 Nous marchions soumis comme Toi,  
 Notre Modèle et notre Loi.

Tu nous aimes, puissant Sauveur  
 Qui mis pour nous ta vie ;  
 C'est pourquoi notre faible cœur  
 En Toi seul se confie.  
 Conduis-nous donc dans ta bonté,  
 Jusqu'au grand jour d'éternité.

Alors sauvés, heureux, parfaits,  
 Nous dirons ta louange ;  
 Nous célébrerons à jamais  
 Ton amour sans mélange.  
 Gloire à Jésus dans les hauts lieux !  
 Gloire à son Nom si précieux !



### Questions pour le mois de février

1° Qui écrivit le second évangile ?

2° Cherchez et écrivez tous les passages qui nous parlent de l'auteur du second évangile, et essayez, d'après ces passages, de tracer son histoire et son caractère.





## Une école du dimanche en Russie

Les habitants des villes de la Russie septentrionale se hâtent en été de gagner la campagne. La belle saison y est courte et brûlante, et l'hiver long et rigoureux. Chacun s'efforce, durant les trois mois d'été, de faire provision de force et de santé pour les mois qui suivent. C'est ainsi que je m'étais établie dans une maison de campagne dans le voisinage de Moscou.

En parcourant les nombreux villages des environs, nous rencontrions souvent des bandes d'enfants à la mine éveillée qui fouillaient les haies et couraient les bois, pour y trouver des baies de différentes espèces.

« Savez-vous lire ? » demandai-je une fois à quelques-uns d'entre eux.

« Non, » répondirent-ils.

« N'y a-t-il pas d'école près d'ici ? »

« Non. »

« Jacob sait lire un peu, » dit bravement un petit garçon, en montrant son frère aîné. « Le lecteur de l'église lui a appris. »

« Et que lis-tu, Jacob ? »

« Maintenant je ne lis plus rien, » dit Jacob d'un air capable. « Il y a de l'ouvrage à la maison, et le père ne peut pas se passer de moi. »

Je regardai le petit bout d'homme et lui dis : « Mais que lisais-tu avec le lecteur ? »

« Le livre de prières ; je ne puis rien lire d'autre. Cela m'ennuyait ; il me tirait les cheveux et les oreilles, et se faisait payer pour cela. »

« Eh bien, enfants, voulez-vous essayer d'apprendre quelque chose avec nous ? Nous laisserons tranquilles vos cheveux et vos oreilles, et nous ne demanderons pas d'argent. Seulement, c'est à deux conditions. Vous devrez venir régulièrement tous les jours, et venir avec des visages et des mains bien lavés. » Cette dernière condition parut beaucoup les étonner. Ils regardaient leurs mains sales en riant sous cape, et l'un d'eux proposa d'aller à la rivière et de s'y laver des pieds à la tête. La proposition fut adoptée à l'unanimité, et l'on convint de commencer dès le lendemain, tant les bains que les leçons.

« Où demenez-vous ? » demandèrent les enfants.

Nous leur montrâmes la maison, et ils s'en retournèrent tout heureux de pouvoir venir chaque jour dans le beau parc qui leur plaisait si fort.

Le jour suivant, la petite bande arriva joyeusement, sortant tout droit de la rivière, les cheveux

encore ruisselants. Les garçons n'avaient pour vêtement qu'un pantalon de toile qui pendait sur leurs pieds nus, et une chemise de coton tout usée serrée à la taille par une courroie en cuir à laquelle pendait un petit peigne en cuivre. Leur air ouvert et éveillé nous plut.

L'école commença donc avec sept élèves et trois maitresses, mais vers la fin de la semaine le nombre des enfants augmenta, et l'on dut les partager en deux classes dont l'une venait dans la soirée. En les voyant si nombreux, la pensée nous vint bientôt de ne pas les abandonner à eux-mêmes le dimanche, mais de conduire, ce jour-là, ce petit troupeau sauvage à Jésus, le bon Berger et le Sauveur.

Pauvres enfants ! A bien des égards ils étaient sauvages. Chacun d'eux aurait su, au besoin, atteler et guider un cheval, fendre du bois, conduire la charrue ; mais tout cela n'était d'aucun profit pour l'âme.

Le dimanche donc on porta sous les tilleuls des tables et des bancs, et les enfants, vêtus cette fois d'habits de diverses couleurs, s'assirent serrés l'un contre l'autre, attendant, pleins de curiosité, ce qui allait se passer. Quelques femmes des villages vinrent aussi, s'assirent par terre, et complétèrent ainsi l'assemblée.

On voyait à leur expression recueillie, qu'ils s'attendaient à entendre parler de Dieu. Je fis une courte prière, que les enfants accompagnèrent de fréquents signes de la croix et d'inclinations de tête. Ensuite nous donnâmes un Nouveau Testament à chacun des écoliers qui savaient suffisamment lire.

Ainsi commença notre école du dimanche. Nous lisions une courte portion d'un des évangiles ou l'une des paraboles du Seigneur ; ensuite nous en expliquions les détails et nous cherchions à appli-

quer la sainte parole de Dieu au cœur et à la conscience de nos jeunes auditeurs.

Le lundi, nous commençons habituellement par une répétition de ce qui avait été dit le dimanche. Les enfants aimaient beaucoup cet exercice et redisaient à leur manière ce qu'ils avaient entendu.

« Vous avez beau dire, » nous objectait une fois, à propos de la parabole du fils prodigue, le petit Jacob que nous avons déjà mentionné, « vous avez beau dire ; le père du fils perdu avait tout à fait tort. Il aurait dû chasser ce fainéant qui ne faisait que vagabonder, tandis que le frère aîné avait tout à faire seul. »

« C'est vrai, c'est vrai, » crièrent plusieurs des plus grands garçons, qui aidaient déjà leurs pères aux pénibles travaux de la campagne et qui en étaient fiers.

Jacob était un petit bavard, très satisfait de lui-même ; à part cela un brave garçon rempli de tendresse pour ses plus jeunes frères et sœurs. Son petit frère trouva la solution de la difficulté. Fixant ses yeux noirs sur Jacob, et tout étonné, il l'interrompit et dit : « Ne comprends-tu donc pas ? Le père avait pitié de lui, parce qu'il était si misérable ! »

« Oui, » ajoutai-je ; « et de même Dieu a aussi compassion de nous. »

Ainsi la petite école progressait heureusement. Bientôt nous eûmes trente écoliers. La chambre devint trop petite, et il fallut se tenir dehors, les grands assis aux tables et les petits sur le gazon.

(A suivre)



## Histoire des rois d'Israël.

### DAVID, LE SECOND ROI

---

#### LES DERNIÈRES PAROLES DE DAVID ET SA MORT

(1 *Rois II* ; 2 *Samuel XXIII*, 1-7)

LA MÈRE. -- Je l'ai dit, Sophie, que nous verrions les paroles que David prononça avant sa fin. Ouvre la Bible, au second chapitre du premier livre des Rois, et lis les premiers versets.

SOPHIE (*lit*). — « Et les jours de David s'approchèrent de la mort ; et il commanda à Salomon, son fils, disant : Je m'en vais le chemin de toute la terre, fortifie-toi, et sois un homme. » Que voulait-il dire par là, maman ? Est-ce parce que Salomon était encore très jeune ?

LA MÈRE. — Oui, mais David, par ces paroles, exhortait Salomon à être courageux et ferme pour bien gouverner son royaume et servir fidèlement l'Éternel. L'apôtre Paul adresse aux chrétiens une exhortation semblable : « Tenez ferme dans la foi, » leur dit-il, « soyez hommes ; affermissez-vous (1). » Nous n'avons pas à gouverner un royaume, mais nous rencontrons tous des tentations, et pour les vaincre, il nous faut être courageux et fermes. Quand, par exemple, des camarades veulent entraîner un enfant au mal, il doit savoir résister et dire non. « Résistez au diable, » est-il dit, « et il s'enfuira de vous (2). » Continue à lire.

SOPHIE (*lit*). — « Et prends garde à ce qui doit

(1) 1 Corinthiens XVI, 13. -- (2) Jacques IV, 7.

être observé devant l'Éternel, ton Dieu, en marchant dans ses voies, en gardant ses statuts, et ses commandements, et ses ordonnances, et ses témoignages, comme il est écrit dans la loi de Moïse, afin que tu réussisses dans tout ce que tu fais et où que tu leournes. »

LA MÈRE. — Tu vois, mon enfant, que pour marcher fidèlement devant Dieu, Salomon devait s'attacher à la parole de Dieu, à ce qui est écrit. C'est aussi ce que nous avons à faire. Te rappelles-tu un beau passage qui dit aux jeunes gens comment leur conduite pourra être bonne ?

SOPHIE. — Je crois, maman, que c'est ce passage : « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon la parole (1). »

LA MÈRE. — C'est bien cela. L'apôtre Paul écrivait aussi à Timothée, son enfant bien-aimé : « Dès ton enfance, tu connais les saintes lettres, qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus (2). » Ainsi, pour qu'un enfant soit rendu sage et marche dans la voie du salut, il faut qu'il connaisse les saintes lettres, c'est-à-dire la parole de Dieu. C'est pour cela, ma chère fille, que j'ai tant à cœur, comme bien d'autres parents à l'égard de leurs enfants, de lire avec toi cette sainte parole et de te l'expliquer. Mais penses-tu qu'il suffise d'écouter et de comprendre ce que nous lisons ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman ; il faut avoir la foi au Seigneur Jésus, et mettre en pratique ce que la parole de Dieu nous dit (3).

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; c'est ainsi qu'on sera vraiment sage à salut. Salomon, s'il gardait ce qui est écrit, devait jouir de la bénédiction de Dieu dans

(1) Psaume CXIX, 9. — (2) 2<sup>e</sup> Timothée III, 15.

(3) Luc XI, 28 ; Jacques I, 22.

tout ce qu'il ferait et partout où il irait. Il en est ainsi de nous. Si notre cœur est attaché à la parole de Dieu, nous sommes heureux dans tout ce que nous faisons et où que nous allons, car nous sentons que Dieu est avec nous (1). Après avoir ainsi dit à Salomon comment il devait se conduire, David lui rappelle qu'étant assis sur le trône pour exercer la justice et le jugement, il aurait à punir deux grands coupables qui jusqu'alors avaient échappé au châtement. C'étaient Joab, meurtrier d'Abner et d'Amasa, et Shimhi, qui avait maudit David, l'oint de l'Éternel. D'un autre côté, David recommande à Salomon d'user de bonté envers les fils de Barzillai, ce vieillard qui avait accueilli et servi le roi quand celui-ci fuyait devant Absalom. David, ayant ainsi tout réglé à l'égard de ce que devait faire Salomon, prononça encore quelques paroles prophétiques bien belles. Lis-les au commencement du chapitre XXIII du second livre de Samuel.

SOPHIE (*lit*). — « Et ce sont ici les dernières paroles de David : David, le fils d'Isaï, a dit, et l'homme haut placé, l'oint du Dieu de Jacob, et le doux psalmiste d'Israël, a dit : »

LA MÈRE. — Tu vois d'abord les titres que prend David. Il est « le fils d'Isaï ; » il se souvient de son humble origine, quand il n'était qu'un jeune berger inconnu, que ses frères même méprisaient. Mais l'Éternel l'avait haut placé. Il était l'oint du Dieu de Jacob, pour régner sur son peuple.

SOPHIE. — Cela nous rappelle le Seigneur Jésus, n'est-ce pas, maman ? Il a été ici-bas dans l'humiliation, et Il est maintenant dans la gloire.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Dieu l'a haut élevé et Lui a donné un nom au-dessus de tout nom (2).

(1) Jean XIV, 23. — (2) Philippiens II, 5-11.

Ensuite, David était « le doux psalmiste d'Israël. » Dieu lui avait donné de composer ces beaux psaumes que l'on chantait en Israël à la louange et à la gloire de l'Éternel, et que dans l'avenir le peuple de Dieu chantera encore. Maintenant, continue à lire.

SOPHIE (*lit*). — « L'Esprit de l'Éternel a parlé en moi, et sa parole a été sur ma langue. Le Dieu d'Israël a dit, le Rocher d'Israël m'a parlé. »

LA MÈRE. — Tu vois que David ne parlait pas de son propre fonds. C'est l'Esprit de l'Éternel, Dieu lui-même qui parle par sa bouche. David a ici le caractère de prophète, et il annonce en termes magnifiques ce qui concerne quelqu'un qui doit venir.

SOPHIE. — C'est le Seigneur Jésus, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Le Dieu d'Israël et son Rocher, Celui qui ne change pas dans ses desseins, qui tient toujours ses promesses, sur qui on peut s'appuyer comme sur un roc inébranlable, et qui fera un jour triompher Israël, son peuple, révèle à David Celui qui régnera et par qui la pleine bénédiction sera répandue sur la terre. Tu le verras en lisant plus loin.

SOPHIE (*lit*). — « Celui qui domine parmi les hommes sera juste, dominant en la crainte de Dieu, et il sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, un matin sans nuages ; par sa clarté l'herbe tendre germe de la terre après la pluie. »

LA MÈRE. — C'est bien le Seigneur Jésus, comme tu vois, Lui, le seul juste dominateur ; c'est Lui quand Il établira sur la terre son règne de justice et de paix, comme l'annonce David dans le beau Psaume LXXII. Quelle magnifique image l'Esprit de l'Éternel emploie pour décrire ce règne ! Ne nous semble-t-il pas voir cette scène délicieuse ? C'est, après la sombre nuit, dans un ciel pur, par un matin sans nuages, le soleil se levant sur la fraîche



rosée, et réjouissant toute la nature avant que ses rayons ne soient devenus brûlants. Ainsi, quand le temps sera venu, Christ, le Soleil de justice qui porte la santé dans ses ailes (1), se lèvera sur cette pauvre terre. Rien ne viendra obscurcir l'éclat de sa gloire qui se répandra de toutes parts et dans les cœurs, chassant les ténèbres que Satan et le péché faisaient peser sur les hommes. De même que, sous la chaleur bienfaisante du soleil, l'herbe tendre après la pluie verdit et pousse ; ainsi, sous l'action de la grâce du Seigneur, le cœur s'épanouira et chantera de joie. C'est ce temps de bénédiction merveilleuse que décrit le prophète Ésaïe. Lis au chapitre XI de son livre.

SOPHIE (*lit*). — « Et il sortira un rejeton du tronc d'Isaï, et une branche de ses racines fructifiera ; et l'Esprit de l'Éternel reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de connaissance et de crainte de l'Éternel. Et son plaisir sera la crainte de l'Éternel ; et il ne jugera pas d'après la vue de ses yeux, et ne reprendra pas selon l'ouïe de ses oreilles ; mais il jugera avec justice les misérables, et reprendra avec droiture les débonnaires de la terre ; et il frappera la terre avec la verge de sa bouche, et par le souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant. Et la justice sera la ceinture de ses reins, et la fidélité, la ceinture de ses flancs. Et le loup habitera avec l'agneau, et le léopard couchera avec le chevreau ; et le veau, et le jeune lion, et la bête grasse, seront ensemble, et un petit enfant les conduira. La vache paîtra avec l'ourse, leurs petits coucheront l'un près de l'autre, et le lion mangera de la paille comme le bœuf. Le nourrisson s'ébattrait sur le trou de l'aspic,

(1) Malachie IV.

et l'enfant sevré étendra sa main sur l'autre de la vipère. On ne fera pas de tort, et on ne détruira pas, dans toute ma sainte montagne; car la terre sera pleine de la connaissance de l'Éternel, comme les eaux couvrent le fond de la mer. Et, en ce jour-là, il y aura une racine d'Isaï, se tenant là comme une bannière des peuples : les nations la rechercheront, et son repos sera gloire. » Combien ce sera beau, chère maman ! Quel temps heureux ! On voudrait y être.

LA MÈRE. — Nous aurons mieux, mon enfant. Nous serons avec le Seigneur dans la gloire du ciel. Mais nous jouirons de le voir glorifié sur la terre, régnant sur l'univers et la terre entière bénie par Lui. Lis maintenant plus loin les paroles de David.

SOPHIE (*lit*). — « Quoique ma maison ne soit pas ainsi avec Dieu, cependant il a établi avec moi une alliance éternelle, à tous égards bien ordonnée et assurée, car c'est là tout mon salut et tout mon plaisir, quoiqu'il ne la fasse pas germer. » Que veut dire David par ces paroles : « Quoique ma maison ne soit pas ainsi avec Dieu » ?

LA MÈRE. — David, après avoir contemplé la gloire de Celui qui dominera un jour avec justice sur les hommes, fait un triste retour sur sa vie passée, et il se dit : Ce n'est pas ainsi que j'ai dominé. En effet, sa maison avait été remplie de déshonneur, tant par son propre péché, que par la conduite licencieuse et insubordonnée de ses fils, qui avaient été pour lui une source de grands chagrins. Mais alors il se tourne vers Dieu dont la fidélité est immuable, et il dit : Malgré toutes mes fautes, Dieu a établi avec moi une alliance éternelle qui ne manquera en rien. David ne regarde plus à lui-même, car il n'y trouverait que misère, mais à Dieu, et il dit : C'est là, en Dieu, qu'est tout mon salut et tout

mon plaisir. Dieu seul sauve, et Lui seul peut vraiment rendre nos cœurs heureux. Nous avons à apprendre la même leçon que David. Lis maintenant encore les deux versets qui suivent.

SOPHIE (*lit*). — « Mais les fils de Bélial sont tous comme des épines qu'on jette loin, car on ne les prend pas avec la main, et l'homme qui les touche se munit d'un fer ou d'un bois de lance; et ils seront entièrement brûlés par le feu sur le lieu même. » Voudrais-tu, chère maman, me dire qui sont ces fils de Bélial?

LA MÈRE. — Ce sont les méchants. David a vu d'avance le Seigneur dominant avec justice, et il voit aussi le résultat de sa venue pour les méchants. Ils seront jugés et détruits comme des épines qui sont consumées par le feu et qui ne sont bonnes que pour cela.

SOPHIE. — Ce sera bien terrible, chère maman.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant; mais la parole de Dieu, en maints endroits, nous parle du sort terrible qui attend ceux qui ne veulent pas se soumettre à Dieu. La dernière prophétie de l'Ancien Testament, qui annonce le lever du Soleil de justice, place cela sous nos yeux. « Voici, le jour vient, brûlant comme un four; et tous les orgueilleux, et tous ceux qui pratiquent la méchanceté seront du chaume, et le jour qui vient les brûlera, dit l'Éternel des armées, de manière à ne leur laisser ni racine, ni branche » (1). Telle sera la fin de ce monde. Combien n'est-il pas important, maintenant que c'est le temps de la grâce, de se réfugier auprès de Jésus! Nous sommes ainsi arrivées à la fin de la vie et du règne de David, qui, malgré ses fautes, fut l'homme selon le cœur de Dieu, aimant l'Éternel, et qui est le type du Seigneur

(1) Malachie IV, 1.

Jésus, qui dans les prophètes est quelquefois appelé de son nom (1). « Et David s'endormit avec ses pères ; et il fut enterré dans la ville de David. Les jours qu'il régna sur Israël furent quarante ans : à Hébron, sept ans, et à Jérusalem, trente-trois ans, et Salomon, son fils, régna à sa place. »



## L'Église ou l'Assemblée

*(Son histoire sur la terre)*

### JÉRÔME

Parmi les dames romaines amies de Jérôme, s'en trouvait une de très noble famille et très riche, nommée Paula. Elle consacrait son temps et ses biens au service des pauvres. Désireuse de bien comprendre les Saintes Écritures, auxquelles elle attachait un grand prix, et qu'elle lisait et méditait chaque jour, elle avait appris le grec et l'hébreu. D'autres avaient imité son exemple. Paula et Eustochium, une de ses filles, suivirent Jérôme, dans le dessein de s'établir avec lui à Bethléhem, là où le Sauveur était né. Plusieurs jeunes filles partirent avec elles ; mais avant de se fixer au lieu qu'elles avaient choisi, elles parcoururent, avec Jérôme, la Palestine, la Bible à la main, visitant les différents endroits mentionnés dans l'Écriture. Jérôme consultait en même temps tous les hommes instruits qu'il rencontrait, afin de mieux comprendre les récits et le sens des saints écrits qu'il ne cessait d'étudier.

(1) Ézéchiel XXXIV, 23, 24 ; XXXVII, 24, 25.

C'est sans doute une chose bien intéressante, chers jeunes amis, de visiter ce pays qui est la terre de l'Éternel, sur laquelle Il a toujours les yeux (Deutéronome XI, 12), et où se sont passés tant d'événements d'une importance telle que s'effacent devant eux tous ceux que présente l'histoire des royaumes du monde ; ce pays dont le sol a été foulé par les pieds du Fils de Dieu, devenu un homme. Il y a un intérêt puissant, pour un voyageur chrétien, à se dire : Voilà où le Seigneur est né, c'est là qu'Il a été élevé, là qu'Il a parlé à la Samaritaine ; voilà le lac sur les bords duquel Il a annoncé l'Évangile. Et quand on en vient à Jérusalem, que de souvenirs ! C'est la ville du Grand Roi (Psaume XLVIII, 2) ; mais elle l'a rejeté, et maintenant elle est foulée aux pieds par les nations, selon la parole de Jésus. (Luc XXI, 24.) Toutefois, dans l'avenir, la gloire de l'Éternel resplendira sur elle, et l'incirconcis et l'impur n'y entreront plus. (Ésaïe LX, 1-3 ; LII, 1.) Voilà le mont des Oliviers où Jésus pleura sur la ville coupable (Luc XIX, 41), d'où il monta au ciel (Actes I, 9, 10), et où ses pieds se poseront quand il reviendra. (Zacharie XIV, 3, 4 ; Actes I, 11.) Voilà, d'un autre côté, la colline où il fut crucifié. Ce fut avec une profonde émotion que Jérôme et ses compagnes visitèrent tous ces endroits dont parlent les pages du saint Livre. Là, les récits sacrés se présentèrent plus vivants à leur esprit. Et nous éprouvons quelque chose de ces sentiments quand nous lisons les relations des voyageurs qui ont exploré le pays d'Israël. Ils nous aident à nous représenter les scènes de l'Écriture, et à comprendre bien des passages. Mais rappelons-nous, mes jeunes amis, que ce n'est pas ce qui nous fait pénétrer le sens divin de la parole de Dieu, et son application aux besoins de notre âme ; ce n'est pas ce qui conduit au salut, ce

n'est pas ce qui révèle Dieu et le ciel. Nombre de voyageurs, mus par la curiosité, ont visité ce que l'on nomme la Terre Sainte, les lieux saints, sans en avoir tiré aucun profit pour leur âme. D'ailleurs rappelons-nous que maintenant nos vrais lieux saints sont dans le ciel, non sur la terre. Et ces lieux saints de la Palestine, hélas ! sont souillés par les superstitions les plus grossières et les querelles, souvent ensanglantées, des sectateurs des diverses fractions de la chrétienté, qui s'y rendent de toutes parts, surtout à Pâques, en pèlerinage, acte qu'ils regardent comme méritoire pour le salut. Déjà au temps de Jérôme, bien des idées superstitieuses avaient cours, et les divers endroits que l'on supposait avoir été témoins de quelque scène de la vie du Seigneur, ou même de celle des apôtres et des prophètes, étaient devenus des objets d'une vénération idolâtre. Les compagnes de Jérôme, et peut-être lui-même, bien que versés dans la connaissance des Écritures, n'échappèrent point à ce courant de pensées erronées.

Jérôme, avec Paula et ses compagnes, visita aussi l'Égypte ; lui pour recueillir encore des matériaux pour ses études et ses travaux sur l'Écriture Sainte ; les autres, pour voir les couvents du désert, et pour contempler et entendre ceux que, dans leur ignorance, elles regardaient comme des saints, comme les héros de la vie solitaire et monastique, mais que nous ne pouvons considérer pour la plupart que comme des hommes qui suivaient les imaginations et les aberrations de leur esprit.

Ils revinrent ensuite à Bethléhem. Paula, comme je vous l'ai dit, était très riche. Elle acheta des terrains sur lesquels elle fit construire des monastères, un pour les hommes et trois autres pour les femmes. Elle y joignit une hôtellerie gratuite pour les voya-

geurs de passage : « Si Marie et Joseph revenaient à Bethléhem, » disait-elle, « ils trouveraient enfin où loger. » Jérôme choisit pour habitation une grotte voisine de celle où l'on supposait que le Sauveur était né. Ce fut là son cabinet de travail, et la cellule où il se livrait à la méditation et à la prière. Sa vie portait le caractère de la plus grande simplicité ; son repas, qu'il ne prenait qu'après le coucher du soleil, se composait de pain bis et d'herbes. Ses vêtements étaient d'étoffe grossière, mais propres. Outre les grands travaux qui l'occupaient, et auxquels il consacrait non seulement le jour, mais bien des heures de la nuit, il ouvrit une école gratuite de grammaire pour les enfants et les jeunes gens de Bethléhem. Quant à Paula et ses compagnes, elles s'occupaient à la lecture et à la méditation des Saintes Écritures, à la prière, aux soins à donner aux voyageurs de passage, aux pauvres et aux malades. Chaque jour, outre des portions entières du saint Livre qu'elles récitaient, chacune des habitantes des monastères devait en apprendre un nouveau verset. Ainsi la parole de Dieu était honorée dans ces retraites. Sans doute qu'il en était de même parmi les moines, indépendamment du travail manuel auquel ils étaient astreints.

Jérôme passa 34 années dans sa solitude de Bethléhem. Toute retirée qu'était sa vie, il n'était pas moins occupé de ce qui se passait dans l'Église, et y prenait un puissant intérêt et une part active, en luttant pour défendre la saine doctrine, et répondant aussi aux attaques sans cesse renouvelées de ses ennemis. Malheureusement il montra trop souvent dans ses écrits une violence et une âpreté regrettables, oubliant que la douceur doit toujours caractériser le serviteur de Dieu, même s'il est appelé à reprendre les opposants. (2 Timothée II, 24,

25.) Au milieu de tous ces tristes débats, Dieu lui donna d'accomplir une tâche des plus utiles. Comme je vous l'ai dit, il avait fait à Rome une traduction latine du Nouveau Testament. Il compléta son travail à Bethléhem, en traduisant sur l'hébreu l'Ancien Testament. Ce fut pour lui un grand labeur. Pour accomplir son œuvre il se fit aider par de savants rabbins juifs, mais ce ne fut pas toujours sans danger pour eux. Les Juifs allaient jusqu'à vouloir lapider ceux qui se rendaient chez un chrétien, de sorte que l'un d'eux n'osait aller que de nuit chez Jérôme. D'un autre côté, celui-ci, à cause de ses relations avec les rabbins, était accusé par des chrétiens fanatiques et par ses ennemis, de vouloir apostasier et devenir juif, ou bien on prétendait qu'il se servait de textes falsifiés par les Juifs. On vit des choses analogues aux jours de la Réformation, car l'ennemi de Dieu et de sa Parole use toujours des mêmes armes. Jérôme n'en poursuivit pas moins son grand travail, et Dieu lui donna de le terminer. Sa version de la Bible, que l'on nomme la *Vulgate*, fut d'une grande utilité dans les églises de langue latine, et dans la chrétienté occidentale jusqu'au seizième siècle. Elle est encore en usage dans l'église romaine. Jérôme rendit donc en son temps à l'Église un grand service, comme plus tard le firent les réformateurs tels que Luther et d'autres qui traduisirent les saints écrits en diverses langues. Dieu qui a donné et conservé sa précieuse Parole, a voulu qu'elle fût mise à la portée de tous et il y a pourvu dans tous les temps. Jérôme fut aidé dans son grand travail par Paula et Eustochium qui lui servaient de copistes, et avec lesquelles il relisait avec soin ce qu'elles avaient écrit. D'ailleurs il lisait chaque jour avec elles les Écritures qu'il leur expliquait. N'est-il pas beau de voir ces grandes



dames romaines, autrefois habituées à tous les raffinements, au luxe et aux jouissances que procure la richesse, et aux honneurs dus à leur rang, renonçant à tout, pour devenir les compagnes d'un pauvre solitaire et les servantes dévouées du Seigneur, aimant sa Parole et exerçant l'hospitalité? Ne rappellent-elles pas ces femmes telles que Marie de Magdala, Jeanne, femme de Chuzas, intendant d'Hérode, et Suzanne et d'autres, qui suivaient Jésus et l'assistaient de leurs biens? (Luc VIII, 2, 3.)

Jérôme vécut jusqu'à un âge très avancé. Dix-huit ans environ avant sa mort, il eut la douleur de perdre sa fidèle amie Paula. La fin de celle-ci fut bien frappante. Elle nous montre que, si Paula n'était pas exempte de certaines erreurs qui s'étaient introduites dans l'Église, elle avait trouvé la paix avec Dieu, n'avait aucune crainte d'aller vers Lui, mais, au contraire, s'en réjouissait. Lorsqu'elle eut compris que la mort approchait, comme un voyageur qui aperçoit le port et qui est joyeux d'y arriver, elle se mit à réciter quelques versets des Psaumes : « Éternel ! j'ai aimé l'habitation de ta maison, et le lieu de la demeure de ta gloire... Combien sont aimables tes demeures, ô Éternel des armées ! Mon âme désire, et même elle languit après les parvis de l'Éternel ; mon cœur et ma chair crient après le Dieu vivant... Un jour dans tes parvis vaut mieux que mille. J'aimerais mieux me tenir sur le seuil dans la maison de mon Dieu que de demeurer dans les tentes des méchants. » (Psaume XXVI, 8 ; LXXXIV, 1-2, 10.) Comme elle ne répondait pas à quelques questions qu'on lui faisait, Jérôme s'approchant, lui demanda si elle souffrait : « Non, » dit-elle, « je ne souffre pas ; j'entrevois, je ressens déjà une paix immense. » Puis s'affaiblissant, elle murmurait d'une voix entrecoupée les versets

qu'elle aimait, et les dernières paroles de sa vie, rapporte Jérôme, furent encore une louange au Seigneur.

Les dernières années de Jérôme furent attristées par divers événements. Ce furent des luttes pénibles avec un des amis de sa jeunesse, Rufin, qui, jaloux de lui, l'accusait d'hérésie et était soutenu par l'évêque de Jérusalem ; puis il eut à soutenir une controverse pénible avec Augustin, dont je vous parlerai plus tard. Ensuite, l'hérétique Pélage, dont j'aurai aussi à vous parler, vint en Palestine et y fomenta des divisions. Jérôme combattit ses erreurs en s'appuyant sur l'Écriture. Mais les partisans de Pélage allèrent jusqu'à soulever les moines et les paysans ignorants contre Jérôme et ses amis, et une nuit les monastères furent attaqués, pillés et incendiés par une foule furieuse. Le sang même coula, et Jérôme fut obligé de s'enfuir. Il revint cependant bientôt après. Avant cela, une autre douleur l'avait atteint. La superbe Rome était tombée sous les coups d'Alaric, roi des Goths. Pendant trois jours elle fut livrée au pillage, au meurtre et à l'incendie qui dévora un grand nombre de ses monuments. Quantité de chrétiens et de nobles femmes chrétiennes, amis de Jérôme, avaient vu leurs demeures saccagées, leurs biens enlevés, et avaient été exposés aux outrages des barbares soldats du vainqueur. On pouvait appliquer avec raison, et on appliqua en effet à la chute de l'orgueilleuse cité ces paroles de l'Apocalypse qui auront dans l'avenir un accomplissement plus complet : « Parce qu'elle a dit dans son cœur : Je suis assise en reine et je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil ; — c'est pourquoi en un seul jour viendront ses plaies, mort, et deuil, et famine, et elle sera brûlée au feu. » (Apocalypse XVIII, 7, 8.) Quantité de fugitifs de Rome et d'Italie étaient venus chercher un asile en

Syrie. Plusieurs apportèrent ces tristes nouvelles aux couvents de Jérusalem et de Bethléhem, où ils trouvèrent un accueil plein de sympathie.

Un dernier coup pour le vieillard fut la mort d'Eustochium, la fille de Paula. Rien ne nous est rapporté sur ses derniers moments, sinon que sa fin fut comme l'approche d'un paisible sommeil. C'est ce que la parole de Dieu nous dit des fidèles : ils s'endorment en Jésus. (1 Thessaloniens IV, 13-16.) Combien cela est doux ! Deux ans après, Jérôme s'endormit aussi, assisté par la jeune Paula, petite-fille de son ancienne amie. Il avait beaucoup souffert et beaucoup travaillé durant sa longue vie. Outre sa traduction de la Bible, il avait écrit des commentaires sur le saint Livre, et divers ouvrages destinés à en faciliter l'intelligence. Il eut aussi une correspondance étendue, qui nous fait connaître sa vie, ainsi que la société chrétienne de son temps. Nous pouvons regretter qu'il ait souscrit à plusieurs des erreurs qui s'étaient glissées dans l'Église, telles que l'honneur rendu aux martyrs et la vénération des reliques ; mais il faut nous rappeler qu'appuyé sur les Écritures, il maintint et défendit la saine doctrine quant à la Personne de Christ, et celle de la pure grâce qui sauve. Puissiez-vous aussi, chers jeunes lecteurs, qui avez été élevés dans la connaissance de la divine Parole, vous attacher de tout cœur au Seigneur Jésus, connaître et goûter les richesses insondables de son amour, et être tout entiers dévoués à son service.



### Réponses aux questions du mois de février

L'auteur du second évangile est Marc. Il se nommait *Jean*, mais avait pour surnom *Marc*. C'est par ce surnom qu'il est surtout connu. (Actes XII, 12, 25 ; XV, 37.)

Sa mère s'appelait *Marie*. Nous ne savons rien d'autre sur son compte, sinon que c'est chez elle que plusieurs s'étaient rassemblés et priaient pour Pierre alors en prison. (Actes XII, 12.)

Marc était neveu de Barnabas. (Colossiens IV, 10.)

Quand Paul et Barnabas retournèrent de Jérusalem à Antioche, ils l'emmenèrent avec eux. (Actes XII, 25.)

Et quand ces deux serviteurs de Dieu partirent d'Antioche pour annoncer l'Évangile aux païens, Marc les accompagna pour les servir. (Actes XIII, 5.)

Mais, sans doute effrayé par les difficultés de l'œuvre, il les quitta et retourna à Jérusalem. (Actes XIII, 13.)

Plus tard, comme Paul voulait entreprendre un second voyage missionnaire avec Barnabas, celui-ci se proposait de prendre avec eux Marc, mais Paul trouvait qu'il ne convenait pas de prendre comme compagnon un homme qui les avait si vite abandonnés lors de leur premier voyage. Barnabas se sépara de Paul, et partit pour Chypre, sa patrie, emmenant Marc avec lui. (Actes XV, 37-39.)

Le Seigneur fortifia sans doute ensuite Marc pour son service, car il se trouve auprès de Paul prisonnier, qui le recommande aux Colossiens s'il allait vers eux. (Colossiens IV, 10.)

Nous voyons encore mieux comme Marc avait fait des progrès par le cas que Paul faisait maintenant de lui. L'apôtre, captif à Rome, écrit à Timothée : « Prends Marc, et amène-le avec toi, car il m'est utile pour le service. » (2 Timothée IV, 11.)

Marc est mentionné pour la dernière fois comme étant à Babylone près de l'apôtre Pierre qui l'appelle son fils. (1 Pierre V, 13.) Cela peut nous faire supposer que l'apôtre avait été le moyen de sa conversion.

### Questions pour le mois de mars

Cherchez tous les passages où il est question de Barnabas et essayez, d'après ces passages, de tracer son histoire et son caractère.

Pour les petits : Comment Dieu a-t-il montré qu'il vous aime, et dites les passages où Jésus a montré sa tendresse pour les enfants.



## Histoire des rois d'Israël.

SALOMON, LE TROISIÈME ROI

(1 Rois II-XI ; 2 Chroniques I-IX)

---

### SALOMON DEMANDE LA SAGESSE

**LA MÈRE.** — Aujourd'hui, Sophie, nous commencerons l'histoire de Salomon. « Il s'assit sur le trône de David, son père, et son royaume fut très affermi. » Cependant, au commencement de son règne, il eut à sévir contre Adonija, qui n'avait point abandonné ses vues ambitieuses et les manifestait. Salomon avait dit de lui : « Si du mal est trouvé en lui, il mourra, » et la sentence fut exécutée. Abiathar, le sacrificateur, complice d'Adonija, ne fut pas mis à mort, bien

qu'il l'eût mérité, « car, » lui dit Salomon, « tu as porté l'arche du Seigneur Éternel devant David, mon père, et tu as été affligé en tout ce en quoi mon père a été affligé. » Mais il le chassa de la sacrificature, ainsi s'accomplit ce que l'Éternel avait dit au sujet de la maison d'Iléli (1). Quand Joab apprit cela, il eut peur, car il se savait coupable d'avoir aussi encouragé Adonija. Il s'enfuit à la tente de l'Éternel et saisit les cornes de l'autel, pour se mettre sous la protection de l'Éternel. Mais il ne pouvait y avoir là de protection pour lui, car il est écrit dans la loi de Moïse (2) : « Si un homme s'élève de propos délibéré contre son prochain pour le tuer par ruse, tu l'arracheras de mon autel, pour qu'il meure. » Or c'était le cas pour Joab, qui avait tué de cette manière Abner et Amasa. Aussi Salomon donna ordre à Benaïa d'exécuter la sentence. Ainsi le juste jugement atteint tôt ou tard les coupables.

SOPHIE. — C'est bien frappant et sérieux, chère maman. Mais David avait aussi parlé de Shimhi. Fut-il aussi mis à mort, lui qui avait maudit l'oint de l'Éternel ?

LA MÈRE. — Il aurait pu échapper, s'il eût été obéissant. Salomon lui ordonna, sous peine de mort, de demeurer à Jérusalem, sans jamais sortir de la ville. C'était sans doute pour empêcher que Shimhi, attaché à la famille de Saül, n'excitât quelque trouble. Shimhi promit de faire ce que Salomon lui avait dit. Il tint sa parole durant trois ans ; mais deux de ses serviteurs s'étant enfuis à Gath, Shimhi alla les chercher. Salomon l'apprit, le fit venir et lui dit : « Pourquoi n'as-tu pas observé le serment de l'Éternel et mon commandement ? Tu sais tout le mal que ton cœur a la conscience d'avoir fait à David, mon

(1) Lisez I Samuel II, 30-36 ; III, 12-14.

(2) Exode XXI, 14.

père, et l'Éternel a fait retomber ton iniquité sur ta tête. » Et le roi donna ordre à Benaïa de le tuer. Tu vois, Sophie, comment Salomon exécute les jugements selon ce que David lui avait recommandé, mais tu vois aussi que ceux qu'il punit manifestent d'eux-mêmes leur culpabilité.

SOPHIE. — Il fallait beaucoup d'énergie à Salomon pour agir ainsi, car il était encore bien jeune, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, il avait environ vingt ans, mais Dieu lui donna la force et le courage nécessaires pour exécuter les ordres de son père.

SOPHIE. — Je le comprends, maman, mais ce devait être ensuite bien difficile pour un si jeune homme de gouverner tout un royaume.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant, et Salomon sentait vivement sa responsabilité. Il désirait ardemment accomplir dignement et fidèlement sa tâche de roi, car il aimait l'Éternel et son peuple, et s'appliquait à marcher selon les exhortations de son père. Et l'Éternel, qui lit dans les cœurs, vint au-devant de ses désirs qui lui étaient agréables. Salomon se rendit, avec tous les chefs du peuple, à Gabaon où se trouvaient le tabernacle et l'autel d'airain, tandis que l'arche était à Jérusalem. Là, dans la ferveur de son cœur, il offrit mille holocaustes. Les holocaustes étaient des sacrifices d'agréable odeur à l'Éternel (1). Dieu agréa ceux que Lui offrait Salomon, et il le lui témoigna. Dans la nuit, il lui apparut dans un songe, et lui dit : « Demande ce que tu veux que je te donne. »

SOPHIE. — Oh, maman ! Que c'est beau et grand, et que c'est bon de la part de Dieu ! Je me demande quelle va être la requête de Salomon.

(1) Exode XXIX, 18.

LA MÈRE. — Sans doute que si Dieu disait cela à des jeunes gens ou des jeunes filles de nos jours, les uns demanderaient ou la richesse, ou la gloire et les honneurs ; les autres la beauté, ou une vie longue et heureuse, en général, ce qui fait jouir. Mais Salomon avait d'autres désirs, et Dieu les connaissait et voulait y répondre, comme je te l'ai dit. « Éternel, mon Dieu, » dit-il, « tu as fait roi ton serviteur, en la place de David, mon père, et moi je suis un jeune garçon, et tu m'as établi roi sur un peuple nombreux. Maintenant donne-moi de la sagesse et de la connaissance pour juger ton peuple, pour discerner entre le bien et le mal. »

SOPHIE. — C'est une belle prière, et je comprends que c'était là en effet ce dont Salomon avait besoin, et c'est ce dont tous les enfants et moi aussi, nous avons besoin.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. La demande de Salomon plut à Dieu ; écoute ce qu'il lui répondit : « Parce que cela était dans ton cœur, et que tu n'as pas demandé des richesses, des biens et de la gloire, ou la vie de ceux qui te haïssent, et que tu n'as pas non plus demandé de longs jours, mais que tu as demandé de la sagesse et de la connaissance afin de pouvoir juger mon peuple, la sagesse et la connaissance te sont données. Et je te donne aussi ce que tu n'as pas demandé, des richesses, et des biens, et de la gloire, comme n'en ont point eu les rois qui ont été avant toi, et comme après toi aucun n'en aura. »

SOPHIE. — Salomon devait être bien heureux de cette grande bonté de Dieu envers lui.

LA MÈRE. — Sans doute, et pour Lui témoigner sa gratitude, il alla à Jérusalem, « et se tint devant l'arche de l'alliance de l'Éternel, et offrit des holocaustes et des sacrifices de prospérités, et fit un



festin à tous ses serviteurs. » Devant l'arche, qui était le trône de l'Éternel, il était plus près de Lui qu'à Gabaon ; par les holocaustes, il s'approchait de Dieu ; les sacrifices de prospérités étaient des sacrifices d'actions de grâces à ce Dieu qui lui accordait de si grandes faveurs, et Salomon associait tous ses serviteurs à sa reconnaissance et à sa joie.

SOPHIE. — C'est une belle scène, maman. Mais nous pouvons aussi, comme Salomon, demander la sagesse, n'est-ce pas ? Car elle est nécessaire même à une enfant comme moi, bien que n'ayant pas un royaume à gouverner.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Nous avons tous besoin de sagesse pour nous conduire dans la vie, et Dieu nous encourage à la demander par ces paroles de l'apôtre Jacques : « Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il demande à Dieu, qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches, et elle lui sera donnée (1). » Et le patriarche Job nous apprend en quoi consiste pour nous la sagesse : « Voici, la crainte du Seigneur, c'est la sagesse, et se retirer du mal, c'est l'intelligence (2). »

SOPHIE. — Je désire, chère maman, demander chaque jour au Seigneur de me la donner.

LA MÈRE. — Salomon eut bientôt occasion de manifester cette sagesse dont Dieu l'avait revêtu. Un jour, deux femmes se présentèrent devant lui, et l'une d'elles lui dit : « Ah, mon seigneur ! moi et cette femme nous habitons la même maison, et nous eûmes chacun un fils. Il n'y avait que nous deux dans la maison. Et le fils de cette femme mourut dans la nuit, parce qu'elle s'était couchée sur lui. Et elle se leva au milieu de la nuit et prit mon fils d'à côté de moi, pendant que la servante dormait, et le

(1) Jacques I, 5. — (2) Job XXVIII, 28.

coucha dans son sein ; et son fils, qui était mort, elle le coucha dans mon sein. Et quand, au matin, je voulus allaiter mon enfant, voilà, il était mort ; mais l'ayant considéré, je vis que ce n'était pas mon fils. » Mais l'autre femme dit : « Non, mon fils est celui qui vit, et ton fils est celui qui est mort. » Et la première disait : « Non ; ton fils est celui qui est mort, et mon fils est celui qui vit. » Alors le roi commanda que l'on apportât une épée, et dit : « Coupez en deux l'enfant qui est vivant, et donnez la moitié à l'une et la moitié à l'autre. » Mais la femme à qui était l'enfant vivant, ayant ses entrailles tout émues pour son fils, dit au roi : « Ah, mon seigneur ! donnez-lui l'enfant vivant, et ne le tuez point. » Et l'autre dit : « Qu'il ne soit ni à moi, ni à toi ; coupez-le en deux ! » Alors le roi dit : « Donnez à celle-là l'enfant qui vit, et ne le tuez point : c'est elle qui est la mère. » Tout Israël entendit parler du jugement prononcé par le roi, et tous craignirent le roi, car ils voyaient que la sagesse de Dieu était en lui pour rendre la justice.

---

## Une école du dimanche en Russie

*(Suite et fin de la page 44)*

Un jour, quatre de nos garçons se précipitèrent vers nous dans un état de grande excitation. « Madame, » me criait déjà de loin le petit Jerassimo, le frère de Jacob, « nous avons trouvé un beau canif ; est-il à toi ? » Et il élevait bien haut la grande trouvaille.

« Non, mon enfant. »

« Eh bien, les garçons là disent que nous devons le garder et tirer au sort à qui l'aura. Mais ce n'est pas du tout ce que tu nous enseignes le dimanche. Je pense que nous devrions demander tout autour de nous qui l'a perdu et le rendre. Qu'en penses-tu? »

On devine sans peine ma réponse, et on comprend la joie que nous ressentimes, en voyant que nos leçons, par la grâce du Seigneur, avaient trouvé une entrée dans le cœur des enfants. Parmi nos élèves se trouvaient aussi des jeunes filles. Deux d'entre elles, déjà assez grandes, s'étaient introduites auprès de nous d'une manière touchante. Elles étaient sœurs et venaient d'un village éloigné. Leurs visages ronds et sans expression ne promettaient pas beaucoup; aussi combien je fus étonnée lorsqu'à la fin de la leçon, l'une d'elles, d'une voix douce et émue, dit : « Que Dieu vous bénisse, pour toutes ces bonnes choses que vous nous enseignez. » J'appris qu'elles étaient orphelines, très pauvres, vivant seules dans la chaumière de leurs parents décédés, et travaillant pour un minime salaire dans les champs de leurs voisins. Elles étaient venues afin d'apprendre à lire.

« A votre âge, cela vous sera difficile. » dis-je.

« Sans doute, ce ne sera pas aisé; mais si vous voulez essayer, nous nous donnerons toute la peine possible. »

« Et pourquoi voulez-vous apprendre à lire? »

« Nous voudrions surtout pouvoir lire l'Évangile, » répondirent-elles un peu embarrassées; « nous voulons seulement lire l'Évangile. »

« Pourquoi désirez-vous cela si vivement? »

Il y eut un moment de silence; à la fin, l'aînée et la plus courageuse répondit en devenant toute rouge :

« Nous mourrons bientôt. »

« Vous mourrez bientôt? Et comment le savez-vous? »

« C'est notre sentiment, » balbutia Parascha, l'aînée, tout émue. Nous étions une nombreuse famille, et tous nos frères et sœurs sont morts jeunes. »

« Ainsi vous vivez tout à fait seules dans votre chaumière. N'est-ce pas bien solitaire, surtout en hiver? »

Parascha soupira, et toutes deux essayèrent leurs larmes avec un coin de leur tablier. « En hiver, nous tricotonons des gants, » dit-elle; « mais l'ouvrage irait mieux, si nous pouvions en même temps lire et apprendre l'Évangile. »

« Mais le long chemin que vous avez à faire? Et le travail aux champs? »

« Oh! le chemin n'est rien, surtout en été, » dit Eudoria, la plus jeune sœur; « et je puis faire toute seule le travail. Je suis la plus forte; mais ma sœur, qui est bien douée, saura bientôt lire, et alors elle m'apprendra. »

Nous les reçûmes donc, et elles comptèrent parmi nos écolières les plus attentives et les plus appliquées. Elles eurent d'immenses difficultés à vaincre. Leurs doigts raidis par le travail ne voulaient pas se courber pour tenir le crayon, et leur entendement semblait souvent ne pouvoir rien retenir. La sueur perlait sur leurs fronts, tandis qu'elles essayaient de déchiffrer les syllabes. Et cependant si grandes furent leur application et leur constance, qu'au bout de trois mois, elles eurent atteint leur but. Elles pouvaient lire les Saintes Écritures.

Chaque lundi, elles répétaient avec une exactitude touchante ce qu'elles avaient entendu le dimanche, *et ne manquaient jamais de remercier Dieu de leur avoir donné d'entendre sa précieuse parole*. Elles vivent encore et sont heureuses. Leur plus grande joie est,

pendant les longues soirées d'hiver, de sonder ensemble la bonne parole de Dieu, par laquelle leurs âmes ont été purifiées du péché, et qui les a remplies de joie et de paix en Jésus.

Je disais une fois à une autre jeune fille de treize ans, qui nous apportait souvent avec sa mère des œufs et des champignons comestibles pour que nous les leur achetions : « Pourquoi, ma chère enfant, as-tu toujours l'air si sombre et si malheureuse ? »

Elle se mit à pleurer et dit sans amertume : « Il me faut beaucoup souffrir. »

« Qu'as-tu donc à souffrir ? »

Dunia, c'est ainsi qu'elle s'appelait, remonta sa manche déchirée, et me montra son bras qui, depuis le coude, n'était qu'une plaie saignante. Un cri d'effroi et de compassion s'échappa de mes lèvres.

« As-tu cette blessure depuis longtemps ? » lui dis-je.

« Depuis très longtemps, » répondit-elle. « Je tricote toute la journée, et cela me fait très mal ; alors on m'envoie quelquefois aux champs, afin que je me repose un peu. »

Elle tricotait des gants en laine, comme le font beaucoup de garçons et de filles dans les villages. On les vend aux marchands de Moscou. Les ouvriers, les cochers et les charretiers les achètent pour environ 50 centimes la paire, et s'en servent pour se garantir du froid. Un enfant de douze ans peut en faire une paire et demie par jour, et nos élèves accomplissaient ce travail avec une incroyable habileté.

« Il ne faut plus tricoter, » lui dis-je. « Avec tous les soins possibles, les plaies ne pourront guérir, si tu fatigues toujours ton bras. »

Elle sourit. « Ne plus tricoter ? » dit-elle gaiement. « Et qui donc le fera pour moi ? Et comment achète-

rons-nous du pain ? Les 25 centimes que vous m'avez payés pour les œufs, seront pour avoir de la farine chez le meunier, mais cela ne dure pas longtemps. »

« Est-ce que vous n'avez que du pain à manger ? »

« Ah ! si seulement nous en avons toujours assez ! Plus d'une fois nous mangeons les champignons, quand ils ne sont pas assez bons pour être vendus. »

« N'as-tu plus ton père ? » Une ombre passa sur sa figure.

« Oui, » dit-elle. « Mais il boit tout ce qu'il gagne, et quand il revient du marché à la maison, il faut que ce soit nous qui le nourrissions. »

Nous primes la petite Dunia pour l'instruire, et son bras fut pansé tous les jours. Elle devint ainsi un peu plus forte, à mesure que les plaies se guérissaient, et elle fit aussi des progrès à l'école. Mais un jour elle arriva toute grelottante, par un temps froid et pluvieux, n'ayant pour couvrir ses épaules qu'un vieux et mince mouchoir de coton. Son bras avait une mauvaise apparence, et la pauvre enfant se lamentait.

« Dunia, » lui dis-je, « je t'ai déjà avertie que ton bras ne se guérirait pas, si tu sors nu-pieds par la pluie. Tu es toute bleue de froid. Est-ce qu'on ne peut pas t'habiller plus chaudement ? »

Pauvre Dunia ! Les larmes jaillirent de ses yeux. « Je n'ai pas de souliers, » dit-elle en sanglotant. « Le père a bien promis de m'en rapporter une paire, mais il est revenu ivre à la maison et voilà trois jours qu'il dort. Nous avons dû prendre du pain à crédit pour les jours de fête. »

Ce dernier malheur semblait le plus accablant pour la petite. Il n'y a rien d'étonnant si beaucoup d'enfants dans ces endroits-là, regardent la mort

comme désirable, hélas ! sans connaître Jésus comme leur Sauveur.

Un jour, je racontais dans l'école l'histoire du jeune homme de Naïn que le Seigneur ressuscita et rendit à sa mère, et je demandai aux enfants s'ils mourraient volontiers.

« Oui ; j'aimerais mourir, » dit une jeune et douce voix. Ce n'était pas Dunia, mais un garçon de treize ans, nommé Georges, fils unique d'une veuve.

« Pourquoi voudrais-tu mourir ? »

« Parce que nous n'avons pas de pain, et la vie est si triste, » répondit-il.

En ce moment éclatèrent des rires, mais ce n'était pas à cause de Georges. Au milieu des enfants s'avavançait un grand garçon à l'air stupide, avec une chemise en lambeaux et les cheveux en désordre. Il s'accroupit sans rien dire au pied d'un arbre, tandis que les enfants continuaient à rire, à se pousser l'un l'autre et à se moquer du nouveau-venu.

« Quel est ce garçon ? » demandai-je.

« C'est Nikita, l'imbécile, » crièrent sans pitié plusieurs voix.

« Comment ! c'est un pauvre garçon idiot, et vous vous moquez de lui ! »

« Eh ! il est très méchant et très fort, et nous jette des pierres qui pourraient bien nous faire un trou à la tête. »

« Ce n'est pas étonnant, si vous le poursuivez comme une meute de petits chiens, et si vous le taquinez sans cesse. A-t-il des parents ? »

« Oui ; son père est un ivrogne, et outre cela, il a une méchante belle-mère. Et pour les plus grandes fêtes, il n'a à mettre que cette chemise. »

« Est-ce que vous trouvez cela si plaisant ? Ne devriez-vous pas bien plutôt avoir compassion du pauvre Nikita ? » demandai-je d'un ton sérieux.

« Ah ! il est si stupide ! Il ne peut pas même parler d'une manière suivie. »

Nous parlâmes aux enfants et leur racontâmes l'histoire du prophète Élisée et des jeunes garçons, et ils promirent non seulement de laisser désormais le pauvre idiot tranquille, mais aussi d'être bons et compatissants à son égard.

Le pauvre garçon avait-il compris quelque chose à notre entretien ? Rien dans ses traits ne le disait, mais le jour suivant, à notre grande surprise, il accourut vers nous avec une assiette pleine de fraises, la plaça devant nous sur la table avec un visage rayonnant et bégaya : « J'en apporterai encore, j'en apporterai beaucoup, » et il se sauva.

Depuis ce moment, sa vie fut plus douce ; nos garçons tinrent parole et cessèrent de le tourmenter. On lui fit une chemise neuve dont il fut très fier, et cela éveilla en lui le désir de se laver et de se peigner. Sa belle-mère aussi, ayant remarqué qu'on s'occupait de lui, se montra plus amicale à son égard. Tous les dimanches il venait à notre école, et, dans la semaine, il nous apportait des fraises et des noisettes.

La belle saison tirait à sa fin ; on était aux derniers jours du mois d'août. Les épis mûrs tombaient sous la faucille du moissonneur. Il y eut cette année une abondante récolte ; de toutes parts on travaillait avec espérance et zèle.

Plusieurs enfants manquaient à l'école de semaine, mais rarement s'absentait-on de celle du dimanche. Des deux côtés on redoublait de zèle et d'attention, car on pensait que le moment de se séparer s'approchait.

Le dernier dimanche arriva. On se réunit encore une fois avec le sentiment d'une séparation imminente. Nos petites gens étaient tristes, et en les re-



gardant, je me demandai avec un certain souci ce qu'ils deviendraient, et si nos enseignements bien courts et bien insuffisants porteraient des fruits pour le ciel. Sous cette impression je m'adressai à Dieu, cherchant moi-même quelque consolation. Tout d'un coup s'éleva timidement une petite voix : « *Tu l'en vas, mais le Sauveur restera avec nous.* » C'était Georges, le même qui avait dit une fois qu'il aimerait mourir, parce que la vie était triste. Cette parole nous fit à tous du bien et nous l'emportâmes dans nos cœurs.

Deux jours après cette fête d'adieu, les enfants entouraient la voiture qui devait nous conduire à la prochaine station de chemin de fer. Ils s'étaient rassemblés longtemps avant notre départ. Enfin arriva le moment des adieux. Nous nous embrasâmes de tout cœur ; les petits bras s'attachaient fortement à nous, mais au moment de monter en voiture, nous nous aperçûmes que Jerassimo, notre favori, manquait. « Il n'y a qu'un moment qu'il était avec nous, » dirent les enfants ; « il ne peut pas être loin. » On l'appela, mais point de réponse. Je retournai à la maison, et j'en parcourus toutes les chambres, et enfin j'entrai dans la cuisine. Là, je le trouvai étendu sur le foyer abandonné, la tête entre ses mains, et pleurant amèrement.

Que le Seigneur, pour l'amour de son nom, garde ce cher enfant. Oui, certainement, Jésus, le bon Berger, prendra soin de tous ses agneaux. Il les abritera, les portera dans son sein, et les amènera enfin dans la glorieuse maison du Père là haut, au ciel.

Et puissent tous mes jeunes lecteurs qui jouissent toute l'année, dès leur tendre âge, du précieux privilège d'entendre la parole de Dieu, être reconnaissants et la recevoir dans leurs cœurs.



## L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

AUGUSTIN

### *Son enfance*

Augustin, né en 354 et mort l'an 430, vécut dans la même période de temps que Chrysostôme et Jérôme, dont je vous ai parlé. Comme eux, il fut un fidèle serviteur de Dieu durant cette époque si troublée par des bouleversements politiques et des querelles religieuses. Il ne vécut pas, comme Chrysostôme, près de la cour d'un empereur, ni, comme Jérôme, dans une retraite solitaire. Après sa conversion, il mena la vie active d'un évêque occupé des soins de son troupeau, et combattant avec énergie pour maintenir les saines doctrines, et en particulier, celle si importante et si précieuse de la grâce souveraine de Dieu, qui sauve le pécheur. Il avait appris à connaître pour lui-même la nécessité et l'efficacité de cette grâce « qui apporte le salut, » et qui est « apparue à tous les hommes. » (Tite II, 11.) Lui-même raconte dans un livre célèbre, nommé ses *confessions*, comment, après bien des égarements, il fut amené à la connaissance de Dieu et du Seigneur Jésus, et ainsi à la possession du salut, de la vie et de la paix. Aujourd'hui, en me servant de ce livre, je vous dirai quelque chose de son enfance, espérant que vous en tirerez quelque profit.

Augustin n'était pas né, comme Chrysostôme, sous le doux climat de la Syrie, dans la partie orientale de l'empire, où le grec était la langue domi-

nante. Il avait vu le jour dans la brûlante Afrique, à Tagaste en Numidie, pas très loin de Carthage. C'était donc dans la partie occidentale du vaste empire romain. Dans ces contrées, la langue latine était usitée généralement. Vous vous souvenez, sans doute, de Cyprien, l'évêque de Carthage, et des chrétiens qui dans cette ville souffrirent de si cruelles persécutions. C'était un siècle avant l'époque où Augustin naquit ; mais maintenant le paganisme, bien qu'existant encore, avait perdu sa puissance. Le christianisme dominait partout.

Le père d'Augustin, nommé Patricius, était païen, mais embrassa plus tard la religion chrétienne. Sa mère, Monique, était une femme pieuse, honorant sa profession par une vie sainte, charitable et détachée du monde. Augustin trace de son caractère le tableau le plus touchant. Il nous la montre patiente, douce, fuyant la médisance, procurant la paix et soumise à son mari, qui était d'un tempérament violent et dont elle supportait, sans se plaindre, plus d'une chose pénible. Elle accomplissait ainsi ce que l'apôtre Pierre disait aux femmes : « Femmes, soyez soumises à vos maris, afin que, s'il y en a qui n'obéissent pas à la parole, ils soient gagnés sans la parole par la conduite de leurs femmes, ayant observé la pureté de votre conduite dans la crainte » (1 Pierre III, 1-2), et elle eut la joie de voir son mari amené à Dieu. Monique, nous dit encore Augustin, « s'était faite la servante des serviteurs de Dieu, » et répondait au portrait que Paul trace d'une sainte femme, « femme d'un seul mari, ayant le témoignage d'avoir marché dans les bonnes œuvres, d'avoir bien élevé ses enfants, d'avoir logé des étrangers, lavé les pieds des saints, secouru ceux qui étaient dans la tribulation, de s'être appliquée à toute bonne œuvre. » (1 Timothée V, 9-10.) Nous pouvons bien

penser qu'une telle mère avait à cœur le salut de son fils. Aussi priait-elle sans cesse pour lui, et dès son enfance, semblable à la mère de Timothée, elle l'instruisit des saintes vérités du christianisme. « Dès l'âge le plus tendre, » dit Augustin s'adressant à Dieu, « j'avais entendu parler de la vie éternelle, dont la promesse et le gage nous ont été donnés par l'abaissement de ton Fils, notre Seigneur, qui a bien voulu descendre jusqu'à nous pour nous guérir. »

Étant tombé très malade lorsqu'il était encore enfant, il avait demandé le baptême avec foi et ardemment, dit-il. Je vous ai dit que, dans l'Église, s'était introduite cette fausse idée que le baptême d'eau opérait la régénération de l'âme. A cause de cela on considérait les péchés commis après le baptême comme ayant une gravité très grande et compromettant le salut. C'est pourquoi on différât souvent le baptême jusqu'au moment de la mort, pensant qu'il effaçait tous les péchés. Augustin s'étant trouvé mieux tout à coup, on remit son baptême à un autre temps, malgré le vif désir qu'il avait exprimé. A cette occasion, s'adressant à Dieu, il dit : « Je croyais donc dès lors en Toi, ainsi que ma mère et tout le reste de notre famille, mon père seul excepté. Toutefois son autorité ne put jamais prévaloir en moi sur celle de ma mère, qui m'avait inspiré pour ton Christ cette foi que mon père n'avait point encore embrassée. Car elle n'épargnait aucun soin, ô mon Dieu, pour que tu fusses mon Père, au-dessus de celui à qui je devais le jour. » Augustin n'oublia jamais ces premiers enseignements de sa mère, dont les efforts pour l'amener à Dieu et les prières ne restèrent point sans effet, bien que la réponse se fit longtemps attendre. Monique est un exemple et un encouragement pour les mères, afin qu'elles ins-

truisent de bonne heure leurs enfants et ne cessent point de prier pour eux.

Augustin, qui, dans son livre, confesse les péchés dans lesquels il était tombé et les erreurs auxquelles il s'était laissé entraîner, reconnaît et juge aussi ce qu'il était dans son enfance, et mes jeunes lecteurs se reconnaîtront sans doute dans plus d'un trait de ce tableau. Il ne s'excuse pas, au contraire, il montre la vraie source du mal dans la corruption native du cœur, se manifestant dès l'âge le plus tendre. « Un petit enfant, même encore à la mamelle, dit-il, s'irrite, se fâche, frappe même ceux qui s'opposent à ses volontés, et montre souvent de la jalousie contre un autre enfant. D'où vient cela, sinon du mal qui déjà existe dans l'enfant? » (A suivre)



### Réponses aux questions du mois de mars

Les passages qui mentionnent Barnabas sont Actes IV, 36, 37 ; IX, 27 ; XI, 22-24, 30 ; XII, 24, 25 ; XIII, 1-3, 43, 46, 50 ; XIV, 12, 14, 20 ; XV, 2, 22, 25, 35-39 ; 1 Corinthiens IX, 6 ; Galates II, 1, 9, 13 ; Colossiens IV, 10.

D'après ces passages, nous pouvons retracer l'histoire de Barnabas telle que la parole de Dieu nous la présente. Il était Juif, de la tribu de Lévi, mais était né dans l'île de Chypre ou Chypre. Il se nommait Joseph, et reçut des apôtres le surnom de Barnabas, ce qui veut dire fils de consolation. Ayant été converti au Seigneur, il vendit une terre qu'il possédait, et en mit le produit aux pieds des apôtres pour être

distribué aux nécessiteux. Il se voua à l'œuvre du Seigneur, étant prophète et docteur (Actes XIII, 4), et est même mis par Paul au rang d'apôtre. (I Corinthiens IX, 5, 6.) On voit par Romains XVI, 7, qu'outre Paul et les douze, il y avait d'autres serviteurs de Dieu qui étaient nommés apôtres. Saul étant venu à Jérusalem après sa conversion, ce fut Barnabas qui, le premier, l'accueillit comme un frère en Christ et le mena aux autres apôtres. Il fut ensuite envoyé par eux à Antioche où le Seigneur avait amené à Lui un grand nombre d'âmes, et là, Barnabas, tout réjoui en voyant tous ces nouveaux chrétiens, les exhorta à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur. Son ministère fut béni, et une grande foule fut ajoutée au Seigneur. Pour l'aider dans son travail, il alla à Tarse chercher Saul. Ils travaillèrent ainsi ensemble et furent abondamment bénis. Ensuite les fidèles d'Antioche ayant fait une collecte pour les frères de Judée, ce furent ces deux serviteurs de Dieu qui eurent la charge de la porter aux anciens de cette contrée, puis ils retournèrent à Antioche, en emmenant avec eux Marc.

L'Esprit Saint ordonna que Barnabas et Saul fussent mis à part pour une œuvre de mission parmi les païens. Ils partirent donc, traversèrent l'île de Chypre en prêchant la parole, puis revinrent sur le continent et annoncèrent l'évangile à Antioche de Pisidie. Ayant été persécutés et chassés de là, ils allèrent à Iconium, à Lystre, à Derbe, partout persécutés, mais annonçant la parole de Dieu et faisant beaucoup de disciples. Ils établirent des anciens dans chaque assemblée, puis retournèrent à Antioche, ayant encore évangélisé les villes qu'ils traversèrent.

Certains docteurs étant venus de Judée à Antioche, voulaient contraindre les convertis d'entre les na-

tions à être circoncis, c'est-à-dire à observer la loi de Moïse, leur disant que sans cela ils ne pouvaient être sauvés. Barnabas avec Paul, s'opposèrent à eux et furent envoyés à Jérusalem pour consulter les apôtres et les anciens. Ils revinrent porter la réponse à Antioche, avec le témoignage de l'assemblée qu'ils étaient des bien-aimés qui avaient exposé leurs vies pour le nom du Seigneur. Puis ils reprirent leur œuvre à Antioche. D'après l'épître aux Galates (chapitre II), Pierre vint aussi dans cette ville, mais là, intimidé par la venue de quelques frères juifs venus de Jérusalem et encore attachés aux coutumes judaïques, il ne voulut plus fraterniser avec les chrétiens d'entre les nations, et Barnabas se laissa entraîner dans la même dissimulation. Paul les reprit. Plus tard, il y eut entre eux une autre cause de dissentiment. Paul désirait retourner avec Barnabas visiter les villes où ils avaient passé ; mais Barnabas voulait prendre avec eux Marc, ce qui ne convenait point à Paul. Ils se séparèrent donc, et Barnabas, ayant pris Marc, partit pour l'île de Chypre, sa patrie. Depuis ce moment, nous n'entendons plus parler de lui. Seulement la mention que Paul fait de lui en I Corinthiens IX, 5, nous fait penser que leurs relations n'avaient pas été absolument rompues, et que Paul le considérait et l'aimait toujours comme un collaborateur dans l'œuvre.

Quant au caractère de Barnabas, la Parole elle-même nous le trace en quelques mots, comme étant très beau et digne de respect par la grâce du Seigneur. « Il était homme de bien, et plein de l'Esprit Saint et de foi. » Nous le voyons par son dévouement : il donne ses biens ; par sa bienveillance et sa confiance : il accueille Paul quand les autres l'évitaient ; par son cœur attaché à Christ et à sa gloire : il se réjouit en voyant l'œuvre du Seigneur dans les

âmes. Mais, sauf le Seigneur Jésus, nul homme n'a été parfait en tout ; Barnabas montre de la faiblesse quand il suit Pierre dans sa dissimulation, et sans doute de l'obstination et une certaine affection charnelle, quand il veut prendre Marc, malgré l'avis motivé de Paul.

*Pour les petits*

Le Seigneur Jésus a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez point. » (Matthieu XIX, 14.) Et il dit d'eux : « Prenez garde de ne pas mépriser un de ces petits ; car je vous dis que, dans les cieus, leurs anges voient continuellement la face de mon Père qui est dans les cieus... Ainsi ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieus, qu'un seul de ces petits périsse. » (Matthieu XVIII, 10, 14.)

**Questions pour le mois d'avril**

1° Cherchez les passages du Nouveau Testament qui parlent du roi Salomon.

2° En quoi consiste la sagesse et où la trouver ?



Mettre en Dieu sa confiance,  
 Avoir Jésus pour sa part,  
 Toujours chercher Sa présence,  
 Heureux sous son doux regard ;  
 Imiter ce saint Modèle,  
 Trouver l'amour éternel,  
 Dire à tous : « Christ vous appelle, »  
 Est ici déjà le ciel.





## Une lettre de la Chine

Cette lettre a été adressée à une école du dimanche du Harz (en Allemagne), et publiée dans le « *Kinderfreund* » (1), journal allemand pour les enfants. Je l'ai traduite pour la « *Bonne Nouvelle*, » espérant, chers jeunes amis, qu'elle vous intéressera, et vous fera apprécier le sort heureux et les avantages précieux que vous avez comme enfants de parents chrétiens ; je désire aussi qu'elle éveille en vous quelque intérêt pour les pauvres enfants païens dont la lettre vous parle, et surtout qu'elle vous pousse à vous souvenir d'eux dans vos prières.

(1) En français « *l'Ami des enfants*. »

MI-LO-YUEN, 3 juin 1895.

Mes chers petits amis,

Cette fois-ci vous aurez une lettre tout seuls, car vous la méritez. Vous avez beaucoup pensé aux pauvres enfants païens, vous avez même collecté vos centimes pour eux, et je crois aussi que plusieurs d'entre vous prient en leur faveur.

Vous entendez et apprenez dans votre école beaucoup de belles histoires et de beaux cantiques, et « Tante » (1) vous parle surtout du Seigneur Jésus qui a donné sa vie pour nous, et qui veut nous prendre dans son beau ciel. Aussi j'espère que vous aimez tous beaucoup ce bon Sauveur, et que vous vous efforcez chaque jour de faire ce qui Lui est agréable.

Mais, voyez-vous, ici en Chine, une grande quantité de pauvres enfants païens, je puis dire presque tous, n'ont jamais même entendu le nom du Seigneur; les grandes personnes, leurs pères et leurs mères, non plus, de sorte qu'ils mènent une bien triste vie. Vous aimerez sans doute savoir quelque chose d'eux; je vais donc vous parler un peu de leurs circonstances et de leur manière de vivre.

Ils habitent de sales petites cabanes en terre glaise, dont le sol est de terre battue. Il n'y a ni fenêtres pour éclairer l'intérieur, ni cheminée pour conduire dehors la fumée. Ordinairement on trouve dans la cabane un foyer ouvert sur lequel ils font cuire du riz, leur nourriture de chaque jour. Pour ameublement il n'y a qu'un banc en bois et une couche de paille sur laquelle tous dorment. Vous vous demanderez peut-être : « Où gardent-ils donc leurs vête-

(1) Nom familier donné à la personne qui s'occupe des enfants à l'école.

ments du dimanche? » Hélas ! ils ne savent pas ce que c'est qu'un dimanche, ni une école du dimanche, encore moins des vêtements du dimanche. Chez eux un jour est comme l'autre. Ils n'ont qu'un pantalon et une jaquette pour l'été, et un pantalon et une jaquette pour l'hiver. Les vêtements d'été sont très légers, ceux d'hiver sont ouatés. C'est bien peu en fait de vêtements, et encore sont-ils le plus souvent très sales et en lambeaux. Et s'il devient absolument nécessaire de laver les vêtements d'été, les enfants doivent endosser ceux d'hiver, quelque brûlant que soit le soleil. Si par hasard ils sont invités à quelque fête, on loue des habits pour de l'argent, ou bien on en emprunte chez quelque ami plus riche.

Les garçons de familles plus à leur aise sont un peu mieux vêtus ; mais les filles, que leurs parents soient riches ou pauvres, sont toujours misérables et dignes de pitié. Dès l'âge de quatre ou cinq ans, on leur serre les pieds au moyen de bandes pour les empêcher de grandir. Ainsi elles n'ont pas besoin, comme vous, d'année en année, de souliers plus grands ; au contraire, comme on serre leurs pieds toujours plus fortement, ils diminuent, de sorte que plus les filles grandissent, plus leurs chaussures sont petites. Il s'ensuit qu'à l'âge de seize ans, il ne leur reste que des moignons pas plus gros que le poing et semblables à ceux des pieds bots. Les pauvres petites ne peuvent pas courir comme vous, et souvent leurs pieds leur font si mal qu'elles ne peuvent plus marcher. Elles apprennent de très bonne heure à filer, et pour cela elles sont assises par terre, tenant d'une main le coton et de l'autre tournant le rouet.

Les petits garçons doivent aussi travailler très jeunes et aider leurs mères. Souvent on les voit partir de bon matin chargés d'une hotte parfois plus

grosse que le porteur, pour aller couper de l'herbe ou ramasser des épis. Ou les envoie aussi de bonne heure conduire la vache ou le cheval pâturer le long des chemins. Je rencontre très souvent un garçonnet de quatre ans environ qui mène un gros buffle ou qui est à cheval dessus, et il peut tout seul maîtriser l'animal aux grandes cornes et le diriger au moyen d'une boucle passée dans son nez.

Mais il faut que je vous raconte encore quelque chose touchant les petites filles, et je suis sûre que cela vous attristera beaucoup. Lorsqu'une mère ne veut pas garder sa petite fille nouveau-née, elle l'enveloppe dans une natte de paille et la porte au pied du mur d'enceinte de la ville. Là se trouve une fosse où elle jette l'enfant qui meurt bientôt. Alors viennent les vautours et les corbeaux pour la dévorer. A Hang-Schung, j'ai souvent vu près des murs de la ville les crânes de petits enfants, seuls restes qu'avaient laissés les bêtes de proie. Dans des endroits peu fréquentés, par exemple dans les sentiers qui séparent les jardins, gisent des corps d'enfants à moitié dévorés par les chiens.

Cela n'est-il pas profondément triste, mes petits amis ? Mais, hélas ! ce n'est que trop vrai, et tout cela arrive, parce que ces pauvres gens ne savent rien de Dieu. Quand vous chanterez le cantique :

« Oh ! combien mon cœur déplore  
Des païens le triste sort, »

pensez à ces pauvres petits enfants chinois. Priez pour que, grands et petits, beaucoup des habitants de la Chine apprennent à connaître le Seigneur Jésus et croient en Lui pour lui appartenir et le servir, en renonçant à toutes ces mauvaises pratiques.

Les Chinois croient que les méchants esprits poursuivent les enfants, et ils pensent pouvoir les

garantir des dangers que ces mauvais esprits leur feraient courir, en donnant aux enfants de vilains noms. Par exemple, l'un de ceux qui viennent souvent chez nous a un nom qui signifie « oiseau qui sent mauvais, » un autre « garçon puant, » ou encore « méchant garnement. » Vous n'aimeriez sans doute point avoir des noms semblables. Ces pauvres enfants viennent chez nous pour apprendre des cantiques ou des passages de l'Écriture.

Quand des parents pauvres ont une belle petite fille, ils ne s'en défont pas en l'exposant aux bêtes, parce qu'ils espèrent la vendre bientôt avantageusement. Ce sont là aussi de pauvres enfants, n'est-ce pas ?

Chers enfants, soyez heureux et reconnaissants de ce que Dieu vous ait donné d'autres parents que ceux de ces pauvres petits Chinois, et de ce que vous entendez parler du Seigneur Jésus.

M. B.

Ici finit la lettre venue de la Chine. Oui, chers enfants, vous devez être profondément reconnaissants d'être nés dans un pays où sont annoncés la vérité et l'amour de Dieu. Mais combien sont coupables et dignes d'un jugement sévère ceux qui, ayant souvent entendu parler clairement du Seigneur Jésus, ne se seront pas tournés vers ce bon Sauveur ! Chers enfants, saisissez donc de tout votre cœur la bonne parole de Dieu ; elle vous conduira à la vie éternelle. Oui, celui qui croit de cœur au Seigneur Jésus a déjà ici-bas la vie éternelle. Lisez Jean III, 16 et 36 ; VI, 47 ; et 1 Jean V, 13.

Et celui qui connaît et aime le Seigneur Jésus comme son Sauveur, pensera à tous ceux qui ne le connaissent pas encore. Il priera pour eux et pren-

dra part dans la mesure où il le peut, à l'œuvre qui se fait en leur faveur. Vous, chers enfants, que faites-vous dans ce sens ?



## Histoire des rois d'Israël.

### SALOMON, LE TROISIÈME ROI

(1 *Rois II-XI* ; 2 *Chroniques I-IX*)

#### SALOMON CONSTRUIT LE TEMPLE

LA MÈRE. — Tu te souviens, Sophie, de ce qui nous a occupées la dernière fois ?

SOPHIE. — Oui, maman ; Salomon avait demandé à Dieu la sagesse pour bien gouverner son peuple, et cela plut à l'Éternel qui lui promit, outre la sagesse, des richesses et une grande gloire. Et tu m'as raconté comment Salomon montra, dans un jugement remarquable, la sagesse que Dieu lui avait donnée.

LA MÈRE. — Nous verrons plus tard de quelle manière l'Éternel accomplit sa promesse ; maintenant je te parlerai de ce qui occupa d'abord le cœur de Salomon qui aimait l'Éternel. C'était de répondre au grand désir de son père David. Te rappelles-tu quel était ce désir ?

SOPHIE. — C'était, je pense, de construire un temple à l'Éternel. David avait fait pour cela de grands préparatifs.

LA MÈRE. — C'est bien cela. Salomon résolut de bâtir une maison pour le nom de l'Éternel et une

maison pour son royaume, c'est-à-dire un palais pour lui-même ; mais la maison de l'Éternel tenait pour lui la première place, et c'est elle qu'il construisit d'abord. Ne devons-nous pas avoir le même sentiment ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman. Il nous faut d'abord avoir à cœur le service du Seigneur (1).

LA MÈRE. — Salomon, outre ce que David avait déjà préparé, demanda à Hiram, roi de Tyr, avec qui il avait fait alliance, de lui fournir encore du bois de cèdre et de cyprès. Ensuite il dénombra les étrangers qui étaient dans le pays, et on les employa pour tailler les pierres dans la montagne et pour porter les fardeaux. Il y avait 150,000 ouvriers et 3,300 surveillants, outre les 30,000 ouvriers envoyés au Liban pour travailler avec ceux de Hiram, pour couper et préparer les bois de cèdre et de cyprès. Mais ces ouvriers-là allaient par relais de 10,000, travaillant un mois, et passant deux mois chez eux.

SOPHIE. — Je suis étonnée, maman, du nombre considérable d'hommes employés pour cet ouvrage.

LA MÈRE. — On n'avait pas dans ce temps-là les machines et les moyens que l'on possède maintenant et qui suppléent à la force de l'homme et des chevaux. Tout devait se faire à bras d'hommes. Il en fallait donc un grand nombre. Rien que pour la nourriture des ouvriers de Hiram, Salomon lui donna 70,000 hectolitres de froment, autant d'orge, 7,000 hectolitres de vin et autant d'huile. Tu peux juger par là combien il en fallait pour tous les ouvriers de Salomon. Les richesses accumulées par David

(1) Voyez à ce sujet les reproches du prophète Aggée aux Juifs, qui pensaient plus à leurs propres maisons qu'à celle de l'Éternel. (Aggée I, 4, 9. Lisez aussi Phil. II, 21.)

n'étaient pas de trop pour suffire à ces dépenses. On tira donc de la montagne de grandes pierres, des pierres de prix que l'on tailla et prépara sur place, avant de les transporter au lieu où le temple devait s'élever. Tous ces préparatifs prirent beaucoup de temps, et ce ne fut que dans la quatrième année du règne de Salomon, 480 ans après la sortie des enfants d'Israël du pays d'Égypte, que la construction du temple fut commencée. Te rappelles-tu où il devait s'élever ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est sur le mont Morija, à l'endroit où David avait vu l'ange de l'Éternel, son épée nue à la main pour frapper Jérusalem. Et c'est aussi là qu'Abraham était allé pour offrir son fils Isaac en holocauste (1).

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; c'était en cet endroit consacré deux fois par la manifestation de la grâce de l'Éternel. Morija étant une colline, il fallut sans doute en aplanir le sommet sur une grande étendue pour recevoir la vaste construction du temple et de ses dépendances, et comme le côté oriental surtout est très escarpé, il fut nécessaire de le fortifier par des murs et des fondements puissants. « Les fondements, » dit l'Écriture, « étaient en pierres de prix, de grandes pierres, des pierres de dix coudées et de huit coudées (2). » Ce qui est intéressant, c'est de savoir qu'il existe des restes de ces puissantes fondations. On y trouve des pierres angulaires de 6 mètres de longueur. Et dans des fouilles, qui ont été faites au pied des murailles plus modernes, on a atteint le roc sur lequel posent

(1) 2 Samuel XXIV, 15-25 ; 1 Chroniques XXI, 16-30 ; 2 Chroniques III, 1, 2, Genèse XXII.

(2) 10 coudées égalent 5 mètres 40 centimètres ; la hauteur et l'épaisseur étaient sans doute en proportion.



les fondements à la profondeur de 21 mètres. Sur plusieurs des pierres qui les composent, on voit des lettres phéniciennes entaillées ou peintes en vermillon. Ce sont probablement des marques faites dans les carrières pour reconnaître la place que devaient occuper les pierres dans la construction. Combien il est remarquable de rapprocher cela de ce que nous lisons dans l'Écriture : « Et les ouvriers de Salomon et les ouvriers de Hiram, et les Guibliens, taillèrent et préparèrent le bois et les pierres pour bâtir la maison (1). » Les ouvriers de Hiram étaient Phéniciens, et les Guibliens ou Guébaliens étaient les habitants d'une ville phénicienne située au pied du Liban, et étaient renommés comme constructeurs. On aurait donc leurs marques sur les pierres dont je te parlais. Mais une autre chose intéressante que nous rapportent les voyageurs est celle-ci. Il y a dans Jérusalem un endroit que l'on nomme « le lieu des lamentations des Juifs. » D'un côté se trouve une partie de la haute muraille qui soutenait le temple, remplacé maintenant par une mosquée turque. La partie supérieure est de date récente, mais le bas comprend cinq rangées de pierres équarries, en bon état de conservation. Tout ce qui tient à la mosquée est considéré comme sacré par les Mahométans, et les infidèles et surtout les Juifs ne doivent pas en approcher. Cet endroit seul en est excepté. Les Juifs peuvent venir y pleurer sur le temple tombé et disparu, dont la poussière même leur est chère, et dans les pierres duquel ils « prennent plaisir (2). » « C'était un vendredi, » dit un voyageur témoin de cette scène, « une foule de pauvres dévots, hommes et femmes de tout âge et de toutes nations d'Europe et d'Asie,

(1) I Rois V, 18. — (2) Psaume CII, 14.

était là rassemblée. On y voyait des vieillards, pâles, hagards, usés par les soucis et les chagrins, s'appuyant chancelants sur leurs bâtons de pèlerins ; il y avait des petites filles à la figure pâle et aux yeux noirs, regardant fixement tantôt leurs parents, tantôt les pierres de l'antique muraille. Quelques-uns étaient à genoux, psalmodiant tristement les prières d'un livre en hébreu, en balançant leur corps ; d'autres prosternés, pressaient la terre de leurs fronts et de leurs lèvres ; quelques-uns étaient comme collés au mur, cachant leur tête dans les fentes et les crevasses des vieilles pierres ; d'autres les baisaient ou avaient les bras étendus, comme s'ils avaient voulu les serrer sur leur sein ; il y en avait qui les baignaient de leurs larmes, sanglotant comme si leur cœur voulait se briser. C'était un triste et touchant spectacle. Dix-huit siècles d'exil et de souffrances n'ont pas amoindri leurs affections pour Jérusalem, ni éteint leur sentiment national. Ils étaient là assemblés des bouts de la terre, pauvres, méprisés, exilés et foulés aux pieds, au milieu des désolations de leur patrie, près des ruines profanées de leur ancien sanctuaire, psalmodiant avec des accents tantôt profondément pathétiques, tantôt empreints d'une amère douleur, les paroles prophétiques de leur psalmiste :

« O Dieu ! les nations sont entrées dans ton héritage ; elles ont profané ton saint temple ;... nous avons été en opprobre à nos voisins, en risée et en raillerie auprès de nos alentours. Jusques à quand, ô Éternel ? Seras-tu en colère à toujours ? (1) » En certaines occasions, le soir, on psalmodie des litanies. L'une d'elles est entonnée ainsi par un des assistants :

(1) Psaume LXXIX, 1, 4, 5.

« Sur les palais qui gisent désolés, »  
et les autres répondent :

- « Nous sommes assis et nous pleurons ;
- » Sur les murailles qui sont renversées
- Nous sommes assis et nous pleurons, » etc.

Une autre est très belle. Le premier qui la commence dit :

« Nous te prions, aie compassion de Sion ! »

La réponse est :

« Rassemble les enfants de Jérusalem. »

D. « Hâte-toi, hâte-toi, Rédempteur de Sion ! »

Réponse :

« Parle au cœur de Jérusalem » (1).

D. « Que la beauté et la majesté environnent Sion ! »

Réponse :

« Ah ! tourne-Toi miséricordieusement vers Jérusalem. »

D. « Que le royaume soit bientôt rendu à Sion ! »

Réponse :

« Console ceux qui pleurent sur Jérusalem. »

D. « Que la joie et la paix demeurent avec Sion ! »

Réponse :

« Et que la branche (d'Isaï) surgisse à Jérusalem » (2).

Comme cela rappelle ce beau Psaume qui commence ainsi : « Nous nous sommes assis auprès des fleuves de Babylone, et nous avons pleuré, nous souvenant de Sion... Si je l'oublie, Jérusalem, que ma droite s'oublie ! (3) »

SOPHIE. — Pauvres Juifs ! S'ils voulaient seulement se tourner vers Jésus !

LA MÈRE. — Il y en a quelques-uns, mon enfant, qui déjà le reconnaissent pour leur Sauveur, et le temps s'approche où le Seigneur qu'ils ont méconnu

(1) Selon Ésaïe XI, 2. — (2) Voyez Ésaïe XI, 1.

(3) Psaume CXXXVII, 1, 5.

et rejeté, sera reconnu par eux, et où Il les rétablira dans leur terre. Alors s'élèvera un nouveau temple où l'Éternel sera adoré par un peuple qui le connaîtra, un temple où toutes les nations aborderont. Les jours de la calamité d'Israël auront pris fin pour toujours ; la joie et l'allégresse, au lieu des pleurs, retentiront dans le pays, et tous les peuples partageront leur félicité.

SOPHIE. — Combien j'aime à penser à ces temps de bonheur pour toute la terre ! Mais maintenant, maman, j'aimerais que tu me parles du temple que Salomon bâtit.

LA MÈRE. — Ce serait trop tard aujourd'hui ; nous verrons une autre fois ce que la parole de Dieu nous en dit.

---

## L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

AUGUSTIN

*Son enfance* (fin)

Sorti de la première enfance, Augustin dut, comme les autres enfants de ce temps et ceux du nôtre, aller aux écoles. Mais l'étude lui répugnait, bien qu'il ne manquât ni d'intelligence ni de mémoire ; seulement il n'en voyait pas l'utilité, et il aimait mieux le jeu. Plus d'un de mes jeunes lecteurs comprend cela, sans doute. Mais écoutez ce qu'il dit à cet égard : « Je péchais, en n'obéissant point à mes parents et à mes maîtres, et quel que fût leur but en tout cela, il était néanmoins en mon pouvoir de faire par la suite un bon usage de ces études que l'on exigeait de moi. Si je me montrais rebelle, ce n'était point par quelque disposition qui me portât

vers des choses meilleures, mais par la passion du jeu qui me dominait. Dans ce premier âge de ma vie, dit-il encore, j'avais une aversion marquée pour l'étude ; sur ce point, on n'obtenait rien de moi que par force, et mon esprit se révoltait contre cette violence. » Il était donc souvent châtié, et à ce propos, il raconte quelque chose de touchant. « J'eus, dès ce temps-là, le bonheur de rencontrer quelques-uns de ceux qui invoquent ton saint nom, ô mon Dieu ! J'appris d'eux, selon les idées que je pouvais m'en former à cet âge, que tu étais grand, et que, bien qu'invisible à nos sens, tu pouvais nous exaucer et nous secourir. Je commençai donc, tout enfant que j'étais, à m'adresser à Toi comme à mon appui et à mon refuge. Bien petit encore, je te demandais avec ardeur que je ne fusse point châtié à l'école. » Cette confiance était bonne en elle-même, et plutôt à Dieu que nous l'ayons aussi, mais Dieu n'exauce point une prière qui a pour but d'échapper à une peine méritée. Il faut Lui demander de nous donner la force d'accomplir ce qui est juste et selon sa volonté, et cette requête, il l'exaucera.

Revenant à l'aversion qu'il éprouvait pour l'étude et à son amour pour le jeu, Augustin dit : « D'où pouvaient naître ces mauvaises dispositions, sinon de ce fonds de péché qui était en moi ? » Puissiez-vous, jeunes amis, juger ainsi tout ce qui vous détournerait du chemin de l'obéissance et d'un travail sérieux et suivi. Augustin nous parle encore d'autres faits de son enfance qu'il condamne, et, sans doute, plus d'un d'entre vous aura lieu de faire un retour sur lui-même à l'égard de ce qu'il confesse. « Les contes, les récits fabuleux, dit-il, avaient aussi pour moi un charme inexprimable. J'étais avide de les entendre, et de mes oreilles enchantées l'attrait de ces récits passant jusqu'à mes yeux, allumait

en moi un désir ardent de voir les spectacles du théâtre. » Et quand il eut achevé l'étude des premiers éléments des lettres, on mit entre ses mains, pour les apprendre et les étudier, les écrits des poètes latins. Bien loin d'en être rebuté, il se passionna pour ces récits façonnés par l'imagination humaine et où les sentiments impurs du cœur sont présentés parés de brillantes couleurs. « J'oubliais, » dit-il encore, « mes propres égarements, en m'attendrissant sur des faits imaginaires. Je voyais d'un œil sec la mort que je donnais à mon âme en me remplissant de ces vaines imaginations, et en m'éloignant ainsi de Toi, ô mon Dieu, Toi, la véritable vie ! Je manquais d'amour pour Toi, lumière de mon esprit, nourriture mystérieuse de mon âme, soutien de mon cœur ! » Oh ! quelle leçon pour vous, jeunes amis, qui n'êtes que trop portés à aimer aussi ces lectures attrayantes pour l'imagination, qui transportent dans un monde éloigné de Dieu, et qui causent un grand préjudice à l'âme en la repaissant de chimères et l'empêchant de goûter et d'apprécier les seules choses vraies et salutaires, l'amour de Dieu et de Christ, les joies pures du ciel. On ne peut associer les deux choses. « Aimer le monde, » dit Augustin, « c'est s'éloigner de Dieu. »

Il continue à raconter comment dans son enfance il tombait dans d'autres fautes. Ce n'est pas qu'il fût plus mauvais que d'autres enfants, plus pécheur que vous, mes jeunes amis. Mais il juge sa vie d'enfant à la lumière de Dieu et y voit la vérité de cette parole de l'Éternel : « L'imagination des pensées du cœur de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse. » (Genèse IX, 21.) Puissiez-vous vous connaître ainsi, sans attendre à plus tard, et, voyant votre misère, fuir maintenant vers Celui qu'Augustin apprit à connaître bien des années après comme son Sauveur,

déplorant le temps qu'il avait perdu loin de Lui. « Dans un âge si tendre, » dit-il, « j'étais déjà sur le bord de cet abîme de corruption... Que pouvait-il y avoir de plus corrompu que moi ? Je mécontentais très souvent ceux qui, je le savais, avaient autorité sur moi. La passion du jeu, mon goût pour les spectacles, me portaient à tromper, par une multitude de mensonges, mes parents, mes maîtres et mon gouverneur. Il m'arrivait même de dérober beaucoup de choses au logis pour satisfaire ma gourmandise, ou afin d'attirer des enfants à venir jouer avec moi. » « Voilà donc l'innocence des enfants ! » s'écrie-t-il. « Non, il n'y a point là d'innocence. Tels les hommes sont dans leurs affaires et leurs plaisirs, dans leurs relations entre eux, tels sont déjà les enfants. Le même fonds de corruption est dans les uns et les autres. Les années seules en changent les effets. »

Tout en confessant ses fautes et la corruption de son cœur, Augustin reconnaît aussi les dons qu'il avait reçus de Dieu. « J'avais l'être, la vie, le sentiment ; je veillais à ma propre conservation par un sentiment intérieur qui me faisait le gardien de l'intégrité de tous mes sens ; dans la faible étendue de mes pensées, ainsi que dans les petites choses qui les faisaient naître, je cherchais la vérité et j'y prenais plaisir ; j'évitais d'être trompé ; j'avais beaucoup de mémoire ; j'étais touché de l'amitié ; je craignais la douleur et le mépris. Je rends grâces à mon Dieu de tous ces biens qu'il lui a plu de répandre sur moi dès les premières années de ma vie. S'il y avait alors en moi péché et dérèglement, c'est que je cherchais le plaisir, la grandeur, la vérité, non en Dieu, mais en moi-même et dans les autres créatures, et je ne trouvais que la douleur et la confusion. » Ainsi, mes jeunes amis, comme Augustin,

rendez grâces à Dieu des facultés qu'il vous a données, intelligence, mémoire, puissance d'affection; mais employez-les pour Lui, et non pour vous-mêmes; et cherchez en Lui votre bonheur.

Augustin était arrivé à l'âge où il devait passer de l'étude des lettres et des premiers principes de l'éloquence à des études plus avancées en vue du barreau auquel ses parents le destinaient. Son père le fit donc revenir de Madaure pour l'envoyer à Carthage. Mais Patricius n'était pas riche, et il dut auparavant recueillir l'argent nécessaire pour le séjour d'Augustin dans cette grande ville. « On donnait à mon père de grandes louanges, » dit Augustin, « de ces efforts qu'il faisait, et au delà de ses moyens, pour que je pusse aller au loin continuer mes études. Mais ce père si prévoyant ne se mettait guère en peine, ô mon Dieu, des progrès que je pourrais faire dans la crainte et dans ton amour. Tous ses soins se portaient vers la culture de mon esprit, tandis que mon cœur restait comme une terre stérile pour toi, ô mon Dieu, pour qui ce cœur aurait dû rapporter des fruits. » Que de parents, hélas! agissent comme le père d'Augustin, pensant surtout pour leurs enfants à leur avancement dans le monde!

Augustin resta donc quelque temps dans la maison paternelle. Mais là, laissé à lui-même et à un loisir absolu, associé à des compagnons légers et qui se livraient au mal, il tomba dans des péchés honteux qu'il déplore. « Je me portais au mal, non seulement par le plaisir que j'éprouvais à le faire, mais par celui que je trouvais à en être applaudi. » Il mettait son orgueil à n'être pas au-dessous des autres dans le mal. Combien d'enfants et de jeunes gens sont comme lui, qui ne rougissent pas de faire le mal, mais de n'être pas aussi vicieux que leurs camarades. La pieuse mère d'Augustin l'avertissait



sans doute, mais il n'y prenait point garde. « Mon Dieu, » dit-il, « oserais-je dire que tu gardais le silence, lorsque j'allais m'éloignant toujours plus de Toi? Ne me parlais-tu pas? Ces paroles que ma mère, ta fidèle servante, fit alors entendre à mes oreilles, n'étaient-elles pas les propres paroles? Et cependant elles ne pénétrèrent point jusqu'au fond de mon cœur, pour y changer ma volonté... J'écoutais ses salutaires avis comme des discours de femme que j'aurais eu honte de suivre. Cependant, c'était Toi, Seigneur, qui me parlais par sa bouche, et méprisant ses discours, c'était Toi que je méprisais. » Combien cela est vrai et sérieux! Jeunes amis, retenez ce que dit la parole de Dieu : « Écoute, mon fils, l'instruction de ton père, et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère; car ce sera une guirlande de grâce à ta tête, et des colliers à ton cou. » (Proverbes I, 8, 9.)

Augustin raconte comment, durant ce séjour, en compagnie d'autres enfants, il commit un de ces larcins que, dans les campagnes, hélas! on se permet parfois sans grand scrupule, et qui ne sont pas moins une grave infraction à la loi de Dieu et des hommes. Voici comment Augustin rapporte le fait en le condamnant : « Ta loi, Seigneur, condamne le larcin; il est aussi condamné par une autre loi gravée dans le cœur de l'homme et que toute sa corruption ne peut en effacer. Un voleur, lui-même, ne supportera pas patiemment qu'on le vole. On sévit même contre celui que l'extrême indigence a porté à voler. Cependant j'ai pu former le dessein d'exécuter un vol, et je l'ai fait sans y être poussé par aucun besoin, mais par une sorte de mépris pour ce qui est honnête, et par la dépravation d'un cœur rempli d'iniquité. »

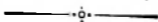
« Il y avait, » continue-t-il, « dans le voisinage de

notre vigne, un poirier chargé de poires, ni très belles, ni très bonnes à manger. Cependant moi et plusieurs autres méchants enfants, nous fîmes le complot d'aller secouer l'arbre et d'en emporter les fruits. Nous l'exécutâmes par une belle nuit, et nous revînmes chargés de ces fruits, non pour nous en régaler, car nous y goûtâmes à peine et jetâmes le reste, contents seulement d'avoir fait ce que nous ne devions pas faire. Quel fruit ai-je tiré de ce vol? Aucun. Seul, je ne l'eusse pas commis. C'était de le commettre avec d'autres qui me le rendait agréable. Quel motif pouvions-nous avoir? Nous cherchions à nous amuser, et il nous plaisait de penser que ceux que nous trompions ainsi, en concevraient un grand dépit. Seul, je n'eusse pas commis ce larcin, ni n'eusse même été tenté de le faire. O liaisons funestes des enfants, source de séductions pour leurs âmes, ardeur de nuire aux autres, qui naît de l'enivrement même de leurs jeux désordonnés! Sans qu'il y ait aucun profit à en tirer, sans aucun motif de vengeance, il suffit que l'un dise aux autres : « *Allons et faisons cela,* » pour que tous y aillent. Pas un seul alors qui n'eût honte de ne pas avoir perdu toute honte. »

Quelle vérité dans ces paroles, n'est-ce pas, mes jeunes amis? On trouvera peut-être que ce larcin était de peu d'importance, une espièglerie d'enfants. Mais Augustin, arrivé à l'âge mûr et converti à Dieu, n'en juge pas ainsi. C'était pour lui, et il avait raison, une transgression de la loi de Dieu et un fruit de la corruption de son cœur, dont il s'humilie. Il n'y a pas de petites transgressions. Et combien vrai aussi ce qu'il dit de l'entraînement des uns par un seul qui a eu la pensée d'une mauvaise action! On a honte de ne pas le suivre; il faut faire comme les autres, crainte des moqueries. O mes jeunes

lecteurs, fuyez ceux qui veulent vous entraîner au mal. « Mon fils, si les pécheurs cherchent à te séduire, n'y acquiesce pas. » (Proverbes I, 10.) Résistez, en vous tournant vers Dieu pour trouver le secours.

Au souvenir de ses péchés, même de ceux de son enfance, Augustin s'adresse à Dieu, en disant : « O mon Dieu, je me suis égaré loin de Toi dans ma jeunesse ; j'ai erré dans des voies perdues, sans guide et sans soutien. » Ne pouvez-vous pas faire aussi cette confession ? Et si vous ne l'avez pas encore faite, venez, en confessant vos péchés, à Celui qui les a expiés et qui vous donnera désormais de « marcher dans des sentiers de justice, pour l'amour de son nom. » (Psaume XXIII, 3.) Vous pourrez dire alors avec Augustin : « Je reconnais, ô mon Dieu, que tu m'as pardonné tous les péchés que j'ai commis ; et tout le mal que je n'ai point fait, c'est ta grâce qui m'en a préservé, car de quoi n'étais-je pas capable ? Que ne te dois-je pas, ô mon Dieu, de pouvoir me souvenir de tous ces désordres, sans que mon âme en ait désormais rien à craindre pour mon salut ? Que je loue donc sans cesse ton grand nom, de ce que tu m'as remis tant d'œuvres d'iniquité. » Et vous goûterez aussi le bonheur dont Augustin parle en ces termes : « C'est toi seule que mes regards cherchent maintenant, ô lumière de justice et de pureté ! Ta beauté fait les délices des cœurs droits. Tu les remplis sans jamais les rassasier. En Toi seul, ô Dieu, est le solide repos et la vie que nul trouble ne saurait agiter. »



### Réponses aux questions du mois d'avril

Dans le premier chapitre de l'évangile de Matthieu, il nous est rappelé que Salomon était fils de David et père de Roboam. (Versets 6 et 7.)

Le Seigneur a dit que Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu aussi magnifiquement que les lis des champs. (Matthieu VI, 29 ; Luc XII, 27.) Et Jésus ajoute : « Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, ne vous vêtira-t-il pas beaucoup plutôt ? » Quel encouragement à ne pas être inquiet pour le vêtement, ni pour la nourriture !

Le Seigneur Jésus rappelle aussi que la reine de Séba vint de très loin pour entendre la sagesse de Salomon. (Matthieu XII, 42 ; Luc XI, 31.) Et Jésus est plus grand que Salomon et bien près de nous. Allons donc à Lui, qui est la sagesse de Dieu. Étienne, le premier martyr, parlant aux Juifs, leur dit : « Salomon lui bâtit une maison, » c'est-à-dire le temple. (Actes VII, 47.)

« La crainte du Seigneur, c'est là la sagesse, et se retirer du mal est l'intelligence. » (Job XXVIII, 28.)

« La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse. » (Psaume CXI, 10 ; Proverbes IX, 10.)

« L'Éternel donne la sagesse. » (Proverbes II, 6.)

« Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il demande à Dieu. » (Jacques I, 5.)

La même épître nous donne les caractères de la vraie sagesse, de celle qui vient d'en haut : elle est pure, paisible, modérée, traitable, pleine de miséricorde et de bons fruits, sans partialité et sans hypocrisie. (Jacques III, 17.)

### Questions pour le mois de mai

Comment devient-on enfant de Dieu ?

Comment doivent marcher les enfants de Dieu ?

Quels sont les caractères des enfants de Dieu ?

Quels sont leurs privilèges ?

Citez pour chaque réponse un passage à l'appui.

## Histoire des rois d'Israël.

### SALOMON, LE TROISIÈME ROI

(1 *Rois II-XI* ; 2 *Chroniques I-IX*)

---

#### SALOMON CONSTRUIT LE TEMPLE

LA MÈRE. — Sur ces puissants fondements dont je t'ai parlé, Salomon édifia le temple de l'Éternel. Mais tu comprends qu'il fallut beaucoup de temps pour extraire les pierres des carrières et les tailler, pour couper et préparer les arbres, puis pour tout amener sur l'emplacement du temple. Aussi ce ne fut, comme je te l'ai dit, que dans la quatrième année du règne de Salomon que la construction commença, et il fallut sept années pour l'achever. Toutes les pierres ayant été préparées d'avance, il n'y eut plus qu'à mettre chacune à sa place, de sorte qu'on n'entendit ni marteaux, ni hache, aucun instrument de fer, quand on bâtit la maison. Elle se composait de deux parties, d'abord un portique servant comme de vestibule, puis le temple lui-même divisé en deux compartiments. Le premier, dans lequel on entrait par une large porte en bois de cyprès, était le lieu saint ; le second, qui communiquait avec le lieu saint par une porte en bois d'olivier, était le lieu très saint ou l'oracle. Derrière cette porte était un voile semblable à celui qui séparait les deux parties du tabernacle. Il était de bleu, de pourpre, de cramoisi et de fin lin, et brodé de figures de chérubins.

SOPHIE. — Pourquoi nommait-on le lieu très saint l'oracle ?

LA MÈRE. — Parce que c'était là que l'Éternel avait son trône et faisait entendre sa voix, quand il s'adressait au peuple par le moyen du sacrificateur (1). Ces communications de Dieu s'appelaient des oracles, et le lieu où ils se rendaient était l'oracle (2). On donne aussi ce nom à sa parole écrite (3). Tout autour de la maison, c'est-à-dire du temple et de l'oracle, Salomon construisit trois étages de chambres. On montait aux étages supérieurs par un escalier tournant. Ces chambres servaient aux sacrificateurs pour mettre les choses saintes, provisions, ustensiles et trésors consacrés à Dieu (4). La toiture des bâtiments du temple fut formée de poutres et de planches de cèdre. L'intérieur de la maison et du portique fut tout entier revêtu de planches de cèdre ornées de sculptures représentant des chérubins, des palmiers et des fleurs, et le tout, de même que les portes, était recouvert d'or pur. Le sol était formé de planches de cyprès, sauf celui de l'oracle qui était de cèdre, et tout était aussi plaqué d'or.

SOPHIE. — Ainsi l'on ne voyait dans le temple que de l'or ! Combien cela devait être riche et splendide ! Je comprends pourquoi David avait amassé tant d'or. Mais rien ne pouvait être trop beau pour Dieu, et cela me rappelle ce qui est dit de la sainte cité céleste dans l'Apocalypse. Elle est d'or pur (5). Mais c'est une figure, n'est-ce pas ?

(1) Exode XXV, 22.

(2) Voyez, par exemple, Ésaïe XIII, 1 ; XIV, 28 ; XV, 1 ; XVII ; XXI, etc. Psaume XXVIII, 2, etc.

(3) Romains III, 2 ; 1 Pierre IV, 11.

(4) Voyez Néhémie XIII, 5 ; 1 Rois VII, 51 ; XV, 15.

(5) Apocalypse XXI, 18.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. L'or est le symbole de la justice de Dieu, manifestée dans la nature divine de Christ. Tout dans le temple rappelait cette justice parfaite et pure, car les différents objets qui s'y trouvaient étaient aussi en or ou recouverts d'or. Dans la Jérusalem céleste, cette justice et cette pureté seront manifestées et brilleront partout et en tous. Maintenant, Sophie, pourrais-tu me dire ce que devait être le temple que Salomon bâtissait ?

SOPHIE. — C'était la maison de Dieu, sa demeure, comme le tabernacle l'avait été.

LA MÈRE. — Tu dis bien, mais à présent que cette maison n'existe plus, crois-tu que Dieu ait encore sur la terre un temple où il habite ?

SOPHIE. — Il y a des bâtiments que l'on nomme ainsi, mais je ne crois pas qu'ils soient des temples, des maisons de Dieu, comme ce que Salomon a bâti. Ils n'ont pas été construits sur l'ordre de Dieu.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Il y a cependant ici-bas un temple saint qui s'élève, une maison de Dieu, mais elle n'est pas faite de mains d'homme, et ce ne sont pas des pierres matérielles qui la composent. Ce sont des pierres vivantes, les vrais croyants en Christ, qui, ensemble, forment cette maison de Dieu, l'Église ou l'Assemblée, que Christ, le vrai Salomon, bâtit (1) Peux-tu me dire où étaient les pierres du temple avant d'être employées à sa construction ?

SOPHIE. — Elles étaient dans la carrière d'où il a fallu les tirer pour les amener au jour, puis elles ont dû être taillées pour la place qu'elles devaient occuper, et enfin on dut les amener à Jérusalem. Quel immense travail !

(1) Comparez Matthieu XVI, 18; 1 Pierre II, 4-7; Éphésiens II, 21, 22.

**LA MÈRE.** — En effet, Sophie. De même les croyants étaient autrefois dans la ténébreuse carrière du monde ; mais l'Esprit Saint, par le moyen de la parole de Dieu, qui est comme un marteau qui brise le roc (1), les en a fait sortir, leur a communiqué la vie, et les a formés pour être des pierres vivantes établies chacune à sa place sur le solide fondement qui est Christ.

**SOPHIE.** — Alors, maman, ce sont vraiment des pierres de prix, bien plus précieuses que celles du temple de Salomon.

**LA MÈRE.** — Oh ! sans doute, mon enfant. Elles sont le fruit du grand travail de Christ à la croix. Et puis, tandis que le temple de Salomon a été détruit, et que ses belles pierres ont été dispersées et réduites en poussière, le temple spirituel subsistera à toujours, et aucune des pierres dont il se compose ne peut périr. Remarque encore, Sophie, que dans l'intérieur du temple, les pierres n'apparaissaient pas. Elles étaient couvertes par le bois de cèdre, orné de sculptures et revêtu d'or. Leur apparence naturelle était cachée. C'est ainsi que nous, pécheurs sauvés par le Seigneur Jésus, et qui entrons dans la structure du temple de Dieu, nous ne paraissions pas devant Lui dans notre état de pécheurs, mais revêtus de Christ et ornés ainsi de tout ce qui en Lui plait aux yeux de Dieu. Nous sommes rendus agréables dans le Bien-aimé (2).

**SOPHIE.** — Combien cela est beau, maman ! Le Seigneur Jésus se met pour ainsi dire devant nous, et c'est Lui que Dieu voit et pas nous qui n'avons rien qui puisse Lui être agréable.

**LA MÈRE.** — C'est bien cela, mon enfant. Christ

(1) Jérémie XXIII, 29.

(2) Éphésiens I, 6 ; 1 Jean IV, 17.



est notre justice et notre sainteté. C'est là la plus belle robe dont Dieu revêt le pécheur repentant et sauvé en croyant (1). Continuons notre description du temple. Devant le portique s'élevaient deux colonnes en airain, surmontées de chapiteaux richement ornés. Elles avaient 23 coudées, ou environ douze mètres et demi de hauteur et étaient creuses (2). L'une d'elles, placée à droite, fut nommée Jakin, et l'autre, à gauche, Boaz.

SOPHIE. — Quels singuliers noms, maman. Que signifient-ils, et pourquoi le leur donna-t-on ?

LA MÈRE. — « Jakin » veut dire : « Il établira ou affermira » et « Boaz » : « En lui est la force ; » ces colonnes devaient toujours rappeler à Salomon et aux Israélites que, de même que l'Éternel était Celui qui les avait établis comme peuple de Dieu et avait affermi le royaume, c'est en Lui seul aussi qu'était la force pour le maintenir, s'ils marchaient dans ses commandements. Mais ni Salomon, ni les Israélites ne furent fidèles à leur Dieu, et à la fin d'un long temps de patience de la part de l'Éternel, le temple fut ruiné, les colonnes furent brisées et le royaume prit fin (3). Il y a, Sophie, dans le Nouveau Testament, un passage qui fait allusion à ces colonnes. A l'assemblée de Philadelphie, qui avait peu de force, mais qui avait gardé la parole du Seigneur et n'avait pas renié son nom, Jésus dit : « Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus jamais dehors » (4). C'est du temple céleste qu'il est parlé ici ; il ne peut être détruit, et les colonnes qui s'y trouvent, les fidèles, qui, par la force du Seigneur,

(1) 1 Corinthiens I, 30 ; Jérémie XXIII, 5, 6 ; Luc XV, 22.

(2) Jérémie LII, 21. — (3) 2 Rois XXV, 8-17.

(4) Apocalypse III, 12.

auront vaincu le monde et Satan, y demeureront à jamais, établis fermement comme témoignages de sa grâce.

SOPHIE. — Ah ! maman, j'espère bien être un jour dans ce temple du ciel, plus beau que celui de Salomon, et y rester toujours.

LA MÈRE. — Le Seigneur Jésus te fera être là, ma fille, puisque tu crois en Lui et que tu es sauvée. Occupons-nous maintenant de ce qu'il y avait dans le temple. Premièrement dans l'oracle, Salomon plaça les figures de deux chérubins en bois d'olivier recouvert d'or, d'une hauteur de 10 coudées, ou environ cinq mètres et demi. Leurs ailes étendues se touchaient et touchaient les parois de la maison, et leurs faces regardaient vers le dehors. Tu te rappelles que les chérubins sont les exécuteurs des jugements de Dieu (1). Ceux qui étaient placés sur l'arche regardaient vers le propitiatoire où se trouvait le sang qui expie le péché et écarte le jugement ; ceux-ci regardent vers le dehors, vers un peuple que Dieu bénit. C'est la figure de ce qui aura lieu quand Jésus, le vrai Salomon, régnera comme Roi de justice et de paix. Alors la justice et la paix s'entre-baiseront (2), et la bénédiction coulera à flots sur la terre. Ensuite, dans le lieu saint se trouvaient l'autel d'or, où l'on offrait le parfum, et dix tables d'or pour les pains de proposition, cinq de chaque côté, ainsi que dix chandeliers d'or, disposés de la même manière.

SOPHIE. — Pourquoi, chère maman, y avait-il ce grand nombre de tables et de chandeliers ? Dans le tabernacle, il n'y avait qu'une table et un chandelier.

LA MÈRE. — Le tabernacle n'était qu'une tente où l'Éternel avait bien voulu habiter au milieu de

(1) Genèse III, 24. — (2) Psaume LXXXV, 8-13.



MER D'AIRAIN

son peuple, voyageant et demeurant sous des tentes dans le désert. C'était une merveilleuse et touchante condescendance de la part de Dieu. Il s'associait ainsi aux circonstances de son peuple (1). Maintenant qu'Israël était établi et en paix dans le pays de Canaan, c'est un palais magnifique que Salomon élève pour être la demeure de Dieu. Tu comprends, Sophie, que l'ameublement d'un palais n'est pas le même que celui d'une tente. Dans celle-ci, tout doit être simple et aisément transportable, dans celui-là les meubles sont plus nombreux et répondent à la gloire et à la stabilité du royaume. Ils n'avaient pas besoin d'être transportés. Tout le reste des choses

(1) 2 Samuel VII, 6.

qui appartenait au temple était dans des proportions beaucoup plus grandes que pour le tabernacle, et répondait à la richesse du roi et à la majesté de l'Éternel. Ainsi l'autel d'airain, où l'on offrait les holocaustes, et qui était devant le temple, avait 20 coudées en longueur et en largeur, et 10 coudées de haut ; environ quatre fois les dimensions de celui qui était devant le tabernacle. On y montait sans doute par des degrés ou par un plan incliné. Devant le temple, dans la cour des sacrificateurs et vers la droite, se trouvait la mer d'airain, cuve immense, pouvant contenir plus de 700 hectolitres d'eau. Elle était richement ornée et posée sur 12 bœufs également en airain. C'est là que les sacrificateurs se lavaient les pieds et les mains pour accomplir leur service. C'était, tu le comprends, Sophie, l'image de la pureté de cœur avec laquelle nous devons nous approcher de Dieu. Outre cette cuve, il y en avait dix autres plus petites, cinq d'un côté et cinq de l'autre ; elles étaient posées sur des bases richement décorées et portées sur des roues d'airain, de manière à pouvoir être déplacées aisément. Chacune contenait environ 13 hectolitres d'eau, et elles servaient à laver ce qui se préparait pour les holocaustes (1). Tu comprendras aisément pourquoi ces ustensiles avaient de si grandes dimensions, en pensant au nombre considérable de sacrificateurs qui faisaient le service et à la quantité de victimes que l'on offrait dans certaines occasions. Nous en verrons un exemple à propos de la dédicace du temple.

(1) 2 Chroniques IV, 6 ; Lévitique I, 9, 13.



## Les martyrs d'aujourd'hui

Ceux de mes jeunes lecteurs qui ont lu la Bonne Nouvelle depuis quelques années, se rappellent que, durant les trois premiers siècles, les chrétiens eurent à souffrir de cruelles persécutions de la part des païens. Un grand nombre donnèrent leur vie pour la parole de Dieu et le témoignage de Jésus. Plus tard, en ces siècles de ténèbres religieuses que l'on nomme le *moyen âge*, le petit nombre de ceux qui, éclairés par l'Écriture sainte, s'élevèrent contre l'idolâtrie, les superstitions et les abus de l'Église romaine, eurent à souffrir et à mourir pour la vérité et le nom de Jésus, traités qu'ils furent avec une cruauté qui dépassait celle déployée par les païens. Il en fut de même lors de la Réformation, quand des hommes, que Dieu suscita, eurent remis en lumière la Bible comme seule autorité pour enseigner la vérité divine, et eurent proclamé le salut, non par les œuvres, mais uniquement par la foi en Jésus-Christ, seul Sauveur. Un grand nombre de ceux qui renoncèrent aux erreurs de l'Église de Rome, pour s'attacher à Christ et à sa Parole, languirent dans des cachots, ou périrent sur des bûchers, ou par un autre genre de mort. En France particulièrement, dans un temps bien rapproché de nous, puisqu'il n'y a guère que deux siècles, ceux que l'on nommait huguenots ou protestants, et qui ne voulaient pas abandonner la parole de Dieu et se soumettre à Rome, furent traités par l'ordre du roi Louis XIV, avec une cruauté et une barbarie extrêmes. Il y a seulement un peu plus d'une centaine d'années que cessèrent contre eux l'exécution des édits royaux.

Mais qui croirait que, de nos jours, à une époque

où l'on parle tant de civilisation avancée, et, comme l'on dit, de liberté de conscience, il y aurait, dans un pays qui porte le nom de chrétien, des fidèles qui, pour leur foi au Seigneur et l'attachement à sa Parole, souffriraient la perte de leurs biens, le bannissement et toutes sortes de douleurs? C'est cependant ce qui a lieu en Europe, dans ce grand empire de Russie, dans un coin duquel je vous présentais récemment le tableau touchant d'une école du dimanche où des enfants comme vous apprenaient à connaître Jésus. Car outre ceux dont j'aurai à vous parler, Dieu a suscité, en divers endroits, des témoins fidèles. J'ai eu occasion quelquefois de vous en parler. Des nobles russes ont été convertis au Seigneur et ont cherché à faire connaître Jésus autour d'eux, aux paysans de leurs campagnes et à d'autres personnes du peuple. Il y a eu de ces nobles qui ont dû s'éloigner de leur pays où ils ne pouvaient plus librement servir le Seigneur. Mais ce n'est pas d'eux que j'ai à vous parler aujourd'hui. C'est des petits de la terre parmi lesquels, dans ce pays, Dieu, par son Esprit, a opéré une merveilleuse œuvre de grâce, c'est d'eux que je désire vous entretenir. Ce sont eux qui ont à souffrir de cruelles persécutions et qui ne peuvent, comme les nobles, s'expatrier.

Qu'ont-ils fait? direz-vous. Ils ont trouvé dans l'Écriture sainte que le salut se trouve seulement en Christ et dans son œuvre bénie. Ils ont compris qu'ils ne pouvaient rester attachés à une église soi-disant chrétienne, mais où le culte des images, l'idolâtrie par conséquent, est à la base de la religion, la constitue, pour ainsi dire, totalement, et est mêlée à la vie tout entière, comme nous le verrons. Ces chrétiens se sont séparés de cette église pour se réunir entre eux, afin de s'édifier par la

prière et la lecture de la parole de Dieu. Et c'est là leur crime, analogue à celui des premiers chrétiens qui refusaient d'adorer les idoles et de brûler de l'encens devant les statues des empereurs.

Mais il n'y a là aucun mal, direz-vous encore. Pourquoi ne les laisse-t-on pas servir Dieu selon leur conscience ? Vous rappelez-vous, mes jeunes amis, l'histoire de Nébucadnetsar ? Il fit dresser une grande statue d'or, et voulut que tous les peuples vinsent se prosterner devant elle. Il y avait peine de mort pour celui qui désobéirait. Il ne voulait, à ce moment, souffrir aucun culte, si ce n'est celui qu'il prescrivait. Eh bien, il en est de même en Russie. Autrefois, en France, le roi Louis XIV voulait que tous ses sujets fussent catholiques-romains comme lui, et sévissait cruellement contre ceux qui ne se soumettaient pas. De même, en Russie, c'est une loi que tout sujet russe ait la même religion que le chef de l'état ; nul ne peut s'en séparer sans crime. Il faut faire acte de présence aux cérémonies du culte ; il faut se prosterner devant les icônes ou images saintes ; il faut que les enfants soient baptisés par les prêtres. Telle est la loi pour tout Russe de naissance.

Les chrétiens qui, éclairés par l'Évangile, ont compris qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes et qui se sont séparés de ce que l'on nomme l'Église orthodoxe, ont reçu en Russie le nom de *Stundistes*. Vous verrez bientôt l'origine de ce nom. Je désire vous retracer brièvement quelques traits de leur douloureuse, mais glorieuse histoire. Puisiez-vous, jeunes amis, dans des circonstances certes infiniment moins difficiles, apprendre d'eux à tenir fermes pour Christ, et n'oubliez pas de prier pour eux, afin qu'ils soient soutenus dans leurs pénibles épreuves.

Dans la seconde moitié du siècle dernier, le roi de Wurtemberg avait voulu imposer à tous ses sujets une même forme de religion. Un certain nombre de paysans souabes, afin d'échapper à cette contrainte, acceptèrent les propositions de l'impératrice de Russie, Catherine, et vinrent s'établir sur les terres qu'elle leur offrait sur les bords du Dniéper, avec la jouissance de nombreux privilèges. La seule condition qu'on leur imposa fut de ne pas chercher à détourner les Russes de la religion orthodoxe.

Les paysans allemands venaient accompagnés de leurs pasteurs. Beaucoup d'entre eux étaient des chrétiens pieux et zélés, et bientôt des églises et des écoles s'élevèrent au milieu d'eux. Des maisons propres et confortables furent bâties, et, avec le temps, les travaux des colons furent récompensés par d'abondantes récoltes. L'aisance régnait parmi eux, et on y respirait une saine et paisible atmosphère de piété.

Cet état de choses formait un grand contraste avec la position des paysans russes, pauvres, misérables, souvent mourant de faim, vivant dans le désordre et l'ivrognerie. Ils furent frappés de voir la différence de leur existence avec celle des colons allemands; mais un long temps s'écoula avant qu'ils vinssent à se rapprocher d'eux. La différence de langage et des préjugés nationaux formaient des barrières qui ne furent pas renversées d'un seul coup. Toutefois la lumière ne peut rester cachée, et l'amour ne saurait demeurer inactif. Il était impossible que des chrétiens vivants ne fussent pas touchés, en voyant la misère morale et physique de leurs voisins, et ne cherchassent pas à la soulager. Ils leur vinrent en aide, à l'occasion, par des secours matériels, puis ils essayèrent de



leur apprendre à lire le Nouveau Testament et à chanter de vieux cantiques allemands.

La conduite chrétienne des colons allemands exerça une salutaire influence sur leurs voisins russes, et prépara les voies à l'œuvre du Seigneur. Quelques-uns commencèrent à assister aux services religieux que l'on appelait « *Stunden*, » ou heures de culte. De là vient le nom de « Stundistes » qui leur fut donné plus tard. Ayant appris à lire, ils se procurèrent le Nouveau Testament dans leur langue, et plusieurs trouvèrent le salut de leur âme par Christ et la vie éternelle. Tel fut le début de cette œuvre de Dieu. Ceux qui avaient été convertis se racontèrent les uns aux autres ce que le Seigneur avait fait pour eux, et en parlèrent à ceux qui ne jouissaient pas encore de ce bonheur. La bonne nouvelle de la grâce se répandit ainsi de chaumière en chaumière, de village en village, et enfin de province en province, par des évangélistes zélés, si bien que, des frontières d'Autriche jusqu'au territoire des cosaques du Don, se trouvaient 250,000 stundistes.

Une autre fois, je vous donnerai quelques détails sur la manière dont l'Esprit du Seigneur a agi pour produire cette œuvre remarquable.



### « Toujours heureuse ! »

« Je suis toujours heureuse. Ma vie est remplie de bonheur. Chaque jour m'apporte de nouvelles joies, de sorte que je puis m'écrier du fond de mon cœur : « Oh ! quel amour ! Oui, DIEU EST AMOUR. »

Voulez-vous savoir de qui sont ces paroles ? Vous

serez bien étonnés quand je vous le dirai. Elles furent prononcées par une jeune fille qui, depuis le dix-neuvième mois de sa vie, est *sourde, muette et aveugle*. Une grave maladie d'enfant enleva alors à Hélène Keller, ainsi se nomme la jeune fille « *toujours heureuse*, » ses deux sens les plus précieux, la *vue et l'ouïe*. Et comme elle n'entendait pas, elle resta aussi muette.

Hélène Keller est d'origine allemande, mais née en Amérique, dans l'état d'Alabama. Elle aura 16 ans le 27 juin 1896. Jusqu'à l'âge de sept ans, la vie d'Hélène se passa comme dans une sombre prison où ne pouvait pénétrer aucun rayon de lumière, où aucun son de voix ne pouvait se faire entendre. Elle ne voyait rien, n'entendait rien, et ne pouvait rien dire. Elle sentait bien avec ses doigts que les personnes qui l'entouraient remuaient parfois leurs lèvres, mais elle n'avait aucune idée du motif qui les faisait agir, et qu'elles communiquaient ainsi entre elles. C'était seulement par signes qu'elle essayait de se faire comprendre, et si elle ne réussissait pas, elle se fâchait et pleurait. Hélène devenant plus âgée, ses parents pensèrent avec raison qu'il fallait faire instruire leur fille, mais comment s'y prendre avec une enfant qui ne voyait, ni n'entendait, ni ne pouvait parler ?

Vous, mes petits amis, qui lisez ces lignes, avez-vous pensé à remercier le Seigneur de vous avoir donné la vue, l'ouïe et la faculté de parler ? On conseilla au père d'Hélène de s'adresser au directeur d'un établissement de sourds-muets à Boston. On y avait déjà élevé une autre jeune fille sourde, muette et aveugle, nommée Laure Bridgeman. Le directeur envoya au père d'Hélène une institutrice très intelligente et expérimentée.

Mais comment, direz-vous, cette personne a-t-elle

commencé l'instruction d'Hélène? Elle prit une poupée, la fit toucher à Hélène, prit ensuite sa main et lui fit faire avec les doigts les signes du langage des sourds-muets pour désigner le mot « poupée. » Il fallut bien du temps avant que la pauvre petite écolière comprit que les différentes positions que l'institutrice donnait à ses doigts, voulaient dire « poupée. » A la fin elle arriva à comprendre, et un rayon de joie illumina son visage. Elle éprouvait ce qu'un prisonnier ressentirait, si l'on pratiquait un trou dans l'épaisse muraille de sa cellule, et qu'il pût voir et entendre quelque chose du monde extérieur. Dès lors Hélène ne songea plus à autre chose qu'à apprendre les noms des choses qui l'entouraient, au moyen du langage des signes dont elle s'était bien vite rendue maîtresse. Et comme Dieu l'avait remarquablement douée sous le rapport des facultés intellectuelles, son application et son zèle lui firent faire des progrès étonnants.

Depuis ce moment, jamais on ne vit Hélène irritée ni chagrine. Elle apprit à connaître l'écriture des aveugles, dont les lettres et les signes en relief se lisent par l'attouchement des doigts. Bientôt elle put lire des phrases, puis des récits entiers. Ensuite elle apprit à écrire. Après avoir été un an et demi sous les soins de son institutrice, elle était déjà capable d'écrire de petites lettres. Aujourd'hui elle écrit très proprement et très bien notre écriture cursive. Le rédacteur du journal d'où nous tirons ces récits, possède des photographies de plusieurs lettres d'Hélène, et dit qu'on ne peut qu'être étonné de voir qu'une aveugle sache si bien écrire.

Mais Hélène n'a pas seulement appris à lire et à écrire, mais aussi à calculer, bien que l'arithmétique n'eût pas, d'abord pour elle le même attrait que les autres connaissances. Dans son journal (car elle

tient un journal de ses réflexions et des faits de sa vie), elle écrivait : « Autrefois je disais que je n'aimais pas l'arithmétique, mais maintenant j'ai changé d'idée, car je sens toute l'utilité de cette étude... Je tâche d'être très calme et patiente, lorsque les problèmes me paraissent très difficiles. » Je cite cette phrase pour mes petits amis qui ont des yeux pour voir et qui souvent trouvent les problèmes bien ennuyeux, afin qu'ils fassent comme Héléne. Elle a acquis bien d'autres connaissances, qu'elle possède mieux que la plupart de mes lecteurs du même âge qu'elle, telles sont l'histoire, la géographie, l'astronomie, la botanique et la zoologie. Elle sait même la langue française, et elle étudie le latin, dont elle dit : « Le latin est une superbe langue, et j'espère le parler et le lire en partie, lorsque je retournerai à la maison. » N'est-ce pas remarquable, surtout en pensant aux difficultés en apparence insurmontables que son institutrice et elle avaient à rencontrer? Mais ce qui vous semblera surtout merveilleux, c'est qu'Héléne n'est pas insensible aux charmes de la musique. Elle éprouve un grand plaisir à toucher la caisse d'un piano ou d'un violon, lorsqu'on joue de ces instruments, et dit que, pour elle, la musique est un très beau langage. Elle distingue les différents tons et les différentes mesures, et n'aime point les airs monotones. Ainsi, mais d'une autre manière que nous, elle jouit de cet art si excellent de la musique. Combien Dieu s'est montré bon envers elle, malgré ses infirmités si grandes. Elle le sent, et est heureuse.

Héléne sait maintenant aussi *parler*. Comment a-t-elle pu l'apprendre, direz-vous, vu qu'elle n'a jamais entendu les sons, ni pu voir les mouvements des lèvres de ceux qui parlent? Les enfants nés sourds, ou devenus sourds de très bonne heure,

restent muets, parce qu'ils n'ont jamais entendu parler les autres personnes. Aujourd'hui on apprend à parler aux sourds-muets en leur faisant voir les mouvements des lèvres, de la langue et du larynx. Pour Hélène, il fallait procéder autrement. On le lui apprit en lui faisant toucher les lèvres et les organes de la voix, quand on émettait des sons. Mais elle n'a su parler que longtemps après avoir su lire et écrire.

Tout ce que notre jeune amie a acquis en fait de connaissances n'est pourtant pas ce qui la rend heureuse. Avec sa surdité et dans les épaisses ténèbres où elle doit rester, elle ne serait pas heureuse, si elle n'avait pas appris à connaître Dieu et son grand amour. Mais elle sait que Dieu l'aime et qu'Il a donné pour elle son Fils bien-aimé, le Seigneur Jésus. Elle s'entretient volontiers de l'amour et de la bonté de Dieu, et lit avec plaisir la sainte et éternelle Parole. La connaissance de l'amour de Dieu a fait luire en elle une lumière et la remplit d'un bonheur qui dure pour la vie et sera parfait dans l'éternité. Les paroles que nous avons citées en tête de ces lignes en rendent témoignage. Et voici ce que son institutrice disait d'elle : « Elle me fait chaque jour l'impression d'être la plus heureuse enfant du monde, de sorte que c'est un privilège de vivre avec elle. L'esprit d'amour et de joie semble ne jamais la quitter. » De combien d'enfants doués de tous leurs sens pourrait-on parler ainsi ? Chers jeunes amis, le secret du bonheur d'Hélène, c'est qu'elle avait « connu et cru l'amour de Dieu » pour elle. (1 Jean IV, 16) Puissiez-vous le croire aussi, et dire comme elle : « L'amour est tout, et Dieu est amour. »

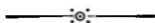
Je veux encore vous transcrire quelques lignes qui vous montreront les pensées qui, à l'âge de onze

ans, occupaient l'esprit et le cœur d'Hélène jusque dans son sommeil. « La nuit dernière, » dit-elle, « je rêvais qu'il y a longtemps, bien longtemps, lorsque les oiseaux, les fleurs et les arbres venaient seulement d'être créés, Dieu se tenait assis sur un magnifique nuage qui paraissait tout en argent. Ce nuage semblait flotter comme un trône au milieu du ciel bleu. Et Dieu regardait en bas, sur la terre, le monde merveilleux qu'il avait fait.

» Oh ! comme ce monde était beau, avec ses hautes montagnes s'élevant vers le ciel, et ses vallées remplies du parfum des fleurs et de fruits délicieux ! Les arbres paraissaient vivants, et les chants joyeux des petits oiseaux remplissaient l'air de musique. Je sentais cela dans mon rêve. Je m'agenouillai sur la mousse fraîche et verte qui croissait sur le bord du petit ruisseau, et je touchai l'eau et les vagues qui passaient. Le lac, large et profond, était aussi tranquille qu'un enfant endormi, et je sentis la terre trembler sous mes pieds, au passage de la rivière tumultueuse se dirigeant vers le terrible océan. Je m'approchai alors du rivage de la mer et mis mes pieds dans l'eau, et les vagues s'avancant les frappaient continuellement. Dieu sourit, et le monde fut rempli de lumière ; il n'y avait pas de mal sur la terre ; seuls l'amour, la beauté et la bonté y régnaient. » C'était un rêve, mais comme il montre bien le cours des pensées de cette jeune enfant ! On peut se demander comment elle peut se représenter et décrire ainsi, comme le ferait une personne douée de tous ses sens, des scènes qui semblent nécessiter la vue et l'ouïe. C'est une chose mystérieuse, mais Dieu, dans sa bonté, lui a accordé cette faculté dans une mesure que nous ne comprenons pas bien, et elle en jouit.

En terminant ce récit, mes jeunes amis, je désire

que vous en tiriez quelques leçons. D'abord soyez reconnaissants envers Dieu qui vous a donné plus qu'à Hélène Keller ; puis prenez-la pour exemple d'application à votre travail, et enfin, et par-dessus tout, puissiez-vous, du fond de votre cœur, dire comme elle : « Oh ! quel amour ! Dieu est amour ! » et être heureux ainsi que cette jeune sourde-muette et aveugle !



### Comme Samuel

C'était la nuit : au sanctuaire  
 Tout reposait silencieux ;  
 Des lampes de Dieu la lumière  
 Seule brillait dans les saints lieux.

Tout à coup, rompant le silence,  
 Retentit la divine voix :  
 « Samuel, Samuel ! » dit-elle avec puissance,  
 Et le répète par trois fois.

L'enfant, instruit par son vieux maître,  
 Dit : « Parle, j'écoute, ô Seigneur !  
 Ce que tu veux faire connaître  
 A moi, ton jeune serviteur. »

.....

Seigneur, donne à ma faible enfance  
 D'écouter comme Samuel,  
 Dans une simple confiance,  
 Ta parole et ton saint appel.

Que j'aie aussi ce cœur fidèle  
 Qui s'attache à Toi chaque jour,  
 Qui te serve rempli de zèle  
 Avec constance, avec amour.

Comme Samuel, dans ta crainte  
 Et dans un simple esprit de foi,  
 Fais que ma vie, en paix et sainte,  
 Se passe heureuse près de Toi.



### Réponses aux questions du mois de mai

1° On devient enfant de Dieu par la foi au Seigneur Jésus. (Jean I, 12.)

2° Ils doivent être imitateurs de Dieu et marcher dans l'amour, comme Christ y a marché. (Éphésiens V, 1, 2; Galates III, 26.)

3° Les enfants de Dieu procurent la paix. (Matthieu V, 9.)

Les enfants de Dieu sont purs et irréprochables. (Philippiens II, 15.)

Ils pratiquent la justice (1 Jean III, 10) et s'entraiment. (Vers. 11.)

Ils connaissent le Père. (1 Jean II, 13.)

4° Ils ont reçu l'Esprit Saint qui les conduit et rend témoignage à leur esprit qu'ils sont enfants de Dieu. (Romains VIII, 14-16.)

Ils sont héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. (Romains VIII, 17.) Ils jouiront de la gloire. (Vers. 21.)

### Questions pour le mois de juin

Trouvez cinq noms d'hommes dans l'Ancien Testament, tels que, rangés dans l'ordre que je vais indiquer, leurs initiales forment le nom d'un patriarche bien connu.

1° Le nom d'un grand capitaine.

2° Celui d'un fils de Jacob.

3° Celui d'un fils de Noé.

4° Celui d'un prophète.

5° Celui d'un homme riche et bienfaisant.





### Témoignage d'une petite fille

Un lundi, par un beau temps d'été, je partais de la Chaux-de-Fonds où j'avais passé quelques jours. Un ami m'avait accompagné jusqu'au train et m'avait installé dans un compartiment où ne se trouvait qu'une femme âgée. Il prit congé de moi, mais, aussitôt après son départ, toute une bande de jeunes gens envahit le compartiment. Ils allaient en partie de plaisir, ou comme ils disaient : « faire le lundi hors de chez eux, » s'amuser, sans penser, hélas ! à la chose seule importante : le salut de leur âme. Le train était sur le point de partir, lorsqu'une jeune dame arriva tout essoufflée, car elle avait dû courir pour être à temps. Elle avait avec elle une jolie petite fille et prit en face de moi la seule place qui restait

vide. La fillette intéressait chacun. Elle semblait tout à fait à son aise, et se hâta d'ôter son chapeau en disant : « L'élastique me serre, » et l'on vit son joli visage encadré de boucles brunes et animé par des yeux pétillants de vivacité. Voyant que je lui souriais, elle me dit : « Je vais en chemin de fer, Monsieur, faire visite à tante Julie. » — « Aimes-tu bien tante Julie ? » lui demandai-je. — « Oh ! oui ; elle est si gentille. » — « Et quel âge as-tu ? » lui dis-je encore. — « Quatre ans, » répondit-elle. C'est ainsi que nous nous entretenmes, ceux qui étaient près de nous semblant prendre plaisir à son innocent et candide babillage.

Arrivés au premier tunnel des Convers, elle se tut et se serra contre sa mère, car le bruit sinistre que font les trains en passant dans ces endroits souterrains et la presque totale obscurité qui vous enveloppe, paraissaient impressionner l'enfant. Il y eut un moment où les conversations cessèrent ; mais en général, ceux qui vivent loin de Dieu, et surtout ceux qui poursuivent le plaisir, n'aiment pas le silence, car il les place en face d'eux-mêmes et devant Dieu. Aussi, au moment où la locomotive sifflait en quittant la gare des Convers, un jeune homme, aux traits étirés et fatigués, se leva et s'écria d'un ton railleur : « Mesdames et Messieurs, préparez-vous. Nous allons descendre dans l'enfer. » Il disait cela, sans doute, parce qu'on allait entrer dans le second tunnel. Alors la petite fille toute saisie sauta sur les genoux de sa mère, et l'entourant de ses bras, elle cria : « Non, non, maman ; moi, je ne descendrai pas dans l'enfer ; moi, je crois au Seigneur Jésus. » Et sa mère, d'une voix distincte, lui répondit : « Non, ma fille, ceux qui croient au Seigneur Jésus n'iront jamais dans l'enfer. »

Ces paroles produisirent une forte impression sur

tous ceux qui étaient dans le compartiment, comme le prouva le silence qui suivit. Pour moi, je bénissais Dieu d'avoir fait rendre ce clair témoignage à son Fils dans un tel lieu et par la bouche d'une aussi jeune enfant. Et je me rappelai ces paroles du Seigneur Jésus : « Par la bouche des petits enfants et de ceux qui tettent, tu as établi ta louange. » (Matthieu XXI, 16.) A la station suivante, je dus descendre. Je saluai la dame et sa petite fille comme étant de ceux qui ne descendront jamais en enfer.

Et vous, jeunes lecteurs, êtes-vous de ceux-là ? Pouvez-vous dire en réalité, avec cette petite fille : « Non, non ; je ne descendrai pas dans l'enfer ; moi, je crois au Seigneur Jésus » ?



## Histoire des rois d'Israël.

### SALOMON, LE TROISIÈME ROI

(1 *Rois II-XI* ; 2 *Chroniques I-IX*)

---

#### DÉDICACE DU TEMPLE

LA MÈRE. — Aujourd'hui, Sophie, je te parlerai de la dédicace du temple.

SOPHIE. -- Que veut dire ce mot dédicace, chère maman ? Je me rappelle l'avoir lu dans l'évangile de Jean (1).

(1) Jean X, 22. Il s'agit ici de la commémoration de la purification du second temple par Judas Macchabée, qui délivra les Juifs de l'oppression exercée sur eux par Antiochus, roi de Syrie. Cet événement n'est pas rapporté dans la Bible. Il eut lieu longtemps après Malachie, le dernier prophète.

LA MÈRE. — C'est une cérémonie par laquelle on consacre un édifice pour l'usage auquel il doit servir. Ici, c'est la consécration du temple au service de l'Éternel, une fois qu'il eut été achevé avec tous ses ustensiles. Ce fut un grand et beau jour pour Salomon et pour Israël ; une fête comme il n'y en avait jamais eu pour le peuple de Dieu sur la terre, comme il n'y en a plus eu depuis, comme il n'y en aura plus jusqu'au retour du Seigneur, quand Il viendra régner sur Israël. C'était en même temps un solennel événement pour les nations de la terre.

SOPHIE — Pourquoi, chère maman ?

LA MÈRE. — Parce que l'Éternel, ayant sa maison et son trône établis ici-bas, allait venir y demeurer et y régner. C'était le plein accomplissement du désir exprimé par le peuple d'Israël quand il eut traversé la mer Rouge et eut été délivré de la main de ses ennemis. Lis dans l'Exode, au chapitre XV, les versets 2, 17 et 18.

SOPHIE (*lit*). — « Jah (1) est ma force et mon cantique, et il a été mon salut. Il est mon Dieu, et je lui préparerai une habitation, — le Dieu de mon père, et je l'exalterai... Tu les introduiras et tu les planteras sur la montagne de ton héritage, le lieu que tu as préparé pour ton habitation, ô Éternel ! le sanctuaire, ô Seigneur ! que tes mains ont établi. » Quel beau chant de triomphe, n'est-ce pas, maman ? Mais c'était bien avant le temps de Salomon que les Israélites le chantèrent.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, c'est 480 ans avant (2), mais Dieu n'oublie point ses desseins. Après avoir eu un tabernacle au désert, accompagnant son peuple dans ses pérégrinations, il voulait avoir un

(1) Abréviation du nom de Jéhovah ou l'Éternel.

(2) 1 Rois VI, 1.

temple, quand son peuple serait en repos (1), pour venir y habiter. Et Salomon venait d'achever cette maison. Tout fut terminé le 8<sup>me</sup> mois de la 11<sup>me</sup> année de son règne; mais on n'en fit la dédicace que l'année suivante, au septième mois.

**SOPHIE.** — Pourquoi Salomon attendit-il, puisque tout était achevé ?

**LA MÈRE.** — C'était pour faire coïncider la dédicace du temple avec la grande fête des tabernacles, la dernière de celles de l'année juive, la seule qui durât huit jours. On la célébrait quand tous les travaux de moisson et de vendange étaient achevés, et qu'on était en repos, et l'on y rappelait aussi, dans la jouissance de ce repos, la longue traversée du désert. Mais, Sophie, cette fête où les Israélites devaient être tout joie (2), signifiait quelque chose de plus grand et de plus beau; elle était la figure du millénium, de ce temps heureux, où, après tant de misères et de larmes, la terre et les hommes se reposeront avec bonheur sous le règne de paix et de justice du Seigneur Jésus, dont Salomon et son règne étaient le type. N'était-ce pas un moment bien choisi, que celui de la fête des tabernacles, pour inaugurer le temple de l'Éternel qui bénissait son peuple ?

**SOPHIE.** — Oh ! oui, maman ; et, sans doute, Dieu avait dirigé la pensée de Salomon pour qu'il choisit ce temps-là.

**LA MÈRE.** — Nous n'en pouvons douter, Sophie. Israël tout entier, dans la personne de ses anciens, de ses princes ou chefs de tribus, ainsi que des principaux du peuple, fut convoqué pour assister à cette cérémonie solennelle. La première chose qu'or-

(1) 2 Samuel VII, 10-13.

(2) Deutéronome XVI, 15 ; « Et tu ne seras que joyeux. »

donna Salomon fut que l'on transportât l'arche, du lieu où David l'avait placée, dans le temple. On apporta aussi la tente d'assignation, c'est-à-dire le tabernacle, et les ustensiles qui s'y trouvaient; il n'est pas dit où ils furent placés, mais nous pouvons supposer que ce fut dans les chambres qui étaient autour du temple. Quant à l'arche de l'alliance de l'Éternel, le trône où il siégeait entre les chérubins, elle fut apportée par les Lévites jusque devant le temple, et de là les sacrificateurs la portèrent dans le lieu très-saint, l'oracle, et la placèrent sous les ailes étendues des grands chérubins.

SOPHIE. — Les sacrificateurs seuls pouvaient entrer dans le temple, n'est-ce pas, maman? C'est pour cela que les Lévites n'osèrent pas aller plus loin.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Mais pendant que l'arche était encore devant le temple, Salomon et toute l'assemblée d'Israël offraient de nombreux sacrifices à leur Dieu. Enfin, les sacrificateurs la prirent et l'entrèrent dans le temple, et le trône de Jéhovah, le Dieu d'Israël, fut dans sa demeure. Les barres de l'arche, qui servaient à la transporter (1), furent retirées en dedans, de sorte que leurs extrémités ne se voyaient pas du dehors. C'était le signe que, désormais, elle ne devait plus être portée de lieu en lieu. Elle était entrée dans « le lieu de son repos, » comme l'avait demandé David (2). Il nous est dit aussi qu'elle ne renfermait plus que les tables de la loi, que Dieu avait données à Moïse pour le peuple, sur lesquelles il avait écrit les dix paroles, et qui étaient le témoignage de son alliance avec son peuple (3). Autrefois, il y avait eu

(1) Exode XXV, 14. — (2) Psaume CXXXII, 8.

(3) Exode XXV, 21; XXXIV, 28.

dans l'arche la cruche d'or renfermant de la manne, et la verge d'Aaron qui avait fleuri (1); mais ces objets n'y étaient plus.

SOPHIE. — Peux-tu me dire pourquoi, chère maman ?

LA MÈRE. — La manne et la sacrificature étaient les moyens de grâce, donnés de Dieu, pour nourrir et conduire son peuple dans le désert; la cruche d'or et la verge en étaient les signes; mais maintenant qu'il était dans le repos, en Canaan, et sous le sceptre glorieux de Salomon, ces choses n'avaient plus de raison d'être. Tandis que la loi sainte, règle de la justice, et selon laquelle le peuple devait marcher, subsistait toujours.

SOPHIE. — Je comprends, maman; le peuple d'Israël devait vivre dans l'obéissance à cette sainte loi.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. C'était en obéissant à la loi, qu'ils gardaient l'alliance de l'Éternel (2). Mais continuons notre récit. Comme les sacrificateurs sortaient du lieu saint, après que l'arche y eut été placée, les Lévites et les chantres établis par David, vêtus de fin lin, ayant à leur tête Asaph, Héman et Jéduthun, et jouant de leurs instruments de musique, avec cent-vingt sacrificateurs sonnant des trompettes, élevèrent, tous ensemble, leur voix comme un seul homme, louant et célébrant l'Éternel et disant que « l'Éternel est bon, parce que sa bonté demeure à toujours; » cette bonté immuable qu'Israël retrouvera la même aux derniers jours (3). Et alors, Sophie, Celui dont Israël célébrait la bonté, le Roi

(1) Hébreux IX, 4; Exode XVI, 34; Nombres XVII, 10.

(2) Psaume CIII, 18.

(3) Psaume CXVIII, 1-4, 29. C'est le Psaume qui annonce la venue de Christ pour la délivrance de son peuple. Voyez versets 24-26. Comparez avec Matthieu XXI, 9-11; XXIII, 38, 39.

de gloire, l'Éternel (1), vint prendre possession de sa demeure, et s'asseoir sur son trône, entre les chérubins. La nuée lumineuse, signe de sa présence, remplit la maison, « et les sacrificateurs ne pouvaient pas s'y tenir pour faire le service, à cause de la nuée, car la gloire de l'Éternel remplissait la maison de Dieu. »

SOPHIE. — Oh ! maman ! Combien cela devait être magnifique ! Que Salomon et Israël devaient être heureux de voir l'Éternel, le grand Dieu, venir habiter au milieu d'eux !

LA MÈRE. — En effet, Sophie, rien ne donne une plus haute idée de la bonté de Dieu, que le fait qu'il prend son plaisir à venir demeurer avec les hommes, et rien n'est plus doux et précieux, pour le croyant, que la présence de son Dieu. Tout son désir est d'y rester : « Éternel ! » dit David, « j'ai aimé l'habitation de ta maison, et le lieu de ta demeure de ta gloire » (2). Et que sont-ils, ces hommes ? De pauvres misérables pécheurs. Mais Dieu les sauve et les purifie, afin de pouvoir habiter avec eux. C'est pour cela qu'il fallait des sacrifices, en attendant le grand et unique sacrifice de Christ. Et remarque, Sophie, que cela a toujours été la pensée de Dieu de venir habiter au milieu des hommes. Quelle preuve nous avons là de son amour ! Dans le livre des Proverbes, nous entendons la Sagesse éternelle, les délices de Dieu, le Fils bien-aimé, dire : « Mes délices étaient dans les fils des hommes » (3). Et je l'ai rappelé ce que le peuple d'Israël dit après sa délivrance du pays d'Égypte.

SOPHIE. — Oui, maman ; ils chantèrent à l'Éternel,

(1) Psaume XXIV, 7-10.

(2) Psaume XXVI, 8 ; XXVII, 4 ; LXXXIV, 1, 2, 4, 10.

(3) Proverbes VIII, 30, 31.



et dirent : « Il est mon Dieu, et je lui préparerai une habitation. » Ils se réjouissaient à la pensée que leur Dieu viendrait demeurer avec eux, et, en effet, ils lui élevèrent un tabernacle, et la gloire de l'Éternel vint le remplir, comme cela arriva dans le temple de Salomon (1).

LA MÈRE. — Je suis bien aise, Sophie, que tu te rappelles ce que nous avons lu ensemble. La gloire de l'Éternel ne resta pas dans le temple bâti par Salomon. Les fils d'Israël, les rois à leur tête, n'observèrent pas la loi, ils rompèrent leur alliance avec l'Éternel (2) en adorant des faux dieux, et la gloire de l'Éternel quitta le temple, comme le vit le prophète Ézéchiel (3). Le peuple, par ses méchancetés, avait, pour ainsi dire, chassé son Dieu et son Roi. Et le temple fut détruit. Mais penses-tu, Sophie, que la méchanceté des hommes puisse empêcher Dieu d'accomplir ses desseins ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman ; certainement pas.

LA MÈRE. — L'apôtre Paul dit : « Leur incrédulité annulera-t-elle la fidélité de Dieu ? Qu'ainsi n'advienne » (4) ! Et il dit encore : « Là où le péché abondait, la grâce a surabondé » (5). Dieu a donc poursuivi son dessein, et sa gloire est venue sur la terre dans la Personne de Jésus, son Fils unique. Lis dans l'évangile de Jean, chapitre I, verset 14.

SOPHIE (*lit*). — « Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous, et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un Fils unique de la part du Père. » Et je me rappelle, maman, que quand l'ange du Seigneur vint annoncer aux bergers la naissance du petit enfant, la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux (6).

(1) Exode XL, 34, 35. — (2) Jérémie XI, 10; XXII, 9.

(3) Ézéchiel X, 18, 19; XI, 22, 23. — (4) Romains, III, 3.

(5) Romains V, 20. — (6) Luc II, 9.

LA MÈRE. — Le Seigneur Jésus, qui était Dieu, Emmanuel, Dieu avec nous, venait au milieu de son peuple Israël pour le rassembler. Mais Israël ne le voulut pas. Écoute la plainte douloureuse du Seigneur dans le prophète Ésaïe : « J'ai travaillé en vain, j'ai consumé ma force pour le néant... L'Éternel m'a formé pour lui ramener Jacob, mais Israël ne se rassemble pas » (1).

SOPHIE. — Cela me fait souvenir, maman, de ce que dit le Seigneur Jésus quand il pleure sur Jérusalem : « J'ai voulu rassembler les enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu » (2). Ces pauvres Juifs étaient bien ingrats.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et ils ont été jusqu'à faire mourir Celui qui les aimait tant. Mais Dieu n'a pas abandonné son dessein d'habiter au milieu des hommes. Il s'est tourné vers les nations, et en a tiré un peuple pour son nom, auquel il a joint les Juifs qui avaient cru. Dieu s'est formé ici-bas une habitation composée de pierres vivantes, comme je te l'ai dit — ce sont tous les croyants, l'Église — et le jour de la Pentecôte, il est venu y faire sa demeure. Le Saint-Esprit l'a remplie, comme autrefois la gloire de l'Éternel a rempli le temple de Salomon. Mais l'Église est un peuple céleste que le Seigneur Jésus rassemble autour de Lui et prendra bientôt dans le ciel. Et Israël maintenant dispersé, l'Éternel l'a-t-il oublié (3) ?

SOPHIE. — Non, maman ; il rassemblera les Juifs quand ils croiront à Jésus et se repentiront.

LA MÈRE. — Alors, Sophie, un nouveau temple s'élèvera à Jérusalem, et de nouveau la gloire de

(1) Ésaïe XLIX, 4, 5. — (2) Matthieu XXIII, 37.

(3) Ésaïe XLIX, 14, 15.

l'Éternel viendra y habiter (1). Ce sera pendant le règne glorieux du vrai Salomon, le Seigneur Jésus, règne qui durera mille années. Jérusalem sera le centre du rassemblement des Juifs et des nations heureuses et bénies. Mais cela n'accomplira pas encore pleinement le dessein éternel du cœur de Dieu, car le mal se manifestera encore sur la terre. Mais à la fin, Satan qui séduisait les hommes, sera jeté dans l'étang de feu et de soufre, les méchants seront jugés, et Dieu créera une nouvelle terre où la justice habitera et où le bonheur existera à jamais. Lis, mon enfant, ces choses merveilleuses, au chapitre XXI de l'Apocalypse.

SOPHIE (*lit*). — « Et je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés, et la mer n'est plus. Et je vis la sainte cité, nouvelle Jérusalem, descendant du ciel, d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. Et j'ouïs une grande voix, venant du ciel, disant : Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux ; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées. » Oh ! maman ; on tressaille d'avance de bonheur en pensant à cette félicité. Ce sera bien plus beau que la dédicace du temple, plus beau même que le règne de mille ans.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, le cœur de Dieu sera pleinement satisfait, son dessein parfaitement accompli ; « Il se reposera dans son amour (2), » et nous serons heureux avec Lui à jamais.

(1) Ézéchiel XLIII, 1-6 ; XLIV, 4. — (2) Sophonie III, 17.



## Les martyrs d'aujourd'hui

Je vous ai promis quelques détails, mes jeunes amis, sur l'œuvre que l'Esprit de Dieu a accomplie dans le sud de la Russie. Je vais tenir ma promesse.

Dans la colonie allemande de Rohrbach, l'une de celles dont je vous ai parlé, située non loin d'Odessa, vivait un pieux ministre, nommé Bonekemper. En 1858, l'année où l'on commença à parler du « stundisme, » il eut la pensée d'inviter ceux des paysans russes qui comprenaient un peu l'allemand, à assister aux réunions religieuses qui se tenaient dans des maisons particulières, l'après-midi du dimanche, dans le but de lire et d'étudier ensemble la Bible. Le matin, les colons allemands allaient au temple. Ce sont ces réunions qui portaient le nom de « stunde, » ou heure de lecture. De là vint le nom de « stundistes » que les prêtres, par dérision, donnèrent à ceux qui les suivaient.

Parmi ceux qui assistaient le plus régulièrement aux « stunden, » se trouvait un vagabond, nommé Onishtshenko, originaire du village d'Osnava, près de Nicolaïef. Jusqu'à l'âge de 30 ans, il avait vécu comme une vraie brute, sans connaissance de Dieu, mais en 1858, il fut converti au Seigneur, et Dieu se servit beaucoup de lui pour répandre l'Évangile parmi ses compatriotes.

Sa conversion fut décisive et complète. Il avait d'abord été amené à sentir quelle vie misérable il avait mené jusqu'alors. Un jour, terrassé par la conscience de ses péchés, il s'était jeté à terre, et priait Dieu ardemment pour qu'Il lui accordât sa lumière et son pardon. « O Dieu ! » disait-il, « éclaire-moi et fais de moi un autre homme. » « Je le sup-

pliais avec larmes, » racontait-il, « lorsque, tout à coup, il me sembla que l'on arrachait mes vêtements de dessus moi ; en même temps, je me sentis pénétré d'une paix et d'une joie intenses et merveilleuses : dès lors j'ai connu Dieu. »

Rempli du désir de faire part à ses compatriotes des grandes choses que Dieu lui avait faites, il retourna à Osnava, et se mit à annoncer l'Évangile aux âmes altérées de salut qui l'entouraient. Parmi ceux qui reçurent la parole se trouvait un jeune homme nommé Michaël Ratushui qui se joignit à Onishtshenko et déploya beaucoup d'énergie dans l'œuvre du Seigneur. Tous deux vraiment doués pour l'évangélisation, allaient de village en village, porter la bonne nouvelle du salut. Ils voyageaient sous l'habit de colporteur ou de cordonnier, car Onishtshenko, depuis sa conversion, avait appris à lire et à faire des chaussures. Partout où ils allaient, on achetait d'eux des Nouveaux Testaments ou des cantiques traduits de l'allemand et de l'anglais, et que les paysans s'empressaient d'apprendre. Au bout de deux ans, il n'y avait guère de hameau dans les environs de Nicolaïef où ne se trouvât une petite congrégation de pieux stundistes se réunissant pour prier et annoncer l'évangile en public ou en particulier.

Cela se passait dans la province de Kherson. Mais bientôt ces missionnaires infatigables se mirent à visiter aussi la Bessarabie, la Crimée, Ekaterinoslaw, Kief et la Podolie, et partout ils étaient reçus avec joie. Ce qui explique l'avidité avec laquelle le message de Dieu était reçu, ce sont les ténèbres profondes étendues alors sur toute la Russie. Pensez, mes jeunes amis, qui jouissez de tant de moyens d'instruction, qu'en 1860, dans la province de Kief, il n'y avait qu'une seule école pour une population

de 34,000 enfants, et seulement un homme sur mille qui sût lire. En moyenne, dans des districts de 5000 habitants, on ne trouvait qu'une seule église pouvant à peine contenir 300 personnes. On comprend l'action exercée sur ces populations ignorantes par les prédications simples et vivantes de ces ouvriers du Seigneur, et surtout par leur vie pieuse et dévouée et par celle des autres personnes qui avaient cru et s'étaient jointes à eux. Comme chez les premiers disciples, le zèle et l'amour débordaient dans les congrégations stundistes. Dès que, parmi eux, il se trouvait un homme qui savait s'exprimer facilement, il se mettait à annoncer l'Évangile. L'émancipation des serfs en 1861, favorisa grandement ce mouvement religieux. Les paysans eurent la faculté de circuler d'un district à l'autre, et cela amena la diffusion des Saintes Écritures dans toute la Russie méridionale, et une plus grande facilité pour annoncer l'Évangile. Il en était comme dans les premiers temps, où « ceux qui avaient été dispersés, allaient çà et là, annonçant la parole. » (Actes VIII, 4.)

C'est à cette époque qu'Ivan Lisotsky entra sur la scène comme prédicateur. Par son moyen, un grand nombre de familles embrassèrent la vraie foi. Les progrès de l'Évangile furent si grands que les prêtres et la police s'en émurent, mais ils ne savaient ce qu'il y avait à faire. En 1865, le pope (ou prêtre) d'Osnova demanda l'autorisation de sévir contre les « hérétiques » — c'est ainsi qu'il les appelait — qui se rassemblaient dans la maison de Ratushuï, pour lire les évangiles, et chanter, disait-il, des « cantiques extraordinaires. » Mais il ajouta plus tard qu'il ne pouvait trouver rien à redire quant à la manière dont ils traitaient leurs icônes ou images. Cela nous montre que, jusqu'alors, les stundistes n'avaient pas rompu avec l'église grecque. Ils gar-

daient leurs icônes, et laissaient encore les prêtres baptiser leurs enfants.

Cela nous amène à un point capital de leur histoire, celui où ils virent qu'ils ne pouvaient plus rester attachés à une église remplie d'erreurs et de corruption, et qu'il leur fallait s'en séparer coûte que coûte pour rester fidèles au Seigneur et à sa parole. En effet, cette décision allait leur attirer la haine des prêtres et les rigueurs de la loi qui interdit à tout sujet du czar, Russe de naissance, de quitter l'église orthodoxe. Mais à qui faut-il obéir, à Dieu ou aux hommes ? (Actes V, 29.) Et si Dieu nous commande de nous séparer du mal, devons-nous y rester associés ? L'exemple des baptistes (1) allemands qui gardaient à l'égard de l'église orthodoxe une entière séparation, contribua à éclairer les stundistes sur la position qu'ils avaient à prendre vis-à-vis d'elle.

Avant d'aller plus loin, je voudrais vous dire un mot sur la plus grave des erreurs de l'église au milieu de laquelle se trouvaient les stundistes. C'est le culte rendu aux icônes ; il constitue une idolâtrie flagrante qui se montre partout et à chaque instant. En effet, chaque chaumière, même la plus misérable, possède une ou deux de ces images représentant Dieu le Père, le Sauveur, la Vierge, ou quelque'un des saints. On en trouve dans tous les locaux administratifs, depuis le Consistoire ecclésiastique jusqu'au bureau du moindre employé de police. On les voit dans les banques, dans les échoppes, dans les gares, sur les murs des cabarets, sur les bateaux à vapeur. Le noble, comme le paysan, s'incline devant les images saintes ; on se prosterne et on prie

(1) Secte chrétienne qui n'admet que le baptême des adultes,

devant elles ; le peuple les appelle Dieu, et brûle en leur honneur l'huile sainte. Un Russe est-il heureux ? Il le doit à l'icône. L'adversité s'attache-t-elle à ses pas ? C'est qu'il aura négligé ses images sacrées ; l'huile aura manqué dans les lampes, les cadres auront été endommagés, ou bien il aura oublié le respect qui leur est dû, en jurant ou en s'enivrant en leur présence.

Dans les églises, les icônes des saints populaires reçoivent les hommages de milliers de pèlerins. On leur adresse des requêtes pour toutes les circonstances de la vie. Ils suivent les armées dans leur marche, et la victoire est assurée, s'ils se montrent propices. L'un des icônes favoris du peuple représente la Vierge en toilette de mariée, assise entre le Père et le Fils, et le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, tenant une couronne impériale au-dessus de sa tête. La Vierge, qu'ils nomment la mère de Dieu, ne remplit pas simplement chez les Russes orthodoxes, comme chez les catholiques romains, le rôle d'intercesseur, ce qui est déjà une erreur capitale, mais elle est leur Dieu, et ils lui adressent leurs prières, comme aussi à l'ange Gabriel. N'avais-je pas raison de dire que c'est une idolâtrie plus terrible que même celle des païens, puisque des objets les plus saints elle fait des idoles ?

Vous comprenez qu'en faisant de Marie la mère de Dieu, en lui adressant leurs hommages et leurs prières comme à Dieu, le Seigneur Jésus, pour eux, est relégué à l'arrière-plan. Ils semblent ignorer son existence ; il est comme perdu dans les profondeurs de la Divinité. On n'a jamais appris à ces pauvres gens qu'il est écrit : « Afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père » (Jean V, 23), et à placer en Lui toute leur confiance pour le présent et l'avenir. N'ont-ils donc pas la Bible ? direz-vous,



Oui, mais vous avez vu leur ignorance. Ne sachant pas lire, ils devaient se contenter de l'enseignement que leur donnaient leurs prêtres qui, eux-mêmes, avaient été élevés dans les erreurs transmises par une longue tradition.

Quand les stundistes, ayant appris à lire, trouvèrent dans le Nouveau Testament que « Dieu a glorifié le Fils et l'a fait asseoir à sa droite au-dessus de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais dans celui qui est à venir » (Éphésiens I, 21), et que c'est à Lui seul qu'appartient notre hommage, sans que nulle part dans la Bible, il soit fait mention d'adorer la Vierge, ni les saints, et encore moins leurs images, ils comprirent qu'ils devaient se séparer d'une église qui s'était à ce point écartée de la vérité, et qui, en pratique du moins, mettait de côté le divin Sauveur. Ils avaient appris à le connaître, non seulement comme le Fils unique, digne de tout honneur, mais comme Celui qui, dans son amour, s'était livré Lui-même et avait souffert et était mort sur la croix pour expier leurs péchés et les amener à Dieu. Croyant ainsi en Lui, ils furent prêts à souffrir pour Lui, qui les avait tant aimés, et à endurer la mort même, plutôt que de le déshonorer en restant liés à une église qui s'était écartée si loin de la vérité des Écritures. Il y a, dans l'église grecque, d'autres erreurs qui ne devraient pas permettre à un chrétien de s'associer à cette église, mais ce qui surtout détourna d'elle les stundistes, ce fut l'horreur qu'ils conçurent pour le culte des icônes, et c'est la manifestation de leurs sentiments à cet égard qui attira sur eux la persécution la plus terrible. Je vous dirai quelques mots de ce que nos frères stundistes eurent à endurer pour le Seigneur, mais vous serez bien aises, sans doute, de savoir aussi quelque chose de leur vie

comme chrétiens, et de la manière dont ils se réunissaient, rendant ainsi témoignage dans leur conduite à Christ et à sa grâce. C'est ce que nous verrons une autre fois, s'il plaît au Seigneur.

---

### Un cantique à l'hôpital

Une dame chrétienne visitait un hôpital militaire au Caire, en Égypte. Elle vit parmi les blessés un jeune homme qui faisait partie du régiment écossais des Highlanders. Un boulet lui avait enlevé une jambe, et le médecin avait déclaré qu'il ne passerait pas la nuit. Dévoré par une fièvre ardente, il gisait les yeux fermés. La visiteuse s'arrêta près de son lit pour voir si elle ne pourrait rien faire pour lui. Elle entendit le patient murmurer dans son délire : « Mère, mère ! » Trempant dans l'eau glacée qui se trouvait près du lit, un mouchoir, elle en baigna le front brûlant du blessé. Il ouvrit les yeux et dit : « Comme c'est frais ! Quel bien cela fait ! » Et saisissant la main de la dame, il la baisa et dit : « Merci, merci, chère Madame. Vous me rappelez ma mère. »

« Désirez-vous que j'écrive à votre mère ? » demanda-t-elle. « Non, » reprit-il, « le médecin le fera pour moi. Mais ne voudriez-vous pas me chanter un cantique ? »

La dame hésita en se voyant dans cette grande salle au milieu de tant de malades. Mais jetant, par la fenêtre ouverte, un coup d'œil sur le Nil, dont le soleil couchant empourprait les eaux, sa pensée se porta involontairement sur le fleuve qui arrose la cité aux rues d'or, et elle commença à chanter à demi-voix un cantique anglais connu, dont une imparfaite traduction donnera quelque idée ;

« Près du fleuve aux pures ondes  
 Qui sort du trône de Dieu,  
 Du bonheur sources profondes !  
 Serons-nous tous en ce lieu ?

Bientôt tous les regards se portèrent de ce côté, et bien des têtes se soulevèrent de dessus leurs oreillers pour mieux entendre. Et voilà que, quand la dame eut achevé la première strophe, là où le chœur reprend, nombre de voix des malades, les uns en basse, d'autres en ténor, quelques-unes faibles et tremblantes, les autres plus fortes, entonnèrent le chœur et chantèrent :

» Oui, pour toujours près du fleuve  
 Qui sort du trône de Dieu,  
 Où de bonheur on s'abreuve ;  
 Nous serons tous en ce lieu. »

La dame continua :

« Serons-nous sur ce rivage  
 Que baigne un flot toujours pur,  
 A l'abri de tout orage,  
 Sous un ciel toujours d'azur ?

» Serons-nous dans la lumière  
 Nous rafraîchissant aux eaux  
 De la céleste rivière,  
 Où Christ conduit ses troupeaux ?

» Et dirons-nous tous sa grâce  
 Dans un cantique éternel,  
 Près du fleuve pur qui passe  
 Dans la cité d'or du ciel ?

» Avant d'atteindre le fleuve,  
 Luttons de tout notre cœur ;  
 Nous aurons, après l'épreuve,  
 La couronne du vainqueur.

» Et, près du fleuve céleste,  
 Nous aurons avec Jésus  
 Le repos qui toujours reste  
 Le partage des élus.

» A ce fleuve de la vie  
 Nous touchons : ô saint transport !  
 La course est bientôt finie,  
 Voyageurs, voilà le port !

Et après chaque strophe, on entendait les voix émues des blessés répéter :

» Oui, pour toujours près du fleuve  
Qui sort du trône de Dieu,  
Où de bonheur on s'abreuve ;  
Nous serons tous en ce lieu »

Une émotion profonde avait saisi tous les cœurs. La dame, les larmes aux yeux, regardait ce jeune Écossais qui allait mourir, loin de sa mère, dans un hôpital en Égypte. Elle lui demanda : « Serez-vous vraiment là, près du fleuve d'eau vive, devant le trône de Dieu ? »

« Oui, » répondit-il, « je serai là, car je repose sur le fondement de ce que le Seigneur a souffert pour moi sur la croix. » Et ses grands yeux bleus s'illuminèrent d'un éclat radieux, et sur ses traits d'une pâleur de mort brilla la lumière d'un soleil qui n'est pas de cette création, mais céleste et éternel.

La dame prit congé de lui, sachant qu'elle ne le verrait plus ici-bas, mais qu'elle le rencontrerait là-haut, « près du fleuve qui sort du trône de Dieu. »

Et vous, mon jeune lecteur, y serez-vous ?



### Réponse à la question du mois de juin

Joab ou Josué

Aser

Cham

Osée

Booz

Le nom du patriarche est JACOB.

### Question pour le mois de juillet

Cherchez et nommez six des lieux les plus remarquables mentionnés dans la Bible ; dites ce qui les rend remarquables et citez les passages à l'appui.

## Histoire des rois d'Israël.

### SALOMON, LE TROISIÈME ROI

(1 *Rois II-XI*; 2 *Chroniques I-IX*)

---

#### DÉDICACE DU TEMPLE — PRIÈRE DE SALOMON

LA MÈRE. — Nous avons vu, Sophie, la gloire de l'Éternel remplissant le temple, l'Éternel venant prendre possession de son trône au milieu de son peuple rassemblé. Alors Salomon se, tournant vers le temple, prononça ces paroles : « L'Éternel a dit qu'il habiterait dans l'obscurité profonde. Mais moi j'ai bâti une maison d'habitation pour toi, un lieu fixe pour que tu y demeures à toujours. »

SOPHIE. — Que voulait dire Salomon par cette obscurité profonde où l'Éternel habite ?

LA MÈRE. -- Pour les hommes, avant que le Seigneur Jésus fût venu, Dieu n'était pas révélé ; Ésaïe dit de Lui : « Certes, tu es un Dieu qui te caches » (1), et quand il parlait, c'était du sein d'une nuée épaisse, répandant une obscurité profonde. C'est ainsi qu'il descendit sur Sinaï pour donner sa loi à Israël ; et nous lisons que « Moïse s'approcha de l'obscurité profonde où Dieu était » (2). Et maintenant, sous les yeux de Salomon et du peuple, la nuée avait rempli le temple, une obscurité profonde y régnait, et l'on pouvait voir que c'était bien le même Éternel qui avait parlé à Moïse, et qui, en ce jour, était venu faire sa demeure dans le temple.

(1) Ésaïe XLV, 15. — (2) Exode XX, 21.

SOPHIE. — Mais, pour nous, Dieu n'habite pas l'obscurité, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. L'apôtre dit aux chrétiens : « Vous n'êtes pas venus... à l'obscurité, ni aux ténèbres... mais vous êtes venus à Jésus » (1), et Jésus est « la lumière du monde ; » Il éclaire notre âme pour que nous connaissions Dieu qui est lumière et amour (2). Et quand nous nous approchons de Dieu, c'est dans la lumière et non dans l'obscurité, car nous savons qu'il est notre Père, le Père des lumières (3). Ensuite, Salomon se tourna vers toute l'assemblée d'Israël qui se tenait debout, et la bénit ; puis il rendit grâce à l'Éternel qui avait choisi Israël pour son peuple, Jérusalem comme lieu de sa demeure, et David pour roi, et qui avait donné à Salomon, son fils, de lui bâtir un temple, accomplissant ainsi sa parole. Tout venait de Dieu et Salomon le reconnaît ; lui n'était que l'instrument pour exécuter ce que Dieu avait dit. Te rappelles-tu le nom d'un grand roi qui, au contraire, attribuait toutes les grandes choses qu'il avait faites à sa propre puissance ?

SOPHIE. — Je pense que tu veux parler de Nébucadnetsar ; mais il fut changé en une bête, parce qu'il n'avait pas rendu gloire à Dieu (4).

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Salomon ne fit pas ainsi. Après avoir rendu grâce à l'Éternel, il lui présenta ses requêtes. Il avait fait élever devant l'autel une estrade d'airain sur laquelle il se plaça, et là, en face de toute la congrégation d'Israël, il fléchit les genoux et, étendant les mains vers les cieux, il dit : « Éternel, Dieu d'Israël ! il n'y a point de Dieu comme toi, dans les cieux et sur la terre, qui gardes

(1) Hébreux XII, 18-24.

(2) Jean VIII, 12 ; 1 Jean I, 5 ; IV, 8.

(3) Jacques I, 17. — (4) Daniel IV, 28-33.

l'alliance et la bonté envers les serviteurs qui marchent devant toi de tout leur cœur, » et il rappela la fidélité de Dieu envers David, en accomplissant tout ce qu'il lui avait promis. Salomon, en disant cela, pensait au temple qu'il venait d'élever et que la gloire de l'Éternel remplissait. Mais il savait bien que Dieu était trop grand pour être renfermé tout entier dans les étroites limites d'un temple. Aussi il s'écrie : « Mais Dieu habitera-t-il vraiment avec l'homme sur la terre ? Voici, les cieux, et les cieux des cieux, ne peuvent le contenir ; combien moins cette maison que j'ai bâtie » (1) !

SOPHIE. — Et cependant, maman, l'Éternel était venu pour habiter dans ce temple.

LA MÈRE. — Certainement, mon enfant. Bien que Dieu soit infini, présent partout, cependant, par un effet de sa faveur, il manifestait, d'une manière spéciale et sensible, sa présence au milieu de son peuple. Et maintenant, Sophie, il en est de même, bien que d'une manière différente. Dieu, le Dieu infini, vient demeurer en nous par son Esprit. Lis dans la première épître de Jean, au chapitre IV, les versets 12 et 13.

SOPHIE (*lit.*). — « Personne ne vit jamais Dieu ; si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, et son amour est consommé en nous. Par ceci nous savons que nous demeurons en lui, et lui en nous, c'est qu'il nous a donné de son Esprit. »

LA MÈRE. — Tu vois, Sophie, que Dieu est en nous d'une manière invisible, mais très réelle, et qui se manifeste au dehors par l'amour que nous avons les uns pour les autres.

SOPHIE. — C'est plus beau encore, n'est-ce pas, maman, que ce qui se voyait au temps de Salomon ?

(1) Lisez et comparez Actes VII, 48-50, et Ésaïe LXVI, 1, 2.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, c'est la vie de Dieu même qui se montre chez ses enfants, et c'est ce que nous voyons d'une manière si admirable et touchante au commencement de l'Église (1). La présence de l'Esprit Saint dans l'Église se manifestait dans la vie des saints. Ce n'était plus une obscurité profonde, mais la lumière et la chaleur de l'amour. Mais continuons à lire ce que Salomon demandait à l'Éternel : « Éternel, mon Dieu, » dit-il, « aie égard à la prière de ton serviteur et à sa supplication, pour écouter le cri et la prière que ton serviteur t'adresse, pour que tes yeux soient ouverts jour et nuit sur cette maison, sur le lieu où tu as dit que tu mettrais ton nom, pour écouter la prière que ton serviteur t'adressera en se tournant vers ce lieu-ci. Et écoute les supplications de ton serviteur et de ton peuple Israël, qu'ils t'adresseront en se tournant vers ce lieu-ci : toi, écoute des cieux, du lieu de ton habitation ; écoute et pardonne ! » Et alors Salomon mentionne différentes occasions où, soit les individus, soit le peuple dans son ensemble, se tourneraient vers l'Éternel pour l'implorer afin d'être aidés, secourus ou pardonnés, et il demande que Dieu les exauce, leur pardonne, et leur donne de marcher fidèlement. Mais dans la prière de Salomon, il y a une demande particulièrement touchante. Elle nous montre que Salomon comprenait que, tout en étant le Dieu d'Israël, son peuple, l'Éternel n'oubliait pas les autres nations : « Si quelque étranger, » dit-il, « qui ne sera pas de ton peuple Israël, mais qui viendra d'un pays lointain à cause de ton grand nom, et présentera sa prière en se tournant vers cette maison, alors, toi, écoute des cieux, du lieu de ton habitation, et agis selon tout ce que l'étran-

(1) Lisez Actes II, 42-47.



ger réclamera de toi ; afin que tous les peuples de la terre connaissent ton nom, et te craignent, comme ton peuple Israël, et qu'ils sachent que cette maison que j'ai bâtie est appelée de ton nom. » Te rappelles-tu un étranger qui vint d'un pays lointain à Jérusalem pour adorer l'Éternel dans son temple ?

SOPHIE. — N'est-ce pas l'officier de Candace, la reine d'Éthiopie, intendant de ses trésors ? (1)

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et tu vois que Dieu eut égard à sa prière, et lui accorda une bénédiction bien supérieure à tout ce qu'il attendait. Le Seigneur lui envoya Philippe qui lui fit connaître la voie du salut. Ainsi l'Éternel s'était souvenu de la prière de Salomon et l'exauçait mille ans plus tard en faveur de cet étranger. Et te rappelles-tu quelqu'un de plus grand que Salomon, et qui adressa aussi à Dieu une prière fervente où il mentionne ceux qui seraient loin afin qu'ils fussent bénis ?

SOPHIE. — Je sais, maman, que le Seigneur Jésus, avant de quitter ses chers disciples, a prié pour eux, mais je ne sais pas quel est le passage dont tu parles.

LA MÈRE. — Le Seigneur dit dans sa prière : « Je ne te prie pas seulement pour ceux-ci, mais pour ceux qui croiront par leur parole » (2).

SOPHIE. — Ah ! je comprends, maman. Si nous sommes de ceux qui croient au Seigneur Jésus, il a prié pour nous, comme pour les disciples qui étaient alors avec Lui. Comme cela est doux de savoir que Jésus pensait à nous qui vivons dans un temps si éloigné, et qu'il nous a recommandés à son Père ! Quelle bonté de sa part !

LA MÈRE. — Et il prie encore pour nous, maintenant qu'il est dans le ciel (3). Salomon, dans sa

(1) Actes VIII, 26-40. — (2) Jean XVII, 20.

(3) Hébreux VII, 25 ; Romains VIII, 34.

prière, adresse à l'Éternel une autre requête qui doit être bien précieuse pour le pauvre peuple d'Israël. Il dit : « S'ils ont péché contre toi, et ont été emmenés en captivité, et qu'ils rentrent en eux-mêmes et te supplient, alors écoute des cieux et pardonne à ton peuple. » Nous voyons maintenant qu'Israël, à cause de ses péchés, et pour avoir rejeté Christ, est dispersé et en opprobre sur la terre, mais tu sais, Sophie, que le temps viendra où il rentrera en lui-même et suppliera le Seigneur qui pardonnera. La prière de Salomon sera exaucée.

SOPHIE. — Je trouve bien beau, maman, qu'un roi si jeune que Salomon, ait présenté à Dieu une prière où il n'oublie personne. Mais c'est à cause de la sagesse que Dieu lui avait donnée, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et parce que son cœur était rempli de reconnaissance et éprouvait le sentiment de la présence de l'Éternel. C'est Dieu qui mettait ses paroles dans sa bouche. Il termine sa prière en disant : « Et maintenant, Éternel Dieu, lève-toi pour entrer dans ton repos, toi et l'arche de ta force ! Que les sacrificateurs, Éternel Dieu, soient revêtus de salut, et que les saints se réjouissent en ta bonté ! Éternel Dieu, ne repousse pas la face de ton oint ; souviens-toi de tes grâces envers David, ton serviteur. » Ce sont les paroles de David, dans le Psaume CXXXII. Le roi prophète les avait prononcées, lorsqu'il amena l'arche en Sion et la mit sous une tente, et maintenant, combien plus elles étaient applicables, puisque c'était dans un temple qu'elle avait été placée. Nous verrons, une autre fois, la réponse que l'Éternel fit à Salomon.

---

## Les martyrs d'aujourd'hui

Comme je vous l'ai promis, mes jeunes amis, je vous donnerai quelques détails sur la vie des Stundistes, sur leur organisation et sur la manière dont se tenaient leurs réunions.

La première chose à remarquer chez eux est leur attachement à la parole de Dieu. C'est par elle qu'ils ont été éclairés et ont appris à connaître la voie du salut, aussi l'ont-ils prise pour règle unique et infail-  
 lible de leur foi et de leur vie. La Bible est pour eux la révélation de Dieu. En elle seule ils cherchent la vérité. La plupart d'entre eux, quand ils vont à leur ouvrage, emportent dans leur poche un Nouveau Testament qu'ils lisent dans leurs moments de repos, au lieu de les passer à boire. Ils sont ainsi réjouis et encouragés en apprenant l'amour de Dieu et de Jésus, et font l'expérience que les pages saintes sont « plus précieuses que l'or et que beaucoup d'or fin, et plus douces que le miel et que ce qui distille des rayons de miel. » (Psaume XIX, 10.) Est-ce le cas pour mes jeunes lecteurs ?

Mais ils ne cherchent pas seulement des jouissances dans la parole de Dieu. Ils la lisent aussi pour apprendre comment le chrétien doit marcher dans ce monde. Elle est « une lampe à leurs pieds, une lumière dans leur sentier. » (Psaume CXIX, 105.) C'est ce que nous trouvons exprimé dans une lettre écrite par un de leurs anciens de la province de Bessarabie : « Nous n'avons, » dit-il, « qu'un devoir dans ce monde ; c'est d'être à l'unisson de la volonté de Dieu à notre égard. Comment apprendrons-nous à connaître cette volonté ? Il nous l'a révélée dans

le Nouveau Testament, et si nous négligeons d'y chercher quelle est la volonté de Dieu, nous ne remplissons pas le but pour lequel il nous a placés ici-bas. La méditation assidue des Écritures nous rend capables de vivre selon le modèle que Christ nous a laissé, et de glorifier notre Créateur et de jouir de Lui. »

Mettant en pratique la Parole, ils marchent d'après ce principe que « le service de Dieu signifie vivre pour les autres et mourir à nous-mêmes. » Aussi règne-t-il parmi eux une vraie fraternité chrétienne. Y a-t-il parmi eux des malades ou des prisonniers, ils rentrent leurs récoltes et labourent leurs champs, soignent leurs terres et souvent élèvent leurs enfants. Ils donnent d'ailleurs l'exemple de l'ordre et du travail, ayant complètement renoncé aux habitudes d'ivrognerie qui caractérisent la plupart des paysans russes. Aussi leurs champs sont-ils bien cultivés, et leurs villages et leurs maisons présentent-ils un aspect de propreté et de prospérité que l'on ne trouve pas autre part. En même temps, la vie de famille est pure. Ils instruisent et élèvent leurs familles du mieux qu'ils peuvent, et leurs femmes et leurs enfants ne tremblent plus sous la brutale autorité des pères de famille, comme cela a lieu chez les autres paysans. Une sévère discipline morale règne parmi eux, de sorte que leurs adversaires mêmes sont forcés de le reconnaître. L'un d'eux disait : « Ils se distinguent du reste de la population par le niveau uniformément élevé de leur moralité, et dans les villages où ils résident la criminalité a en fait disparu. » Tels étaient chez les Stundistes les fruits de l'Évangile reçu dans leur cœur ; tels ils devraient toujours être chez tous ceux qui le professent.

Le pasteur Bonekemper, dont je vous ai parlé,

était mort. Son fils Karl avait commencé par être négociant, mais comme il se rendait en Amérique, le vaisseau qu'il montait fut assailli par une violente tempête. Dieu parla à son âme au milieu du danger qui le menaçait, et il résolut de se consacrer entièrement au service de Christ. Ayant appris la mort de son père, il retourna à Rohrbach, lui succéda, et employa dès lors toutes ses facultés au bien de ses paroissiens. En même temps, ayant étudié la médecine, et connaissant bien le dialecte du sud de la Russie, il entra en rapport avec la population indigène qu'il était toujours prêt à secourir, et il devint ainsi un des chefs des Stundistes qui recouraient volontiers à lui, quand quelque difficulté s'élevait au milieu d'eux.

Vous serez bien aises de lire quelques-uns des avis que, dans ses lettres colportées d'un village à l'autre, il leur adressait :

« Que les hommes et les femmes apprennent à lire, et qu'ils l'enseignent aussi à leurs enfants. »

« Nous trouvons la révélation de Dieu et quelle est sa volonté, dans le Nouveau Testament ; c'est pourquoi procurez-vous à tout prix ce livre, et étudiez-le jour et nuit. »

« Sois généreux envers ton frère qui git dans les ténèbres, ne t'enorgueillis pas de tes avantages spirituels, mais cherche à l'éclairer, car il est ton frère. »

Les Stundistes devenant toujours plus nombreux, Karl Bonekemper jugea nécessaire d'établir parmi eux une organisation régulière. Sans m'étendre sur cette organisation, je me contenterai de vous dire que l'on choisit des presbytres ou anciens et des diacres. Les premiers étaient, autant que possible, des hommes d'âge et d'expérience et versés dans les Écritures. Ils présidaient le culte public et expo-

saient et expliquaient la parole de Dieu. Ils visitaient les villages et entretenaient des relations avec les anciens d'autres communautés. Ils étaient aussi intermédiaires entre les frères prisonniers ou exilés et leurs familles. Les diacres les assistaient et les remplaçaient au besoin, et s'occupaient des écoles du dimanche. Ni les uns ni les autres d'ailleurs ne reçoivent de salaire : ils travaillent de leurs mains, s'occupant en général de la culture des champs.

Les conducteurs des Stundistes entretiennent entre eux et les communautés une correspondance active. Les lettres qu'ils écrivent sont adressées selon la forme scripturaire : « A l'Église de —, » ou bien : « Aux bien-aimés en Christ, les frères et les sœurs de l'Église de —, salut ! » Puis suivent des exhortations telles que celles-ci : « Prenez garde, frères, que votre église qui, pendant dix ans, a fait entendre sa voix comme une trompette éclatante, ne devienne silencieuse. » Ou bien : « Ceignez vos reins en vue du grand combat. L'ennemi se réjouirait de votre faiblesse, et si vous ne mettez de l'ordre dans votre maison, la confusion et le danger seront grands... Veillez à ce que vos anciens jouissent d'une bonne réputation, et n'oubliez pas les pauvres et les opprimés lorsque vous vous réunissez pour prendre la Cène le jour du Seigneur. »

Je vous dirai maintenant un mot de la manière dont se tenaient les réunions chez les Stundistes. Je dis « tenaient, » car les persécutions ont bien changé l'état des choses, comme nous le verrons. Leurs services étaient très simples. On se réunissait habituellement dans la plus grande chambre de quelque maison de paysan. La salle, bien propre, avait été débarrassée des meubles et des objets usuels, et ne renfermait plus que des bancs gros-

siers, quelques chaises et une table. A l'extrémité de la chambre se trouvait une plus petite table couverte d'une nappe blanche sur laquelle étaient une Bible et un recueil de cantiques, la plupart traduits de l'anglais et de l'allemand. Le service commence par le chant d'un cantique ou d'un psaume, puis l'ancien lit et explique un chapitre de la Bible, après quoi il invite à prendre la parole ceux qui auraient quelque chose à ajouter. On chante de nouveau un cantique, puis tous s'agenouillent pour prier.

Ils célèbrent la Cène avec une simplicité tout aussi grande. « Nous sommes persuadés, » disent-ils, « que dans ce symbole sacré, Christ donne spirituellement au croyant sa chair et son sang. » Dans ces occasions, un ancien commence le service par ces mots : « Commençons cette réunion au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. » Puis il lit les 15 premiers versets du chapitre XII de l'Exode, qui exposent l'ordonnance de la Pâque juive. « Cette fête solennelle, » ajoute-t-il, « fut instituée pour commémorer la délivrance des Israélites de la mort corporelle et de la servitude. Mais maintenant le sang de l'Agneau délivre l'homme de la mort éternelle. » Ensuite il lit I Corinthiens XI, 23-34, ou Matthieu XXVI ; pendant ce temps l'un des diacres place sur la table le pain et le vin, et lorsque l'ancien en vient à ces paroles : « Prenez, mangez, ceci est mon corps, » le pain circule parmi les assistants. On fait de même pour la coupe. Avant la cène, les fidèles chantent un verset de cantique dont voici la traduction littérale :

Quand, Seigneur, tu fis connaître  
Ta mort à tes disciples,  
Dans cette dernière soirée, tu pris du pain,  
Et tu le bénis ;

Puis le rompant, tu le leur donnas,  
 Leur disant :  
 Prenez, mangez-en tous,  
 Ceci est mon corps.

Un autre verset qui n'est aussi qu'une paraphrase des paroles bibliques, se chante avant la distribution de la coupe. Ensuite, l'ancien lit en Matthieu XXVI, 26-28, puis l'assemblée se sépare après une dernière prière et la bénédiction.

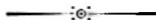
Comme je vous l'ai dit, ce qui précède s'applique aux réunions d'autrefois. Actuellement les Stundistes ne peuvent se rassembler qu'en prenant les plus grandes précautions. Leurs réunions rappellent celles des protestants de France au désert, il y a moins de deux siècles, alors que ceux qui se réunissaient ne le faisaient qu'au risque de leur vie ou de leur liberté. Un témoin oculaire d'une de ces réunions stundistes composée d'une quarantaine de personnes, raconte qu'elles se rencontraient dans une clairière au milieu d'une forêt. Les fidèles arrivaient de différents côtés par petits groupes, chacun portant sa Bible enveloppée dans du papier, afin de la cacher aux regards. Mais ces réunions sont presque toujours surprises par la police et un ou plusieurs des assistants sont jetés en prison. Mes jeunes lecteurs n'auraient-ils pas, pour la plupart, préféré laisser leur Bible à la maison, plutôt que de se compromettre en la portant avec eux ?

Avant de vous dire quelques mots sur les persécutions qu'ont attiré sur les Stundistes leur fidélité à Christ et leur attachement à la parole de Dieu, je vous transcrirai une lettre d'un de leurs prédicateurs datée du mois de janvier 1894. Vous y verrez à quoi s'exposent ces chrétiens pour se réunir afin de rendre culte au Seigneur. « Dimanche dernier, » écrit-il, « nous l'avons échappé belle. Vous savez



que la maison du frère Ilarion est maintenant sous la surveillance de la police, aussi sommes-nous obligés de nous rassembler au milieu des roseaux, sur le bord du fleuve (le Dniéper). Béni soit Dieu qui nous accorde au moins cette maison de prières là ! Eh bien, dimanche soir, nous étions réunis à notre place habituelle, quand Pavl arriva en courant nous avertir que la police et le prêtre étaient à nos trousses. La nuit était très sombre, ce qui favorisa notre fuite. Une dizaine d'entre nous se cachèrent dans les roseaux. La glace ne portait pas, de sorte que nous enfoncions dans l'eau jusqu'aux genoux. Après avoir attendu toute une heure, nous entendimes la police qui arrivait et nous pouvions distinguer les agents qui couraient de tous côtés à notre recherche. Enfin, à bout de patience, ils reprirent la route du village. Alors, sans quitter l'endroit où nous nous trouvions, j'offris à Dieu de ferventes actions de grâces pour notre délivrance. Mais depuis ce moment je souffre, ainsi que Pavl, de cruelles douleurs de rhumatismes. »

Nous pouvons nous réunir, sans crainte d'être molestés, dans de bonnes salles. Appréciez-vous ce privilège, mes jeunes lecteurs ? Et mettez-vous, pour venir aux réunions, le même zèle que ces pauvres Stundistes persécutés ? Ah ! c'est qu'ils aiment le Seigneur et sa Parole, et rien ne leur coûte pour s'en entretenir et s'édifier ainsi ensemble. Puisseons-nous les imiter et nous souvenir d'eux devant Dieu !



### Une agape

Mes chers petits amis, il y a quelque temps, je fus invité à une *agape*. Qu'est-ce que cela ? diront peut-être quelques-uns d'entre vous. C'est un repas fra-

ternel tout simple où sont conviés les frères et les sœurs d'une assemblée, et auquel on invite aussi quelques amis d'autres assemblées, ainsi que des serviteurs du Seigneur. Le but n'est pas seulement de prendre un repas, mais avant tout de s'entretenir ensemble pour s'édifier et s'encourager, et pour resserrer les liens de l'affection fraternelle qui unit les enfants de Dieu. On prie et on lit la parole de Dieu, et l'on écoute les exhortations des serviteurs du Seigneur.

*Agape* vient d'un mot qui veut dire « amour. » Vous le trouverez dans l'épître de Jude. (Verset 12.) Une agape est donc un repas où l'amour de Christ réunit les chrétiens, et où l'amour fraternel, qui découle de l'amour pour le Sauveur, préside et réchauffe les cœurs et les rend heureux. Les premiers chrétiens avaient entre eux des agapes, mais c'était bien souvent en secret à cause de leurs persécuteurs, et parfois dans les prisons, la veille du jour où quelques uns d'entre eux devaient être livrés aux bêtes. Ils s'encourageaient ainsi à être fidèles jusqu'à la mort.

Pour nous, mes enfants, par la grâce de Dieu, nous avons toute liberté pour nous réunir, et c'est bien précieux. Sachons en profiter. Vous me demanderez peut-être : Est-ce que les enfants étaient aussi invités ? Sans doute, mes chers petits amis, les enfants des parents chrétiens les accompagnaient ; ils participaient à cette fête de l'amour fraternel et pouvaient ainsi apprendre combien on est heureux avec le Seigneur Jésus qui aime les enfants et qui a dit : « Laissez-les venir à moi. » Et c'est la présence des enfants à l'agape qui m'a donné la pensée de vous en parler, afin que vous puissiez, vous aussi, faire votre profit de ce qui y a été dit spécialement aux enfants.

Je ne vous raconterai pas tout ce que les serviteurs de Dieu ont dit, ce serait trop long. Mais vous comprenez sans peine que le sujet était tout d'abord et par-dessus tout le Seigneur Jésus et son grand amour pour nous. Ainsi on a rappelé le souper que l'on fit à Jésus chez ses amis à Béthanie. (Jean XII, 1-3.) Si vous lisez ces versets, vous verrez qu'il y avait là trois personnes très intéressantes à des points de vue différents.

D'abord Lazare, qui avait été mort, et qui était maintenant vivant au milieu des convives, assis à table avec le Sauveur; puis l'active et intelligente Marthe qui servait, et la douce et pieuse Marie qui adorait son divin Maître. Tous trois étaient aimés de Lui et avaient été consolés par Lui. Puis il y avait les disciples, ceux qui avaient suivi Jésus. Mais qui était le centre de la fête et qui lui donnait son grand attrait? Ce qui la rendait si belle, ce qui l'illuminait comme un brillant soleil réchauffant les cœurs, c'était la présence de Jésus, le Fils de Dieu, descendu du ciel, et qui apportait le ciel sur la terre. Quelle délicieuse agape que celle où se trouvait le Seigneur de gloire en personne! Combien devaient être heureux ceux qui y assistaient! Eh bien, de même qu'il était à Béthanie au milieu de ses amis, il était aussi présent à notre agape, bien qu'invisible aux yeux de la chair. C'est Lui qui en faisait le charme et la joie pour ceux qui le voyaient par la foi.

Oh! mes chers petits amis, n'auriez-vous pas aimé à être à Béthanie avec le Seigneur Jésus qui vous aime tant? L'aimez-vous et aimez-vous savoir qu'il est là près de vous?

Un autre serviteur de Dieu porta nos regards en avant, et nous montra le banquet des noces de l'Agneau, où iront s'asseoir, au milieu de l'allé-

gresse et des transports de joie du ciel, au son répété des Alléluia, ceux qui auront cru et qui seront sauvés, l'Église qui est l'épouse du Seigneur et les amis de l'époux conviés à ce festin éternel de bonheur. Qui ne voudrait être là ? Comme dans le cantique, le cœur de ceux qui aiment Jésus dit : « Que n'y sommes-nous déjà ! »

Mais, direz-vous, n'y eut-il rien qui fût spécialement pour les enfants ? Certainement, mes petits amis. Ils ne pouvaient être oubliés. Un des serviteurs de Dieu qui était là et qui a une nombreuse famille, se sentit pressé de prier pour tous les chers enfants qui étaient présents à la fête, et de demander au Seigneur de les convertir, afin qu'ils eussent aussi part à la grande fête dans le ciel. Alors, mes chers jeunes amis, l'ami qui vous écrit ces lignes et qui avait eu sur le cœur de parler aux enfants, leur adressa quelques paroles que je vais essayer de vous répéter.

« Vous vous rappelez, mes enfants, qu'un jour le Seigneur Jésus, étant à table, raconta à ceux qui l'entouraient l'histoire d'un homme qui avait préparé un grand souper auquel il avait invité beaucoup de gens. Mais quand l'heure fut venue, et que, selon la coutume du pays, il eut envoyé son serviteur pour avertir les conviés que tout était prêt et qu'ils pouvaient venir prendre leur place, tous s'excusèrent sous un prétexte ou un autre, et méprisèrent ainsi celui qui les avait si gracieusement invités. C'était bien mal, n'est-ce pas ? Que faire maintenant ? Fallait-il laisser perdre ce qui avait été préparé à grands frais ? Non ; le maître du festin ne le voulait pas, et puisque les premiers invités n'avaient pas tenu compte de sa bonté envers eux, il résolut d'en faire profiter d'autres. Il envoya donc son serviteur inviter les pauvres, les boiteux, les

aveugles, tous les misérables de la ville, et comme le serviteur était revenu lui dire qu'il y avait encore de la place, il lui dit d'aller chercher tous les étrangers qu'il trouverait sur les chemins, afin que sa maison fût remplie de gens heureux de jouir de ce grand festin et qu'ainsi lui-même fût satisfait. Quelle bonté de la part de ce maître de maison, n'est-il pas vrai ? Comme tous ces pauvres gens devaient être reconnaissants !

» Vous savez, n'est-ce pas, mes enfants, qui représente cet homme bienveillant qui tenait tant à faire des heureux ? C'est Dieu qui nous aime. Et le grand festin qu'il a préparé est un repas, non pour notre corps, mais pour notre âme ; ce que l'on y trouve pour nous réjouir, ce sont les dons de sa grâce, le salut, la paix et la vie éternelle que Jésus, son Fils bien-aimé, nous a acquis par ses souffrances et sa mort. Tout est prêt et reste prêt depuis ce moment, et Dieu fait inviter par ses serviteurs les pauvres pécheurs à venir prendre leur place à ce festin, c'est-à-dire à croire à Jésus, à venir à Lui, qui seul peut introduire au grand souper préparé par l'amour de Dieu. « Tout est prêt ; venez, » disent-ils.

» Vos parents, mes enfants, et les amis qui sont ici, ont répondu à cette invitation, et de même qu'ils sont ici à l'agape, ils sont assis à la table excellente du grand souper du Seigneur, et ils en sont heureux. Et ce qu'il y a de bien meilleur pour eux, c'est que leurs noms sont écrits dans les cieus, et que, quand Jésus reviendra, il les mènera s'asseoir au banquet des noces de l'Agneau, dans le ciel. Et cela peut arriver d'un instant à l'autre.

» Vous, mes chers jeunes amis, vous avez accompagné vos parents à cette agape ; vous étiez invités et vous êtes venus. Mais cela vous donne-t-il une

place au grand souper du Seigneur? Non, mes petits amis. Vos parents vous ont bien amenés ici, mais ils ne peuvent vous emmener au ciel. Il vous faut venir vous-mêmes au Seigneur Jésus pour être sauvés. Ce soir nous vous disons de sa part : « Venez, car tout est prêt, » et « il y a encore de la place. » Oh ! combien le cœur de Jésus serait réjoui de vous voir venir à Lui pour avoir part au grand souper, pour être sauvés pour toujours, pour que vous ayez aussi part au banquet céleste ! Pour chacun de vous qui viendra, il y aura de la joie dans le ciel.

» Oh ! prenez garde, car si vous n'êtes pas venus au grand souper sur la terre, vous n'aurez point de part au festin éternel des noces de l'Agneau. Et le moment est proche où il n'y aura plus de place, car la maison sera remplie et le Seigneur viendra chercher ses bien-aimés rachetés. Ce sera trop tard alors ; la porte sera fermée. Voudriez-vous que vos parents s'en allassent sans vous auprès du Seigneur et que vous, vous fussiez laissés dehors pour le jugement éternel, loin de Dieu, dans les ténèbres et la misère ? Ne serait-ce pas terrible ? Venez donc, sans tarder, mes enfants, « venez au Sauveur qui vous aime. » Il y a encore de la place, une place pour chacun de vous aujourd'hui. Demain pourrait être trop tard. »

Et ce que je disais aux enfants de l'agape, je le dis à vous, chers jeunes amis :

- « VENEZ, CAR TOUT EST PRÊT ;
- » IL Y A ENCORE DE LA PLACE ;
- » HATEZ-VOUS ;
- » LE SEIGNEUR VIENT PROMPTEMENT. »

### A Jésus appartient tout mon cœur

Je ne veux plus de ce monde trompeur  
 Dont les plaisirs ne sont qu'un triste songe,  
 Et tous ses biens un décevant mensonge :  
 A Jésus seul appartient tout mon cœur.

Je ne veux plus d'un terrestre bonheur.  
 Boirai-je encore à la source bourbeuse ?  
 Que puiserai-je à la citerne creuse ?  
 Non ! A Jésus appartient seul mon cœur.

Je ne veux plus de l'esprit séducteur ;  
 Ce qu'il fait voir n'est qu'un trompeur mirage,  
 Ce qu'il promet n'est qu'un dur esclavage ;  
 Mais Toi, Jésus, tu satisfais mon cœur.

Toi seul, Jésus, es mon Fort, mon Sauveur,  
 La bonne part, la céleste rosée,  
 Le doux repos, l'ombre de la nuée...  
 Possède donc, ô Jésus, tout mon cœur.

---

### Réponses aux questions du mois de juillet

Peut-être mes jeunes lecteurs trouveront-ils des réponses un peu différentes de celles que je leur indique ; l'important est qu'ils cherchent et trouvent dans leur Bible ce qui répond aux questions d'une manière appropriée. Ainsi, le mois dernier, au lieu de Booz, quelques-uns d'entre eux ont trouvé Barzillai, ce qui convenait aussi très bien.

Voici donc les réponses à la question du mois de juillet : « Trouvez six des endroits les plus remarquables mentionnés dans la Bible. »

1<sup>o</sup> *Le jardin d'Éden*, lieu de délices où Dieu plaça le premier homme pour le cultiver et le garder. Là se trouvaient l'arbre de vie et celui de la connaissance du bien et du mal. Dieu avait défendu à l'homme de manger de ce dernier. (Genèse II.) Mais Adam et Ève désobéirent et furent chassés d'Éden, assujettis à la souffrance et à la mort.

2<sup>o</sup> *Le Calvaire ou Golgotha*, où le Seigneur Jésus fut crucifié et où, en subissant le jugement de Dieu et la mort, Il expia nos péchés. Ainsi fut accomplie la parole de l'Éternel prononcée en Éden et adressée

au serpent : « La semence de la femme te brisera la tête et tu lui briseras le talon. » (Matthieu XXVII, 45-50 ; Genèse III, 15.) — Calvaire veut dire Crâne. (Luc XXIII, 33.)

3° *Bethléem* ; la ville de David, le lieu de naissance de notre précieux Sauveur. (Luc II.)

4° *Nazareth*, ville de Galilée, où vivaient Marie et Joseph, et où le Seigneur Jésus fut élevé. C'est pour cela qu'on le nommait Jésus de Nazareth. (Matthieu II, 23 ; Luc I, 26, 27 ; II, 4, 39, 40 ; Matthieu XXI, 11.) Nazareth était une ville méprisée. (Jean I, 46, 47.)

5° *Sinai*, où Dieu donna la loi au peuple d'Israël. (Exode XIX, XX.)

6° *Jérusalem*, la capitale du royaume d'Israël depuis David, la ville du grand Roi, la ville de Dieu, sur laquelle l'Éternel a toujours les yeux, la joie de toute la terre, la ville où Salomon éleva le temple. A cause des péchés d'Israël, elle est maintenant foulée aux pieds par les nations, mais quand Israël se sera tourné vers Jésus, elle sera rétablie dans une splendeur plus grande que celle qu'elle a eue dans le passé. (Psaume XLVI, 4 ; XLVIII, 1, 2 ; 2 Chroniques VII, 16 ; Luc XXI, 24 ; Ésaïe LII, I.X.)

### Questions pour le mois d'août

- 1° De qui David était-il fils ?
- 2° Combien avait-il de frères ?
- 3° Quelle était l'occupation de David avant d'être oint par Samuel ?
- 4° Quel exploit remarquable accomplit-il avant cette époque ?
- 5° Comment David est-il le type du Seigneur dans cette occasion ?
- 6° Nommez d'autres hommes qui ont eu la même occupation que David.





## Histoire des rois d'Israël.

SALOMON, LE TROISIÈME ROI

(1 Rois II-XI; 2 Chroniques I-IX)

### DÉDICACE DU TEMPLE — RÉPONSE DE L'ÉTERNEL

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, que tu me parlerais de la réponse que fit l'Éternel à la prière de Salomon. Est-ce qu'il lui parla ?

LA MÈRE. — Non, pas immédiatement. Mais Dieu lui montra d'une manière sensible et merveilleuse, et en même temps fit voir à tout le peuple, qu'il agréait ses sacrifices et ses prières. « Quand Salomon eut achevé de prier, le feu descendit des cieux et consuma l'holocauste et les sacrifices. » C'était la réponse céleste et divine. En même temps, la gloire de l'Éternel remplit la maison, de sorte que les sacrificateurs n'y pouvaient entrer. Te rappelles-

tu d'autres occasions où Dieu manifesta de la même manière qu'il agréait les sacrifices et les prières qu'on lui offrait ?

SOPHIE. — Je me souviens d'une occasion, maman. C'est lorsque David, après avoir péché en faisant le dénombrement d'Israël, pria l'Éternel d'épargner le peuple, et offrit des sacrifices. L'Éternel lui répondit en faisant descendre le feu des cieux sur l'autel de l'holocauste (1)

LA MÈRE. — C'est juste ; mais il y eut une autre manifestation divine au désert, lorsque les sacrificateurs, Aaron et ses fils, furent consacrés. On offrit des sacrifices, puis Moïse et Aaron entrèrent dans le tabernacle. Ensuite ils sortirent et bénirent le peuple. Alors la gloire de l'Éternel apparut à tout le peuple, et le feu sortit de devant l'Éternel, et consuma sur l'autel l'holocauste et les graisses (2). Nous verrons, plus tard, une autre occasion où le feu du ciel descendit sur l'autel, mais c'était pour décider qui était Dieu, l'Éternel ou Baal (3).

SOPHIE. — Est-ce que Salomon et le peuple n'eurent pas peur en voyant le feu descendre des cieux ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Ils comprenaient que ce n'était pas le feu du jugement qui venait les consumer, mais que c'était la bonté de l'Éternel qui se manifestait envers eux en acceptant leurs sacrifices. Aussi « tous les fils d'Israël, voyant descendre le feu, et la gloire de l'Éternel sur la maison, s'inclinèrent le visage en terre et se prosternèrent, et célébrèrent l'Éternel, en disant qu'il est bon, car sa bonté demeure à toujours. » Israël pouvait bien le dire, puisque l'Éternel le bénissait après tous ses manquements. Et ce sera bien plus à propos encore quand il sera rétabli dans sa terre au temps du mil-

(1) 1 Chroniques XXI, 26. — (2) Lévitique IX, 23, 24.

(3) 1 Rois XVIII, 24, 38.

lénium. Maintenant, ma chère fille peut-elle me dire quel est le grand sacrifice qui a été offert pour nous, que Dieu a agréé, et quelle est la victime sur laquelle est descendu le feu du jugement pour que nous fussions épargnés ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman ; c'est le Seigneur Jésus qui est mort pour nous sur la croix. Nous n'avons pas à avoir peur devant Dieu ; nous ne viendrons pas en jugement, puisque Jésus a été jugé à notre place. Ainsi nous pouvons aussi louer et célébrer Dieu pour son grand amour.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Nos cœurs devraient toujours être remplis de sa louange. Le peuple et Salomon offrirent des sacrifices en nombre considérable. Le roi seul sacrifia 22,000 bœufs et 120,000 moutons. L'autel des holocaustes, quelque grand qu'il fût, ne pouvait pas suffire pour brûler les holocaustes et la graisse des sacrifices de prospérités, alors Salomon sanctifia, c'est-à-dire mit à part, le milieu du parvis et l'on y sacrifia.

SOPHIE. — Je comprends maintenant, maman, qu'il fallait un très grand nombre de sacrificateurs pour immoler tant de victimes. Mais que faisait-on de la chair de toutes ces bêtes ?

LA MÈRE. — Les holocaustes se brûlaient entièrement (1). Quant aux autres offrandes, c'étaient des sacrifices de prospérités, dont la chair était mangée par les sacrificateurs et par ceux qui les offraient. Et comme le peuple venu pour la dédicace était très nombreux et que la fête dura quatorze jours, tu comprends que la chair de tous ces animaux pût être consommée. Tu comprends aussi qu'on ne les sacrifia pas tous en un même jour.

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, que la dédicace

(1) Lévitique I.

se fit au temps de la fête des tabernacles ; mais je me souviens que cette fête durait sept jours et qu'après cela il y avait un huitième jour qui était le plus grand de tous (1). Comment donc dis-tu que la fête dura quatorze jours ?

LA MÈRE. — La fête de la dédicace de l'autel, et par là il faut comprendre le temple dont l'autel était la partie principale, puisque c'est là qu'on approchait de Dieu, cette fête dura sept jours, et fut suivie immédiatement de celle des tabernacles. La parole de Dieu nous dit : « Et Salomon célébra la fête (celle des tabernacles) en ce temps-là, pendant sept jours, et tout Israël avec lui, depuis l'entrée de Hamath jusqu'au torrent d'Égypte, une très grande congrégation. Et au huitième jour ils célébrèrent une fête solennelle ; car ils firent la dédicace de l'autel pendant sept jours, et la fête (celle des tabernacles) pendant sept jours. Et le vingt-troisième jour du septième mois (2), il renvoya le peuple à ses tentes. » Dans le livre du prophète Ézéchiel, nous lisons la description du temple à venir, qui s'élèvera, comme je te l'ai dit, quand l'Éternel aura ramené les dispersés d'Israël et de Juda dans le pays qu'il avait promis à Abraham de donner à sa postérité. Le prophète contemple, dans une magnifique vision, cette restauration du peuple comme une résurrection d'entre les morts (3). Or, après avoir décrit l'autel, le prophète dit qu'il sera purifié et consacré durant sept jours (4), comme le fut l'autel devant le temple de Salomon. Les pensées de Dieu, mon enfant, de-

(1) Jean VII, 37.

(2) La fête des tabernacles commençait le 15<sup>me</sup> jour ; elle durait 7 jours, c'est-à-dire jusqu'à la fin du 21<sup>me</sup> jour. Le 22<sup>me</sup> était le huitième, le grand jour de la fête, de sorte que le 23<sup>me</sup>, tout était terminé.

(3) Ézéchiel XXXVII. — (4) Ézéchiel XLIII, 13-27.

meurent toujours les mêmes. Il veut nous bénir, comme il a béni son peuple dans le passé, et le bénira dans l'avenir. Mais pour cela nous avons aussi besoin d'un autel et d'un sacrifice, afin que nous soyons purifiés. Et c'est Christ qui est cela pour nous. Après ces fêtes, où le peuple avait pu voir d'une manière sensible toute la bonté de Dieu, Salomon le renvoya à ses tentes, c'est-à-dire chacun chez soi. Et le peuple s'en alla « joyeux et le cœur heureux à cause du bien que l'Éternel avait fait à David, et à Salomon, et à Israël, son peuple. »

SOPHIE. — Je comprends qu'ils devaient être heureux et remplis de joie après avoir vu la gloire de l'Éternel et reçu l'assurance que Dieu, l'Éternel, habitait au milieu d'eux. Comme ils devaient désirer de le servir ! Comme ils devaient craindre de Lui désobéir !

LA MÈRE. — Hélas ! mon enfant, l'homme a un cœur dur et méchant. Il reçoit quelques bonnes impressions, et puis bientôt il oublie Dieu, ses menaces ou ses bontés. Près du mont Sinaï, les Israélites avaient vu toute la majesté de l'Éternel, et, peu de jours après, ils firent le veau d'or et l'adorèrent. L'Éternel, dans sa miséricorde, les épargna et leur pardonna, sur les ardentes prières de Moïse. Il descendit même à venir habiter au milieu d'eux dans le tabernacle, et malgré cela, le peuple ne cessa de murmurer et de désobéir, obligeant Dieu à le châtier constamment. En Canaan, en dépit de délivrances réitérées par le moyen des juges, les Israélites retombèrent constamment dans l'idolâtrie, et Dieu permit que l'arche fut prise par les Philistins. Maintenant elle a été ramenée, elle a trouvé sa place dans un temple magnifique que l'Éternel est venu honorer de sa présence, est-ce qu'Israël sera fidèle à son Dieu ? Son histoire dit que non. Et

nous apprenons ainsi que l'homme a un cœur trompeur et qu'il est incurable (1) quand il est livré à lui-même. En lui n'habite aucun bien (2); et quand la bénédiction dépend de son obéissance, il la perd toujours. C'est pourquoi, Sophie, l'Éternel, en annonçant le retour d'Israël dans sa terre, et une nouvelle alliance qu'il traitera avec lui, ne lui trace plus aucune condition, mais il dit ce que tu vas lire en Jérémie XXXI, 31-34.

SOPHIE (*lit*). — « Voici, des jours viennent, dit l'Éternel, et j'établirai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une nouvelle alliance, non selon l'alliance que je fis avec leurs pères, au jour où je les pris par la main pour les faire sortir hors du pays d'Égypte, mon alliance qu'ils ont rompue, quoique je les eusse épousés, dit l'Éternel. »

LA MÈRE. — Cette alliance était traitée sous la condition qu'Israël serait obéissant, mais comme il a désobéi, l'alliance a été rompue. Continue à lire.

SOPHIE (*lit*). — « Car c'est ici l'alliance que j'établirai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit l'Éternel : Je mettrai ma loi au dedans d'eux, et je l'écrirai sur leur cœur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple; et ils n'enseigneront plus chacun son prochain, et chacun son frère, disant : Connaissiez l'Éternel; car ils me connaîtront tous, depuis le petit d'entre eux jusqu'au grand, dit l'Éternel; car je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché. »

LA MÈRE. — Tu vois, Sophie, que dans cette nouvelle alliance tout est de Dieu, l'homme n'a qu'à recevoir, et par conséquent elle ne peut manquer : elle est permanente à toujours. Elle comprend trois choses : le pardon absolu des péchés, la vraie con-

(1) Jérémie XVII, 9. — (2) Romains VII, 18.

naissance du Dieu qui pardonne, et le fait que la loi de Dieu est écrite, non sur des tables de pierre, mais sur le cœur, et qu'alors on ne l'oublie pas, mais que l'on prend plaisir à l'observer; elle fait les délices de l'âme.

SOPHIE. — Alors, chère maman, cette nouvelle alliance est aussi pour nous.

LA MÈRE. — Non, Sophie. Nous jouissons de tous ses privilèges, mais, mon enfant, nous avons plus et mieux. Le pardon des péchés, nous l'avons, par la rédemption qui est en Christ (1); la pleine connaissance de Dieu comme Père nous est donnée par le Seigneur Jésus (2), et c'est plus que de le connaître comme l'Éternel; et enfin, la loi d'amour est écrite dans nos cœurs renouvelés par l'Esprit Saint (3). Mais nous sommes enfants de Dieu, et un père ne traite pas alliance avec ses enfants; les rachetés sont un peuple céleste, et on ne traite pas d'alliance dans le ciel; l'Église est unie à Christ comme à son Époux, et il n'y a pas d'alliance traitée entre époux. L'alliance est pour un peuple terrestre, comme l'est Israël.

SOPHIE. — Oui, je comprends ce que tu veux dire, maman. Nous sommes tout près de Dieu et dans son intimité. Comme cela est doux pour nous!

LA MÈRE. — J'ai encore un mot à te dire pour terminer l'histoire de la dédicace du temple. L'Éternel avait donné une réponse publique à la prière de Salomon. Mais il lui parla aussi en particulier. L'Éternel lui apparut de nuit, et lui dit : « J'ai entendu ta prière, et je me suis choisi ce lieu-ci pour une maison de sacrifice. » Et il promit à Salomon de pardonner à son peuple, si, ayant péché, il s'humiliait et se repentait. Et l'Éternel ajouta : « Main-

(1) Éphésiens I, 7. — (2) Jean I, 17, 18.

(3) Romains XII, 2; XIII, 8, 10; 1 Jean IV, 7.

tenant mes yeux seront ouverts et mes oreilles attentives à la prière qu'on fera de ce lieu ; car maintenant j'ai choisi et sanctifié cette maison, afin que mon nom y soit à jamais ; et mes yeux et mon cœur seront toujours là. » N'est-ce pas bien touchant ? Nous voyons là la sollicitude et l'amour de Dieu pour son peuple.

SOPHIE. — Oui, maman ; mais ce beau temple a été détruit. Comment donc devons-nous comprendre ce que l'Éternel a dit, que son nom serait toujours là, ainsi que ses yeux et son cœur ?

LA MÈRE. — Rappelle-toi, mon enfant, que nous avons à considérer toujours le gouvernement de Dieu, et son dessein. Selon son gouvernement, il châtie si l'on ne marche pas selon sa volonté, si l'on est désobéissant. C'est ce qu'il dit ensuite à Salomon : « Si tu marches devant moi comme a marché David, ton père, pour faire selon tout ce que je t'ai commandé, et si tu gardes mes statuts et mes ordonnances, j'affermirai le trône de ton royaume... Mais si vous vous détournez et que vous serviez d'autres dieux, je vous arracherai de dessus cette terre que je vous ai donnée, et cette maison, je la rejeterai de devant ma face. » Salomon, lui-même, et la plupart des rois ses successeurs, avec le peuple qu'ils gouvernaient, sont tombés dans l'idolâtrie, et après un long temps de patience de la part de l'Éternel, il a exécuté ses menaces. C'est là le gouvernement de Dieu. Mais le dessein de Dieu était d'avoir sur la terre un peuple qui le servirait, auquel il donnerait pour toujours la terre de Canaan, où il aurait un temple, une habitation, où un fils de David régnerait. C'étaient les promesses faites à Abraham et à David, et elles ne peuvent manquer de s'accomplir. Mais Salomon et les autres rois, et le peuple, ont manqué ; ce sera quand Jésus, le vrai



filis de David, régnera, que tout ce que Dieu avait dans sa pensée et dans son cœur aura son plein effet pour Israël. En attendant, pour celui qui croit, les yeux et le cœur de l'Éternel sont toujours là, car il ne peut mentir, et l'incrédulité n'anéantit pas sa fidélité.



### Les martyrs d'aujourd'hui

J'ai maintenant à vous parler, mes jeunes amis, des persécutions exercées contre les Stundistes, et des souffrances qu'ils ont endurées et endurent encore pour le nom du Seigneur et leur fidèle attachement à la parole de Dieu. Ces souffrances ne peuvent être comparées, si même elles ne les dépassent, qu'à celles qu'ont subies les malheureux protestants de France, sous le règne de Louis XIV. C'est poussé par le clergé que le gouvernement russe s'est mis à sévir contre les Stundistes. Les prêtres, voyant que leurs efforts ne réussissaient pas à arrêter les progrès de l'œuvre de Dieu, ni à ramener dans leur église ceux qui s'en étaient séparés pour obéir à la parole du Seigneur, représentèrent les Stundistes comme une secte dangereuse pour l'état, et qu'il fallait détruire à tout prix. C'est ainsi, vous le savez, que Jésus fut accusé, par les chefs religieux du peuple juif, d'engager la nation à se rebeller contre César, et que l'apôtre Paul le fut aussi sous le même prétexte. (Luc XXIII, 2; Actes XVI, 20, 21; XVII, 7.) Les premiers chrétiens étaient également accusés d'être des ennemis de l'empire. Satan emploie toujours les mêmes armes contre les fidèles disciples du Seigneur, afin d'annuler leur témoignage et celui de la parole de Dieu.

Avant d'entrer dans le détail de quelques faits qui vous montreront ce qu'ont à souffrir ces enfants de Dieu, nos frères dans la foi, je vous transcrirai quelques-unes des mesures prises contre eux à l'instigation de membres du haut clergé. Les enfants des Stundistes doivent être pris à leurs parents afin d'être élevés dans l'église orthodoxe ; il est interdit aux Stundistes d'ériger des lieux de culte ou des écoles ; les passeports délivrés aux Stundistes porteront expressément qu'ils sont membres de cette secte, et toute personne qui prendra l'un d'eux à son service sera passible d'une forte amende ; les noms des membres de la secte seront affichés dans les bureaux et ateliers des chemins de fer, afin qu'ils n'y puissent pas trouver de l'occupation ; il est interdit à un Stundiste d'avoir à son service un orthodoxe, sous peine de bannissement au Caucase pendant cinq ans ; il est interdit aux Stundistes d'acheter ou de louer des propriétés ; tout Stundiste trouvé lisant la Bible ou priant avec d'autres sera arrêté et sans autre formalité transporté en Sibérie ; tout prédicateur sera condamné à la servitude pénale dans les mines de ce pays.

Vous voyez que, si la peine de mort n'est pas prononcée contre eux, le droit de vivre leur est refusé, à moins que, contre leur conscience, ils n'abandonnent la vérité. Ces ordonnances terribles, on peut dire diaboliques, furent rendues en 1893, et vous pouvez juger par là de la situation actuelle faite à ce pauvre peuple persécuté. Mais la persécution avait déjà commencé en 1870 et s'était poursuivie dès lors. Dans cet intervalle, la plupart des prescriptions citées plus haut, avaient été pratiquées. On confisquait les Bibles, on défendait de se réunir, et l'on frappait d'amendes exorbitantes ceux que l'on surprenait dans des réunions, et plus

fortes encore ceux chez qui une réunion était tenue. Ainsi, dans un seul village, douze familles furent condamnées à des amendes s'élevant ensemble à 2600 roubles (6500 francs). Une seule famille devait plus de 700 roubles. Si l'on ne pouvait payer, on vendait aux enchères le mobilier du délinquant, ou bien, s'il était tout à fait insolvable, il était retenu en prison. Ainsi, un tailleur de pierres chez qui s'était tenue une réunion, fut condamné à 925 francs d'amende ; un autre, s'étant permis le même délit, fut condamné lui à 925 francs et sa femme à 300 francs d'amende. Ils ne pouvaient payer et durent aller en prison. Hommes et femmes étaient souvent condamnés à l'humiliante et cruelle peine du fouet.

Les réunions sont interdites et rigoureusement recherchées. Le chef de la police pénétra un jour dans une maison où les Stundistes étaient réunis pour prier. Il interrompit la prière, confisqua les Bibles et les autres livres religieux, et prit les noms de tous les assistants. Au moment où il quittait la chambre, l'un des membres de la congrégation lui dit :

« Vous oubliez de prendre un nom. »

« Lequel ? »

« Le nom de Celui qui, bien qu'invisible, est présent dans notre assemblée. »

« C'est une autre affaire, » répondit le chef de police en se hâtant de quitter la chambre. Ainsi ces fidèles disciples du Seigneur étaient, comme Moïse devant Pharaon, fortifiés « comme voyant celui qui est invisible » (Hébreux XI, 27), et ne craignaient pas les édits rendus contre eux.

Mais c'est surtout contre les principaux Stundistes, les anciens et les prédicateurs, que l'on sévit avec la plus cruelle rigueur. L'un d'eux, Ivan Solovew, de la province de Kiew, jeune homme intelligent et

plein d'ardeur, fut accusé de répandre des doctrines hérétiques. Il reçut l'ordre de quitter la province dans un délai de quinze jours. Solovew, père de cinq enfants, avait une ferme florissante. Il dut la vendre à vil prix ; mais, sans perdre courage, il se rendit à Kherson, où il se mit à l'œuvre pour nourrir lui et les siens. A peine avait-il ensemencé ses champs, qu'il reçut l'ordre de quitter la contrée. Il avait dû emprunter pour acheter des semences et du bétail ; les usuriers juifs lui prirent tout ce qu'il possédait. Il partit pour la Bessarabie, long voyage de 250 kilomètres. Un vieux cheval qui lui restait, servait tour à tour aux membres de la famille. Au bout d'un mois, ils arrivèrent à leur destination. Deux des enfants étaient morts en route. A peine s'était-il fixé dans un petit village près de Kischineff, qu'on lui signifiâ l'ordre de partir. Un troisième enfant était mort, et l'infortunée famille, réduite à quatre personnes, prit le chemin de la Tauride où elle espérait trouver du secours auprès des frères. Mais arrivés à une petite ville, la police leur enjoit de se rendre au Caucase, lieu de bannissement. Solovew arrive enfin à Stavropol avec sa femme malade et ses deux enfants, dans le dénuement le plus complet, tout courage et tout espoir éteints dans son cœur.

Un autre prédicateur distingué de Kiew, Ivan Lisotski, fut traité de la même manière. Il dut partir ayant perdu tout ce qu'il possédait. Deux de ses enfants succombèrent aux rigueurs du voyage. Privé de tout moyen de gagner sa vie, pendant dix ans, il est chassé de province en province et enfin exilé en Transcaucasie. Mais il ne perdit pas courage, et du lieu de son exil, il correspond activement avec ses frères en Russie, les exhortant à la patience et maintenant entre les proscrits et les persécutés de

la mère patrie, le lien de la communion fraternelle.

Ivan Golovtschenko, prédicateur stundiste de la province d'Ekaterinoslaw, fut traduit devant le tribunal sous la prévention d'avoir propagé les doctrines stundistes. On ne put avancer contre lui de preuves convaincantes, mais le juge le condamna néanmoins à quatre années de prison. A peine avait-il purgé sa peine que les autorités s'informèrent dans son village s'il n'était pas un personnage dangereux. Le prêtre, interrogé à ce sujet, levant les mains au ciel, s'écria avec une sainte indignation : « Éloignez-le à tout prix ! C'est un hérétique de la pire espèce qui entraînera mon troupeau à la perdition ! » Aussitôt, par ordre administratif, Golovtschenko fut banni à vie en Sibérie. Pendant son emprisonnement, sa femme et ses enfants avaient cruellement souffert de la faim, et durant leur long voyage vers le Nord ils eurent à endurer des privations incroyables.

A ces chrétiens persécutés peuvent bien s'appliquer ces paroles de l'épître aux Hébreux : « Dans le besoin, affligés, maltraités, desquels le monde n'était pas digne. » (Hébreux XI, 38.)

Mais il ne faut pas que vous pensiez, mes jeunes amis, que les rigueurs de la loi s'appliquent seulement aux prédicateurs stundistes. Bien d'autres ont passé et passent par les mêmes souffrances, privés de tout, séparés de leurs enfants, puis exilés dans les contrées lointaines du Caucase, de la Sibérie et des frontières de la Perse. Dans la province des Cosaques du Don, plusieurs Stundistes furent condamnés à l'exil. Leurs femmes, pour les suivre, avaient déjà vendu leurs propriétés, quand on leur déclara que, si elles partaient pour le Caucase avec leurs maris, elles devaient laisser leurs enfants. Les pauvres mères hésitaient ; la police survint, prit les

enfants, les fit baptiser et les remit à la garde de personnes de l'église orthodoxe. Tel s'est vu enlever ainsi quatre enfants, un autre sept, tel autre ses trois petites filles. Nombre de familles ont été ainsi détruites. Pensez, mes jeunes amis, quelle cruelle torture ce doit être pour les cœurs des parents. Jusqu'où peut aller la barbarie du cœur de l'homme ! Oh ! prions pour ces pauvres persécutés et aussi pour les persécuteurs.

Parmi ces martyrs, je vous citerai encore Félix Pavilkovski, prédicateur de la province de Kherson. Dans une discussion où le prêtre de son village l'avait entraîné, Pavilkovski laissa échapper quelques paroles contre l'église orthodoxe. Le prêtre le fit arrêter, et il fut conduit en prison. Là il eut à subir toute espèce de tortures. On lui imposa les ouvrages les plus rebutants, on allait jusqu'à lui dérober sa nourriture. Les gardiens lui demandant de l'argent qu'il n'avait pas, fabriquèrent une sorte de cage dans laquelle on pouvait se tenir debout, mais ni s'asseoir, ni se coucher. Pavilkovski y fut renfermé, puis traîné dans les lieux d'aisances de la prison. Il y resta trois jours et trois nuits, exposé à la risée des autres prisonniers. Quand enfin on jugea la torture suffisante et qu'on le tira de là, il n'était plus qu'une masse inerte ; ses membres refusaient leur service. Pour toute nourriture on lui donnait sept onces de pain noir par jour et une tasse d'eau malsaine. Après quatre mois de prison, on résolut de lui faire son procès. Des témoins appelés appuyèrent tout ce que le prêtre dit. Pavilkovski et six autres Stundistes furent condamnés au bannissement à vie dans la Sibérie orientale. Après quatre autres mois de prison, les sept chrétiens commencèrent leur terrible voyage. Chacun d'eux avait la tête rasée et était accouplé par un anneau

rivé au pied et par une chaîne, à un criminel condamné aux mines (1). Leurs femmes et leurs enfants les accompagnaient, mais, avant la fin du voyage, la femme de Pavilkovski et deux autres avaient succombé sous la fatigue et les privations, et sur quatorze enfants, cinq seulement survécurent. Mais ces martyrs, dans leur exil, loin de perdre courage, sont remplis de l'espoir qu'ils pourront répandre l'évangile autour d'eux.

Le nombre des Stundistes en prison ou en exil est évalué à 3000. Il est difficile de se figurer les souffrances qu'ont à endurer dans leur long voyage ceux qui sont condamnés au bannissement. La plupart du temps, ils sont acheminés de la prison centrale de la province vers le lieu d'exil, enchaînés pêle-mêle avec les pires criminels, revêtus de l'uniforme du forçat, tête rasée, chargés de lourds fardeaux qui dépassent leurs forces, poussés et bousculés, souvent à la baïonnette, et se trainant ainsi à travers les steppes glacées. Ils sont obligés de passer la nuit dans des bouges infects, d'entendre les ignobles propos des forçats, de subir la brutalité des gardiens, et le sort de leurs pauvres femmes est pire encore.

N'allez pas croire, mes jeunes amis, que tant de souffrances ébranlent leur foi. Dans leur contact avec des criminels ou avec leurs gardiens, ils ne cessent d'annoncer l'Évangile, et l'on dit que de rudes cosaques, préposés à leur garde, ont été convertis par leur moyen, et ont accepté de souffrir avec eux.

Dans leur exil, les Stundistes cherchent à gagner péniblement leur vie, mais ce qui les préoccupe

(1) Cela rappelle d'une manière saisissante le sort des malheureux protestants condamnés aux galères sous Louis XIV.

avant tout, c'est, tout en se réjouissant d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour Christ, de pouvoir encore travailler pour Lui en annonçant l'Évangile. Cela ne leur est pas toujours facile, car ils sont soumis à une stricte surveillance de la part de la police, et leurs lettres, de même que celles qu'ils reçoivent, passent sous l'œil de l'officier supérieur qui souvent les confisque. Voici un fragment d'une lettre écrite par un Stundiste condamné au bannissement perpétuel pour avoir annoncé l'Évangile aux habitants de son village : « Vos âmes sont sauvées. Prenez garde que, par aucun acte, aucune parole, aucune pensée, vous ne déshonoriez votre Sauveur devant ceux qui refusent de Lui rendre le respect qui lui est dû. Assurez les frères que, bien qu'éloigné de ma maison, de ma femme, de mon enfant, je suis heureux, car Christ remplit mon cœur d'une joie ineffable. En Sibérie, je réalise, comme jamais auparavant, la présence de son Esprit avec moi. » Voilà, mes jeunes amis, le triomphe de la foi, aujourd'hui comme au temps des anciens martyrs. « La victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? » (1 Jean V, 4, 5.)

La situation des Stundistes restés chez eux est terrible. Non seulement s'ils veulent se réunir, ils sont exposés aux recherches actives des prêtres et de la police, comme je vous l'ai raconté, et en danger d'être bannis, mais ils sont constamment sous la menace et la crainte de visites domiciliaires, souvent accompagnées de violences et de traitements barbares auxquels les femmes mêmes sont exposées. Un paysan de la province de Kiew écrit : « Cher ami, je suis heureux de pouvoir vous dire que nous sommes, ma famille et moi, en bonne



santé, mais souvent molestés et entourés de dangers. Le 8 courant, le chef de police et deux acolytes entrèrent chez moi. Le chef m'ordonna d'ouvrir une grande boîte posée sur le plancher. Il fouilla tous mes effets, mais j'avais eu soin de mettre mes lettres en lieu de sûreté. Il ne put saisir que quelques livres, entre autres un psautier et un livre de cantiques, ainsi qu'une série de traités que j'avais copiés. C'est la police qui me remet ma correspondance et toujours ouverte. Il vaut donc mieux que vous ne m'écriviez plus, et faites la même recommandation à tous mes amis. »

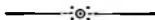
D'un autre côté, voici ce qui se passait en 1892 dans la province de Kiew. J'abrège le récit. « Nous étions, » raconte un Stundiste, « forcés de faire des corvées pour la commune ; le soir, on ne nous laissait pas rentrer chez nous. Les femmes et enfants étaient seuls à la maison. Les principaux anciens du district et les commissaires ramassaient des paysans ivres et s'en allaient avec eux dans nos fermes où ils faisaient subir à nos femmes les pires traitements. Toutes les fenêtres de nos maisons ont été brisées et tous nos livres confisqués. » Une autre lettre dit : « Tard, le soir, quand tout le monde dormait, une troupe de villageois, conduits par la police, entra dans nos maisons, épouvantant les enfants et maltraitant nos femmes, au point qu'elles en faillirent mourir. Le 30 septembre, de nuit, quelques-uns vinrent chez ma femme en mon absence. Comme ils lui ordonnaient de faire le signe de la croix, et qu'elle s'y refusait, ils la contraignirent à le faire. On lui tordait les bras jusqu'à en faire jaillir le sang, on déchirait ses chairs ; à l'heure où j'écris, elle est presque aux portes de la mort. »

Ces atrocités sont le fait des paysans fanatisés par le clergé, mais le gouvernement laisse faire.

Les choses sont parfois portées devant lui, on fait alors un semblant d'enquête qui n'aboutit jamais. Il n'y a pas de justice pour « le damné Stundiste, l'ennemi de Dieu, aussi cruel et noir que le démon, bête mal-faisante, » dit dans une de ses poésies l'archevêque Ambroise de Kharkow, un de ceux qui se posent comme conducteurs des âmes !

Ah ! mes chers jeunes amis, de quelle douleur le cœur n'est-il pas saisi en voyant se passer de telles choses tout près de nous ! Que pouvons-nous faire que de crier au Seigneur pour qu'il soutienne nos frères passant par cette terrible fournaise et pour que, dans sa grâce, il fasse servir leur fidélité dans l'épreuve au bien de ceux qui les entourent et aussi de leurs persécuteurs.

Et en même temps, rendons grâces à Dieu qui nous a épargné ces douleurs, qui nous donne de vivre et de nous réunir en paix, et apprécions la divine Parole qui a éclairé et qui encourage ces fidèles témoins ; attachons-nous à elle et goûtons-la toujours plus, afin que, si l'épreuve survient, nous soyons trouvés prêts et fermes pour la rencontrer.



### Réponses d'un jeune garçon sourd-muet

Un prédicateur visitait un jour un établissement de sourds-muets, afin de faire subir aux enfants un examen. Un jeune garçon fut interrogé par écrit. On lui posa d'abord cette question : « Qui a fait le monde ? » Il écrivit instantanément cette réponse : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

A la seconde question : « Pourquoi Jésus est-il venu dans ce monde ? » l'enfant répondit en écrivant avec une expression de joie et de reconnais-

sance ces paroles : « Cette parole est certaine et digne de toute acception, que Jésus-Christ est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs. »

Alors on lui posa une troisième question, bien propre à l'atteindre dans ses sentiments les plus intimes : « Pourquoi es-tu né sourd-muet, tandis que moi je puis parler et entendre ? » Avec un regard empreint d'une pieuse soumission, il écrivit : « Père, c'est ce que tu as trouvé bon devant toi. »

N'est-il pas beau de voir ce pauvre garçon privé de deux privilèges dont vous jouissez, mes enfants, être soumis de cœur à cette épreuve, parce qu'il la recevait de la main de Dieu ; puis être heureux de se savoir sauvé par Christ, et enfin connaître si bien la parole de Dieu. Où en êtes-vous à tous ces égards, mes enfants, et surtout aimez-vous et connaissez-vous la parole de Dieu, de manière à en tirer vos réponses pour les diverses circonstances où vous pouvez vous trouver ? C'est par elle que le Seigneur repoussait les assauts de Satan, qu'il enseignait ses disciples et confondait ses adversaires.



### Réponses aux questions du mois d'août

1<sup>o</sup> David était fils d'Isaï. (1 Samuel XVI, 11-13 ; 2 Samuel XXIII, 3.)

2<sup>o</sup> Il avait sept frères plus âgés que lui. (1 Samuel XVI, 10, 11.)

3<sup>o</sup> David était berger. (Verset 11.)

4<sup>o</sup> David, avant d'être oint par Samuel, avait tué seul, de sa main, un lion et un ours qui enlevaient un mouton de son troupeau. Il sauva ainsi le mouton. (1 Samuel XVII, 34, 35.)

5° David est, dans cette occasion, un type du Seigneur, en ce que Jésus, le bon Berger, a mis sa vie pour sauver ses brebis de la puissance de Satan et leur donner la vie éternelle. (Jean X.)

6° Abel, Jacob, Moïse, Amos, entre autres, furent des bergers comme David.

### Questions pour le mois de septembre

Où est-il question pour la première fois de la terrible maladie de la lèpre ?

Citez dans l'Ancien Testament d'autres personnes atteintes de la lèpre.

Dites les passages du Nouveau Testament où il est question de lépreux guéris.

Qui seul pouvait guérir la lèpre ?

Quel est celui qui devait déclarer si le lépreux était guéri ?

De quoi la lèpre est-elle la figure ?

Nos jeunes lecteurs auront vu que les noms d'endroits remarquables dans l'Écriture qu'ils ont trouvés, ne sont pas tous les mêmes que ceux que nous avons indiqués. L'important était que leurs réponses fussent exactes, car certainement il y a plus de six endroits remarquables par quelque fait dans l'histoire sacrée. Je ferai seulement remarquer à un de nos chers correspondants que l'Écriture ne nous dit pas que le mont de la Transfiguration fût le mont Thabor.



### Jessie, ou « un petit enfant les conduira »

Écoutez, mes jeunes amis, l'histoire de la petite Jessie, et vous verrez comment même une enfant infirme peut rendre témoignage au Seigneur Jésus, et être en consolation et en bénédiction à d'autres. C'est une personne qui l'a connue qui nous parle ainsi d'elle :

Un matin de Noël, en rentrant d'une promenade que j'avais faite avec quelques amis, je trouvai chez moi un message. Un petit garçon était venu me dire que sa mère était très malade et désirait me voir. Je me rendis aussitôt à la maison qui m'était indiquée. Quand je vis la pauvre femme, je me rappelai lui avoir parlé, quelques mois auparavant, en sortant de la salle de réunions. Elle avait alors avec elle une petite fille, aux yeux vifs, mais infirme au point qu'elle ne pouvait se tenir debout ni marcher

seule, ni même lever ses mains jusqu'à sa tête. Comme je parlais à la mère, la petite avait dit : « J'aime Jésus, et toi, maman, ne pleure pas ; Jésus l'aime aussi. » La mère me racontait qu'elle savait bien qu'elle était une pécheresse et que Jésus était mort pour sauver les pécheurs. Elle espérait qu'il était mort pour elle, mais elle croyait qu'il était impossible de le savoir ici-bas, et pensait que j'avais tort de dire que, par grâce, j'étais sûre d'être sauvée. Cependant, elle me quitta en me promettant d'accepter ce que Dieu dit dans sa Parole : « Celui qui croit a la vie éternelle. »

Pendant bien des années, cette pauvre femme avait mené une certaine vie religieuse à sa manière, et avait parlé à sa petite fille de Jésus et de son amour, mais elle n'avait jamais connu pour elle-même le bonheur de savoir ses péchés pardonnés. Ce matin de Noël, Satan avait essayé de remplir son âme de doutes et de craintes, mais, grâces soient rendues au Seigneur qui dissipa bientôt tous ses doutes, car à la fin elle me dit : « Je suis si malade et si faible, que je ne puis plus aller longtemps. Je me confierai en Lui et me reposerai sur Lui. Priez avec moi, et pour mon mari, afin qu'il me rencontre dans le ciel. » C'était un spectacle touchant de voir le mari, un homme grand et robuste, tenant dans ses bras la faible petite Jessie qui essayait de son mieux, de sa manière enfantine, de le consoler, tandis que de grosses larmes coulaient des yeux de cet homme fort sur la tête de l'enfant. Infirme comme elle l'était, impuissante dans sa faiblesse, elle était cependant la plus forte de ceux qui étaient dans la chambre.

« Ne pleure pas ainsi, maman chérie, » disait-elle, « tu vas aller auprès de Jésus. Tu n'auras plus de peine, tu ne souffriras plus, et personne ne te tour-

mentera plus. Et tu sais ce que Jésus a dit : « Que » votre cœur ne soit pas troublé, et n'ayez point de » peur. » Il a dit qu'il préparerait une place pour toi, et il l'a fait ; et maintenant il va venir te prendre pour t'y conduire. J'aimerais bien aller avec toi, mais Jésus veut que je reste encore un peu de temps ici, pour consoler mon pauvre papa et mes frères. Papa me conduira à la réunion ; n'est-ce pas, cher papa ? Promets-le à maman avant qu'elle s'en aille ; ne le veux-tu pas ? » Et la promesse fut faite auprès du lit de mort.

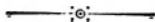
Le jour de l'enterrement, on apporta chez nous la petite Jessie. Alors, comme toujours, quand on lui demandait comment elle allait, sa réponse était : « Un peu mieux, je vous remercie ; seulement une mauvaise toux ; mais cela passera bientôt. » Elle disait : « Mon petit frère a tant pleuré aujourd'hui, parce qu'on a porté pauvre maman dans la tombe ; mais je lui ai dit de ne pas pleurer, mais d'être brave ; car, tu sais, notre maman n'est pas réellement dans le cercueil, c'est seulement son corps, mais elle est avec Jésus. Elle ne peut pas revenir ici vers nous, mais nous irons vers elle. » Et c'est ainsi qu'elle s'efforçait par ses paroles toutes simples de consoler ceux qui l'entouraient.

Oui, Seigneur « tu as établi ta louange de la bouche des enfants, » et il est vrai de dire : « Un petit enfant les conduira. » Bien des yeux s'humectèrent de larmes de joie, quand, le dimanche après les funérailles, on vit pour la première fois le père, portant dans ses bras la petite Jessie maintenant privée de mère, et montant avec elle à la salle de réunion qu'elle aimait tant. De longues années s'étaient passées depuis que ses pieds avaient perdu l'habitude de fouler un pareil sentier ; mais l'enfant l'y avait ramené,

Son frère favori n'avait que deux ans de plus qu'elle. Ils s'aimaient tendrement, et avant la maladie de la mère, tous trois avaient passé ensemble d'heureuses heures à lire la parole de Dieu et à chanter des cantiques ; Jessie était comme le petit prédicateur, faisant, comme un enfant peut le faire, quelques simples remarques sur ce qui était lu, et qui venaient de son cœur plein de l'amour de Jésus. Les autres membres de la famille étaient des hommes faits, quelques-uns très grossiers de manières, et aucun ne se souciait du Sauveur de Jessie. La petite infirme ne se contentait pas de rendre témoignage à Jésus dans sa famille qui éprouvait si peu de sympathie pour ses sentiments, mais en été, assise et bien appuyée dans sa chaise dans le petit jardin, elle parlait aux voisins et leur chantait ses cantiques. Il n'importait pas à Jessie qui étaient ses auditeurs, enfants ou grandes personnes. Un voisin me disait en parlant d'elle : « Cette enfant ne peut pas vivre longtemps ; elle parle toujours de Jésus et du ciel sa demeure. »

Ayant quitté peu après le voisinage, je perdis de vue Jessie ; mais j'ai la confiance qu'il a été ou sera répondu à la foi de la jeune enfant, et qu'avant qu'elle soit allée rejoindre sa mère près de Jésus, d'autres membres de la famille auront été amenés aux pieds du Sauveur.

Mes chers petits lecteurs, n'aimeriez-vous pas être comme Jessie, non pas infirmes comme elle, mais aimant le Seigneur et manifestant devant tous votre amour pour Lui par vos paroles et vos actes ?





## Histoire des rois d'Israël.

SALOMON, LE TROISIÈME ROI

(1 *Rois II-XI*; 2 *Chroniques I-IX*)

---

LA GLOIRE DU RÈGNE DE SALOMON

VISITE DE LA REINE DE SHÉBA

LA MÈRE. — Le temple ne fut pas le seul édifice que Salomon éleva. Il se construisit un palais magnifique et un autre pour la fille du Pharaon qu'il avait prise pour femme.

SOPHIE. — Je suis étonnée de ce que tu me dis là, maman. Je pensais que les Israélites ne devaient pas épouser des femmes étrangères.

LA MÈRE. — L'Éternel avait défendu à son peuple de s'allier avec les Cananéens maudits (1), mais non pas avec les Égyptiens. Au contraire, Dieu dit à Israël : « Tu n'auras pas en abomination l'Égyptien, car tu as séjourné comme étranger dans son pays (2). Rien n'empêchait donc Salomon d'épouser la fille du Pharaon. Ne te rappelles-tu pas un autre Israélite qui eut pour femme une Égyptienne ?

SOPHIE. — Oui, maman, c'est Joseph.

LA MÈRE. — Nous voyons aussi Salmon, prince de Juda, prendre pour femme Rahab, la Cananéenne (3), et Booz, un autre ancêtre de David, épouser Ruth, la Moabite. Mais ces deux femmes étaient devenues croyantes, et avaient pris le Dieu

(1) Deutéronome VII, 3; Exode XXXIV, 16.

(2) Deutéronome XXIII, 7. — (3) Matthieu I, 5.

d'Israël pour leur Dieu (1). Dieu permit que ces mariages, de même que ceux de Moïse (2), eussent lieu, d'abord pour nous montrer que sa grâce souveraine s'élève même au-dessus des prescriptions de la loi, car la grâce ne repousse personne. Et ensuite ces exemples, surtout celui de Salomon, qui est un type du Seigneur dans son règne glorieux sur la terre, sont une figure de la participation des nations à la bénédiction de ce règne, car Dieu veut qu'en son Fils toutes les nations soient bénies (3).

SOPHIE. — Il fallut, sans doute, bien du temps pour construire les deux palais ?

LA MÈRE. — Oui, on y mit treize ans. Pendant ce temps, Salomon et la fille du Pharaon demeurèrent dans la maison du roi David, près de laquelle avait été placée l'arche, avant que le temple fût construit. Mais dès que le palais de la fille du Pharaon fut achevé, Salomon l'y fit habiter, car il dit : « Ma femme n'habitera pas dans la maison de David, car les lieux où l'arche de l'Éternel est entrée sont saints. » Par un effet de la grâce divine, elle avait pu habiter là quelque temps, mais ce ne pouvait pas être la demeure définitive d'une personne qui n'appartenait pas au peuple d'Israël. C'est avec ce peuple seul que Dieu avait traité alliance sur la terre. Il en sera ainsi plus tard, sous le règne du Seigneur. Les nations jouiront de la bénédiction, mais elles ne seront pas sur le même pied que les Juifs. Ceux-ci, aujourd'hui méprisés, seront alors à la tête.

SOPHIE. — Mais il n'en est pas ainsi maintenant, n'est-ce pas ?

(1) Josué II, 9-13; Hébreux XI, 31; Ruth I, 16.

(2) Exode II, 22; Nombres XII, 8.

(3) Lisez Psaume LXVII, 5; CXVII, 1; Deutéronome XXXII, 43; Ésaïe XI, 10; LX, 3; Zacharie II, 11; VIII, 22.

LA MÈRE. — Non, Sophie. Maintenant, devant Dieu, il n'y a ni Juifs, ni nations; nous sommes tous des pécheurs également perdus, et sauvés de la même manière en croyant en Christ. Ainsi nous sommes *un* en Lui et nous jouissons tous des mêmes privilèges (1). Mais continuons l'histoire de Salomon. Pour siéger dans son palais, il fit faire un grand trône d'ivoire qu'il recouvrit d'or pur. « Le trône avait six degrés et un marchepied d'or attenants au trône, et des bras d'un côté et de l'autre à l'endroit du siège, et deux lions qui se tenaient à côté des bras, et douze lions qui se tenaient là sur les six degrés, d'un côté et de l'autre. Il ne s'en était point fait de pareil dans aucun royaume. » C'est sur ce trône magnifique que le roi d'Israël s'asseyait entouré des grands de son royaume pour rendre la justice.

SOPHIE. — Ce devait être glorieux, chère maman; mais cela me fait penser au Seigneur Jésus quand il viendra dans sa gloire, et tous les anges avec Lui, et qu'il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et que toutes les nations seront rassemblées devant Lui et qu'il les jugera (2). Ce sera bien plus beau et plus glorieux.

LA MÈRE. — En effet, Sophie; rien n'aura égalé ni n'égalera la magnificence du trône de gloire de Christ. Mais des rois de la terre, aucun ne fut aussi riche que Salomon. Tout dans son entourage répondait à ses richesses et à la splendeur de son règne. Il fit faire deux cents grands boucliers d'or battu, et trois cents plus petits, qu'il mit dans son palais. Tous les ustensiles de sa maison étaient d'or pur; l'argent n'était compté pour rien. Les vaisseaux

(1) Galates III, 28; 1 Corinthiens II, 13; XII, 13.

(2) Matthieu XXV, 31, 32.

qu'il envoyait au loin, conduits par les matelots de Hiram, roi de Tyr, lui apportaient de l'or, des pierres précieuses et des bois de grand prix. Il arrivait aussi de grandes richesses dans le pays par le moyen des marchands qui venaient de diverses contrées. Le roi fit ainsi que, dans Jérusalem, l'argent était comme les pierres, tant il était commun, et le bois de cèdre aussi abondant et d'un emploi aussi vulgaire que celui des sycomores de la plaine.

SOPHIE. — Il n'y avait sans doute point de pauvres durant ce temps-là.

LA MÈRE. — Je ne le pense pas, au moins parmi les Israélites, car il nous est dit que Juda et Israël, nombreux en multitude comme le sable du rivage de la mer, mangeaient et buvaient et se réjouissaient, habitant en sécurité, chacun sous sa vigne et sous son figuier, ce qui est l'expression employée dans les prophètes pour indiquer la paix et la prospérité. Les Israélites étaient aussi exemptés des corvées, telles que de bâtir des villes et d'élever des constructions dans Jérusalem. Ce fut aux Cananéens restés dans le pays, que Salomon imposa ces travaux. La domination de Salomon s'étendait au loin ; il régnait sur tous les royaumes depuis le fleuve Euphrate jusqu'au pays des Philistins et aux frontières d'Égypte. Ces royaumes lui apportaient des présents et le servirent tous les jours de sa vie. La guerre était inconnue sous ce roi pacifique : il était en paix avec tous ses alentours.

SOPHIE. — Quel heureux temps pour le peuple d'Israël ! Combien ce serait beau qu'il en fût ainsi maintenant ! Mais on entend bien souvent parler de guerres.

LA MÈRE. — Le temps vient, mon enfant, où le Prince de paix, Jésus, fera cesser toutes les guerres, ainsi que nous le lisons au Psaume XLVI et en

d'autres portions des Écritures. Oui, « bienheureux le peuple qui a l'Éternel pour son Dieu ! » (1) aussi longtemps que ce peuple le sert.

SOPHIE. — Mais c'est ce qu'Israël faisait, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute, aussi longtemps que Salomon fut fidèle, et il le fut durant les premières années qui suivirent la construction du temple. Il observa les ordonnances qui se rapportaient au service de l'Éternel, offrant chaque jour, sur l'autel qu'il avait érigé devant le temple, ce qu'il fallait, selon le commandement de Moïse, pour les sabbats, les nouvelles lunes, et les trois grandes fêtes solennelles. Te rappelles-tu quelles étaient ces fêtes ?

SOPHIE. — Oui, maman. Il y avait la Pâque, qu'on appelait aussi la fête des pains sans levain ; celle des semaines ou la Pentecôte, et la grande fête des Tabernacles (2). Et les Israélites devaient monter et se rassembler à Jérusalem à ces trois grandes fêtes. Je me rappelle que le Seigneur Jésus y allait. C'est au dernier et grand jour de la fête des Tabernacles qu'une fois il criait : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive » (3). Cela veut dire que, si quelqu'un désire être sauvé et heureux, il faut qu'il vienne au Seigneur Jésus, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Jésus seul peut satisfaire tous les besoins de notre âme. Quand Jésus régnera, au temps glorieux du millénium, plusieurs de ces fêtes seront encore célébrées (4). Et même les nations en ce temps viendront à Jérusalem pour la fête des tabernacles (5). Ainsi le roi

(1) Psaume CXLIV, 15.

(2) Voyez Deutéronome XVI ; Nombres XXVIII.

(3) Jean VII, 37. — (4) Ézéchiel XLV, 17-25.

(5) Zacharie XIV, 16.

Salomon fut plus grand que tous les rois de la terre en richesse et en sagesse. L'Éternel accomplit la promesse qu'il lui avait faite (1). Sa renommée était répandue au loin, et de toutes parts on venait entendre la sagesse que Dieu lui avait donnée et contempler sa gloire ; de toutes parts aussi on lui apportait de riches présents. Ainsi s'accomplissait ce que David, son père, avait demandé pour lui dans le Psaume LXXII, car Dieu exauce les prières des pères pour leurs enfants. David disait dans ce Psaume : « O Dieu ! donne les jugements au roi, et la justice au fils du roi. Il jugera ton peuple en justice, et les affligés avec droiture. Les montagnes porteront la paix au peuple, et les cotéaux — par la justice... — et il y aura abondance de paix. » C'est ce que l'on vit en partie aux jours de Salomon, car les choses glorieuses que dit ce Psaume ne seront pleinement réalisées que quand Jésus, le vrai Salomon, régnera sur la terre.



## L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

AUGUSTIN

*Sa jeunesse et sa conversion*

J'ai interrompu, durant quelques mois, l'histoire de l'assemblée ; mais, mes jeunes amis, les récits que je vous ai donnés sur les Stundistes, sont une page moderne de cette histoire. Elle nous montre, comme dans les âges précédents, l'Église, déchue

(1) 2 Chroniques I, 12.

de la vérité, persécutant les fidèles témoins de Christ. Nous aurons plus d'une fois occasion de voir encore de semblables scènes.

Maintenant revenons à l'histoire d'Augustin. Il était allé à Carthage, afin de poursuivre ses études. Mais, dans cette grande ville, il rencontra des tentations auxquelles il ne sut pas résister. Il croyait en satisfaisant ses passions et les désirs de son cœur, trouver le bonheur. C'était en vain. « Mon cœur, » dit-il, « dévoré d'une faim intérieure (celle du bonheur), cherchait un aliment, et ce n'était pas Toi qu'il cherchait, ô Dieu, seul aliment des cœurs : il n'avait aucun désir de cette nourriture incorruptible. » Le grand roi Salomon, bien longtemps avant Augustin, ayant aussi fait l'expérience du néant de toutes les jouissances de la terre pour rendre heureux, écrivait : « J'ai dit à mon cœur : Allons, je t'éprouverai par la joie ; jouis donc du bien-être. Et voici, cela aussi est vanité. » (Ecclésiaste II, 1, 2.) Le Seigneur seul, mes jeunes amis, peut donner, avec la paix, une joie véritable. Un genre de plaisirs pour lequel Augustin était passionné, était les représentations théâtrales. Mais quel fruit portent-elles ? La convoitise des yeux y trouve son compte, et des yeux passant dans le cœur, elles émeuvent et excitent des pensées et des désirs coupables. Elles agissent sur l'imagination et détournent l'esprit des réalités sérieuses de la vie et du monde invisible. Jeunes amis, fuyez ces spectacles trompeurs, ne vous y laissez jamais entraîner sous quelque forme qu'ils se présentent ; on n'y trouve pas Christ, car quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial ?

En même temps, Augustin s'appliquait avec ardeur à ses études. Mais que recherchait-il en cela ? C'était la satisfaction de son orgueil et de sa vanité. Il avait l'ambition d'exceller dans l'exercice de la

profession à laquelle il se destinait, et doué de grands talents, il tenait, dit-il, le premier rang dans les écoles de rhétorique, ce qui le remplissait d'orgueil et de présomption.

Dieu cependant veillait sur Augustin, et en lui laissant faire l'expérience de ce qu'était son cœur, il le conduisait peu à peu vers la vérité et le salut. Dieu emploie toutes sortes de moyens pour accomplir son œuvre dans les âmes. Il fit tomber entre les mains d'Augustin un certain livre du grand orateur romain Cicéron, qui vivait dans le siècle qui précéda l'ère chrétienne. Ce livre était une exhortation à l'étude de la philosophie. Mes jeunes lecteurs savent que ce mot signifie « amour de la sagesse. » Les philosophes avaient la prétention d'aimer la sagesse et de la chercher. « Ce livre, » dit Augustin, « commença à changer mon cœur. Les vaines espérances du siècle ne m'inspirèrent plus que du mépris ; je me sentis embrasé d'un incroyable amour pour la beauté immortelle de la sagesse, et je fis, ô Dieu, un mouvement pour me lever et retourner vers Toi. »

Mais vous savez, mes jeunes amis, qu'il n'y a qu'une seule vraie sagesse — la sagesse selon Dieu, et qu'il y a quelqu'un qui est la sagesse éternelle, la sagesse de Dieu, c'est-à-dire le Seigneur. Aussi le monde et les philosophes, comme Cicéron, qui voulaient, par leur intelligence et leur raison, trouver la sagesse, n'y sont point arrivés, et Augustin ne pouvait pas non plus la trouver. Mais, à son insu, c'était Dieu qui le réveillait ainsi, et lui faisait entrevoir quelque chose qui valait infiniment plus que les plaisirs et les honneurs du monde. « Combien, dans ce moment, ô mon Dieu, » dit-il, « combien mon âme brûlait de quitter les choses de la terre pour voler vers Toi ! Mais je ne démêlais que confusément ce que tu opé-



rais en moi. En Toi seul est la sagesse, et ce que les hommes appellent philosophie est souvent un moyen de séduction. Aussi ton Esprit Saint nous a-t-il donné cet avertissement salutaire : « Prenez garde » que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie et par de vaines déceptions, selon l'enseignement des hommes, selon les éléments du monde, et non selon Christ. » (Colossiens II, 8.) De nos jours aussi, une sorte de philosophie, de sagesse humaine, tend à rabaisser Christ et à éloigner les âmes de Lui. Fuyez, mes jeunes amis, tout ce qui affaiblirait dans votre âme la foi au Fils de Dieu, votre Sauveur.

Augustin sentait bien que quelque chose manquait à cette science qui prétendait le conduire à la sagesse. Le souvenir des pieuses instructions reçues dans son enfance de la bouche de sa mère n'était pas effacé de son esprit. Le livre de Cicéron avait bien pu éveiller en lui un ardent désir de connaître et de posséder la sagesse, mais il ne satisfaisait pas ce désir. « L'ardeur que ce livre excitait en moi était refroidi par le fait qu'aucune de ses pages ne m'offrait le nom de Jésus-Christ, car, par la miséricorde, ô Seigneur, ce nom de ton Fils, mon Sauveur, était entré dans mon cœur dès mes plus tendres années. Je l'avais, pour ainsi dire, sucé avec le lait ; il était gravé en moi en caractères ineffaçables ; aussi, quelque élégant et orné que fût un discours, quelques vérités qu'il pût contenir, si ce nom sacré ne s'y trouvait pas, je n'étais point satisfait. » Ainsi les enseignements de sa pieuse mère n'étaient point perdus. Combien cela doit encourager les parents à persévérer à élever leurs enfants sous les enseignements du Seigneur et dans la connaissance des saintes lettres !

Augustin fut ainsi conduit à lire les Saintes Écritures. Mais comme c'était son intelligence plus que

son cœur qui désirait posséder la sagesse, comme ce n'était pas un besoin de conscience qui le poussait à lire la Parole divine, il n'y trouva aucun attrait. Il fut repoussé par ce qu'il y trouva de mystérieux, ainsi que par la simplicité de son style, si différent de la vaine et pompeuse éloquence des hommes. Car « l'homme naturel ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie. » (1 Corinthiens II, 14.) Augustin confesse que tel était son cas. « Un livre s'offre à moi, » dit-il, « simple en apparence jusqu'à la bassesse, et qui s'élève ensuite à ce qu'il y a de plus sublime. Je n'étais capable ni d'en sonder la profondeur, ni de plier mon esprit à cette simplicité de paroles, si nouvelle pour lui... Mon orgueil dédaignait cette simplicité, et mes yeux étaient trop faibles pour pénétrer ce qui y était caché. Ce sont cependant ces choses cachées que cette divine Parole découvre aux humbles et aux petits; mais je ne voulais être ni humble, ni petit; je prenais mon orgueil pour de la véritable grandeur. »

Qu'arriva-t-il au pauvre Augustin qui désirait la sagesse, et qui en méprisait la seule et véritable source? Dieu permit, pour abattre son orgueil, qu'il se laissât séduire et entraîner par la secte extravagante des Manichéens. Manès, son fondateur, se donnait pour être le Saint-Esprit promis par le Seigneur. Il enseignait qu'il y a deux principes éternels en guerre l'un avec l'autre; l'un, la lumière, est le bon principe, l'autre est les ténèbres. Pour les Manichéens, Jésus n'a été un homme qu'en apparence, et n'a été crucifié qu'en apparence. Ils se divisaient en deux classes, dont la plus élevée était celle des *parfaits*. Ceux-ci proscrivaient le mariage et l'usage des viandes. (1 Timothée IV, 1-3.) La seconde classe était celle des *auditeurs*. Ils

croyaient à la transmigration des âmes. Celles des auditeurs passaient dans le corps des parfaits ; celles des autres hommes dans des hôtes ou même des plantes. Ils enseignaient bien d'autres aberrations, et l'on est étonné de voir qu'un homme intelligent comme Augustin se soit laissé entraîner dans de semblables folies. Mais ces hommes, comme tous les hérétiques, étaient habiles pour insinuer peu à peu leurs erreurs qu'ils mêlaient aux doctrines chrétiennes. Et c'est ce qui attira Augustin vers eux. « Pour surprendre les âmes, » dit-il, « ils se servent des noms de Dieu, du Seigneur Jésus-Christ, et de celui de l'Esprit Saint, le Consolateur de l'âme. Ils avaient sans cesse ces noms à la bouche, mais ce n'était pour eux qu'un vain son ; leur cœur était vide de toute vérité, bien qu'ils ne cessassent de répéter ce mot : Vérité ! Vérité ! »

Augustin, séduit par ces sectaires, était dans l'ignorance de Dieu, qu'il considérait comme un être matériel, tandis que le Seigneur, ainsi que toute l'Écriture, nous enseigne que Dieu est Esprit. (Jean IV, 24.) Il ignorait aussi ce qu'est le péché, le croyant attaché à notre corps. « J'étais persuadé, » dit-il, « que ce n'était pas nous qui péchions, mais je ne sais quelle nature étrangère en nous. Mon orgueil se complaisait dans cette pensée qu'il n'y avait rien en moi qui pût être coupable, et lorsque j'avais commis quelque faute, au lieu de reconnaître que moi, j'avais péché contre Toi, ô Dieu (lisez Psaume LI, 2-4), pour implorer ton pardon, j'étais satisfait de pouvoir m'excuser du mal que j'avais fait, en accusant ce je ne sais quoi qui n'était pas moi. J'étais ainsi un pécheur d'autant plus incurable que je me croyais sans péché. » Quelle fatale erreur ! Il faut y prendre garde, car, de nos jours aussi, il se trouve des gens qui pensent s'excuser du mal qu'ils

ont commis en disant que ce n'est pas eux, mais la chair qui a agi. Ce que la parole de Dieu appelle la chair est notre mauvaise nature, et c'est bien nous qui péchons et sommes coupables, quand nous cédon aux convoitises de la chair. Mais la grâce du Seigneur Jésus nous délivre de la puissance du péché et des convoitises mauvaises ; par Lui, nous remportons la victoire sur les tentations de la chair.

Avec de semblables idées, il n'est pas étonnant qu'Augustin continuât à mener une vie coupable et toute mondaine, n'employant ses talents et sa vive intelligence que pour occuper une position éminente au milieu des hommes. Sa mère s'affligeait beaucoup de le voir s'égarer toujours plus loin de la vérité. Elle ne cessait de prier pour lui avec larmes. Un songe qu'elle eut, et dont la signification était qu'un jour son fils serait dans la même position qu'elle, c'est-à-dire un vrai chrétien, lui fut en grande consolation. Et comme elle pressait un jour un pieux évêque de chercher à ramener son fils à la vérité, il lui répondit : « Allez, continuez de prier pour lui ; le fils de tant de larmes ne saurait périr. »

En effet, peu à peu les yeux d'Augustin s'ouvrirent. Mais ce ne fut qu'après neuf longues années qu'il arriva à la connaissance de la vérité qui sauve. Toujours préoccupé de la recherche de la gloire du monde et des applaudissements des hommes, toujours livré à des passions coupables, il était tourmenté dans sa conscience, il n'avait point de repos dans son âme et cherchait l'expiation de ses péchés dans les folles pratiques superstitieuses des Manichéens. Jeunes amis, souvenez-vous qu'il n'y a point de paix loin du Seigneur. « Les méchants sont comme la mer agitée, qui ne peut se tenir tranquille. Il n'y a point de paix pour les méchants, a dit mon Dieu. » Mais écoutez encore ce que dit

l'Éternel : « Paix, paix à celui qui est loin, et à celui qui est près ! dit l'Éternel ; et je le guérirai. » (Ésaïe LVII, 18-21.) C'est l'heureuse expérience que fit Augustin.



### Les craintes d'un esclave nègre au sujet de son maître

Avant la guerre de la sécession (1), un riche colon des États du Sud avait un esclave nègre qui était un homme pieux. Le maître étant venu à mourir, on dit à l'esclave qu'il était allé au ciel. Le vieux serviteur branla la tête et répondit : « Moi avoir peur Massa pas être allé au ciel. » — « Pourquoi ? » lui demanda-t-on. — « Parce que quand Massa aller voyager dans le Nord et aller aux Bains, Massa en avoir parlé longtemps avant, et Massa préparer tout. Moi jamais entendre Massa parler du ciel, jamais préparer soi pour le ciel. »

La crainte du pieux nègre à l'égard de son maître était bien fondée. Quelqu'un qui n'a pas eu Dieu dans son cœur sur la terre, pourrait-il être avec Dieu dans le ciel ? C'est impossible. Le ciel serait un lieu de tourment pour celui qui meurt souillé par ses péchés et non réconcilié avec Dieu. Jésus a dit : « Bienheureux ceux qui sont purs de cœur, car c'est eux qui verront Dieu. » (Matthieu V, 8.) C'est pour cela que Christ est mort et qu'il est ressuscité, afin de nous procurer *la vie* et de nous *réconcilier* avec Dieu. C'est seulement par la foi en Lui que le cœur et la vie sont purifiés et renouvelés.

(1) Guerre aux États-Unis entre les États du Nord et ceux du Sud, au sujet de l'esclavage,

Pas un seul péché, qu'il soit petit ou grand aux yeux des hommes, ne doit se trouver sur celui qui désire entrer en la présence de Dieu et demeurer dans le ciel pour y jouir de la félicité éternelle. C'est pourquoi, comme le dit le prophète Amos : « Prépare-toi pour aller à la rencontre de ton Dieu. » Et si vous vous demandez : « Comment me préparer ? Que dois-je faire pour cela ? » la parole de Dieu vous répond distinctement : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. »

---

### L'enfant avait raison

Un très petit garçon qui suivait depuis quelques mois une école enfantine, était assis un dimanche avec son jeune frère auprès de leur mère qui lisait à haute voix une portion de la Bible. Après avoir lu, elle ferma le livre, et commença à parler à ses enfants de la nécessité de mener une vie sainte. « Et, » dit-elle, « il faut aller à l'église, et essayer de se rappeler ce que le pasteur a dit, aimer à lire la Bible, et prier le Dieu tout-puissant ; sans cela, on ne peut pas aller au ciel. »

Le petit garçon, qui avait attentivement écouté sa mère, leva les yeux vers elle, et dit en souriant : « Ah ! oui, maman, il nous faut faire tout cela ; mais cela seulement ne nous conduira pas au ciel. »

« Vraiment, Thomas ! que veux-tu dire ? » répondit la mère, ne comprenant pas à quoi il faisait allusion. « Que pouvons-nous faire de plus ? »

« Eh bien, maman, je vais le dire, » répliqua l'enfant. « Il faut croire au Seigneur Jésus. Alors nous vivrons saintement, nous aimerons à aller à l'église,

à lire la Bible, à prier Dieu, et nous serons sûrs d'aller au ciel ; car Jésus-Christ est descendu du ciel ici-bas pour sauver les pauvres pécheurs, et personne ne va au ciel, s'il ne croit pas en Lui. »

Le petit garçon avait raison. Il avait bien écouté la maîtresse qui l'enseignait, et Dieu lui avait ouvert le cœur pour recevoir la vérité. Et vous, petit lecteur, avez-vous écouté la parole de Dieu et cru au Seigneur Jésus ?

---

### Écoutez !

Écoutez ! Les cloches du ciel  
Résonnent à travers l'espace,  
Proclamant à tous que la grâce  
Apporte un salut éternel.  
Gloire à Dieu pour l'amour immense  
Qui de son Fils nous a fait don !  
Celui qui croit a le pardon,  
La paix, et du ciel l'espérance.

Écoutez ! Les cloches du ciel  
Aux noces du Roi vous convient ;  
Qu'en Jésus vos cœurs se confient,  
Et répondez à Son appel :  
Vous tous qui souffrez, âmes lasses,  
Qui désirez repos, bonheur,  
Venez à Lui — près du Sauveur  
Pour vous il reste encor des places.

Écoutez ! Les cloches du ciel  
Vous disent de leur voix sonore :  
Hâtez-vous ; il est temps encore  
De vous rendre au céleste appel.  
Aujourd'hui la grâce est offerte  
Qui sauve du tourment sans fin ;  
Entrez, prenez part au festin :  
Pour vous la porte est grande ouverte.

## Réponses aux questions du mois de septembre

1<sup>o</sup> Il est question pour la première fois de la lèpre attachée à une personne dans le cas de Marie, sœur de Moïse, qui avait mal parlé contre le serviteur de Dieu. (Nombres XII, 10-15.) Mais c'est dans le livre du Lévitique, chapitres XIII, XV, qu'il est parlé tout au long de cette terrible maladie.

2<sup>o</sup> Naaman, le général syrien, était lépreux ; Guéhazi, à cause de son mensonge ; et Ozias, roi de Juda, à cause de son orgueil, furent frappés de la lèpre ; il est parlé aussi de quatre hommes lépreux qui étaient à la porte de Samarie assiégée. (2 Rois V ; 2 Chroniques XXVI, 16-21 ; 2 Rois VII.)

3<sup>o</sup> Le lépreux qui vint à Jésus, lui disant : « Si tu veux, tu peux me rendre net ; » les dix hommes lépreux, dont l'un était Samaritain, sont les cas mentionnés dans le Nouveau Testament. (Luc V, 12-16 et XVII, 11-19.)

4<sup>o</sup> Dieu seul pouvait guérir la lèpre. (Nombres XII, 13.)

5<sup>o</sup> Le sacrificateur déclarait si le lépreux était guéri. (Lévitique XIV, 1-3 ; Luc V, 14.)

6<sup>o</sup> La lèpre est la figure du péché qui souille l'âme.

## Questions pour le mois d'octobre

Citez huit des hommes remarquables dont il est parlé dans la Genèse et qui furent des hommes pieux.

Dites, aussi bien que vous le pourrez, un trait qui caractérise chacun d'eux.





## Histoire des rois d'Israël.

SALOMON, LE TROISIÈME ROI

(1 Rois II-XI; 2 Chroniques I-IX)

### VISITE DE LA REINE DE SHEBA

LA MÈRE. — Je t'ai dit, Sophie, que de tous les peuples on venait pour entendre la sagesse merveilleuse que Dieu avait donnée à Salomon, et que même « les rois de la terre recherchaient sa face pour entendre sa sagesse. » L'Écriture nous fait le récit d'une de ces visites royales ; c'est celle de la reine de Sheba.

SOPHIE. — Je sais, maman, ce que tu veux dire.

J'ai vu une gravure qui la représente quand elle vient devant Salomon. Et je me souviens que le Seigneur Jésus a parlé d'elle quand il a fait des reproches aux Juifs qui ne voulaient pas l'écouter et se convertir (1). Cette reine était venue de très loin pour entendre la sagesse de Salomon. Et Lui, le Seigneur, bien plus grand que Salomon, vint lui-même de beaucoup plus loin, du ciel, pour sauver les pécheurs, et l'on ne se souciait pas d'entendre ses paroles ! C'était bien mal, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Certainement. Et il est triste que, de nos jours, un si grand nombre de personnes, jeunes et vieux, agissent comme les Juifs d'autrefois, et refusent d'écouter le Seigneur qui parle par ses serviteurs et dans sa Parole.

SOPHIE. — Peux-tu me dire, maman, où était situé le pays de cette reine ?

LA MÈRE. — On ne le sait pas avec exactitude. Les uns pensent qu'elle venait de l'Éthiopie, contrée qui se trouve au sud de l'Égypte ; mais d'autres placent le pays de Sheba dans la partie de l'Arabie que l'on nommait l'Arabie heureuse, à cause de sa fertilité et de ses richesses. C'est là qu'habitaient les Sabéens, peuple riche et puissant, dont le nom dérive de Sheba. Le prophète Ésaïe les décrit ainsi : « Les Sabéens, hommes de haute stature, » quand il annonce deux cents ans à l'avance qu'ils seraient assujettis à Cyrus, roi de Perse (2). Et quand il parle des temps à venir, il dit que ceux de Sheba « porteront de l'or et de l'encens » à Jérusalem rétablie dans une splendeur plus grande que celle de Salomon (3). D'autres passages encore mentionnent cette contrée et son peuple qui s'enrichissait par

(1) Matthieu XII, 42. — (2) Ésaïe XLV, 14.

(3) Ésaïe LX, 6.

un commerce étendu (1). Tout cela est bien en accord avec l'opulence que déploya la reine de Sheba dans sa visite à Salomon. On dit que la capitale de ce pays resplendissait de palais et de temples aux colonnes plaquées d'or. Et cependant la reine est émerveillée en contemplant la splendeur qui entourait Salomon. Elle avait peut-être voulu voir si sa grandeur surpassait la sienne, et elle fut obligée d'en convenir.

SOPHIE. — Cela ne me surprend pas, maman. Car les richesses de Salomon lui venaient directement de Dieu, le temple avait été fait selon le modèle que l'Esprit avait donné à David, et les palais de Salomon avaient été élevés selon la sagesse qu'il avait reçue de Dieu. Les ouvrages faits seulement par les hommes, et les richesses acquises par leur industrie, ne pouvaient égaler les autres.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Rien ne peut être mis en comparaison avec ce que Dieu accomplit ou fait accomplir par ses serviteurs. La gloire de Salomon préfigurait celle du Seigneur Jésus dans son règne sur la terre, et ainsi elle devait dépasser celle de tous les rois de la terre. Mais la reine de Sheba n'était pas venue attirée seulement par la renommée des richesses de Salomon. « Elle avait entendu parler de Salomon en relation avec le nom de l'Éternel. » Elle voulait sans doute savoir qui était l'Éternel, le Dieu d'Israël, ce Dieu puissant qui avait donné au roi ses richesses, sa sagesse et sa gloire. Bienheureux sont ceux qui, maintenant, sont attirés vers le Seigneur Jésus et sa puissance et sa gloire comme Sauveur, et comme Celui qui fait connaître Dieu ! La reine de Sheba « vint donc à Jérusalem pour éprouver Salomon par

(1) Ézéchiel XXVII, 22.

des énigmes. Elle vint avec un fort grand train, et des chameaux qui portaient des aromates, et de l'or en grande quantité, et des pierres précieuses. »

SOPHIE. — Que veux-tu dire par ces énigmes, maman ? Je pensais que les énigmes étaient des questions qu'on donnait à deviner pour s'amuser.

LA MÈRE. — Les énigmes dont il est parlé ici (1) étaient des questions difficiles à résoudre, que parfois celui qui les proposait ne savait pas lui-même expliquer. Telles paraissent avoir été celles que la reine de Sheba proposa à Salomon, car il est dit : « qu'elle parla avec lui de tout ce qu'elle avait sur le cœur. » Sa propre sagesse et celle des sages de son pays n'avaient pu lui expliquer ce qu'elle avait sur le cœur, et qui, sans doute, était pour elle des questions très sérieuses et importantes. Mais il n'y avait pas de question impossible à résoudre pour le roi auquel Dieu avait donné une sagesse « plus grande que celle de tous les fils de l'Orient et toute la sagesse de l'Égypte ; qui était plus sage qu'aucun homme » (2). Salomon expliqua à la reine toutes les choses dont elle parlait ; « il n'y eut pas une chose cachée pour Salomon, pas une chose qu'il ne lui expliquât. » Cela ne nous fait-il pas penser à quelqu'un qui est plus grand et plus sage que Salomon et qui peut répondre à tout ce que nous pouvons avoir sur le cœur ?

SOPHIE. — Oui, maman, c'est le Seigneur Jésus. Il répond à des choses que nous ne pourrions savoir

(1) Mes jeunes amis trouveront des exemples d'énigmes en Juges XIV, 12-14 ; Ézéchiel XVII. Il semble aussi qu'Agur (Proverbes XXX, 11-14) propose une énigme.

(2) 1 Rois IV, 29-31. Les quatre hommes mentionnés ici, et tellement renommés pour leur sagesse, sont probablement des descendants de Juda, nommés 1 Chroniques II, 6.

sans lui. Par exemple, quand on se demande : Comment puis-je être heureux ? Comment puis-je aller au ciel ? Comment puis-je être sauvé ? Tous les hommes les plus sages du monde ne sont pas en état de répondre. Mais Jésus dit : « Venez à moi, et je vous donnerai du repos ; » et « si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, » et encore : « Je donne à mes brebis la vie éternelle ; » et « je vais vous préparer une place dans la maison de mon Père. » Puis il dit encore qu'il est venu « chercher et sauver ce qui est perdu. »

LA MÈRE. — Tu dis bien, ma chère enfant. Il n'y a pas une question touchant notre bonheur présent et notre bonheur éternel, à laquelle le Seigneur ne donne une réponse entièrement satisfaisante pour le cœur. Et je suis heureuse de savoir que, si tu parles ainsi, c'est que Jésus t'a répondu à toi-même. — Nous ne savons pas exactement quelles furent les questions de la reine de Sheba, mais elle fut satisfaite. Elle vit aussi la maison de Salomon, l'ordre qui y était établi, ainsi que ses officiers, leurs vêtements et leurs fonctions, et aussi la rampe par laquelle il montait à la maison de l'Éternel. Et voyant toute la magnificence déployée par le grand roi, elle fut hors d'elle-même et dit : « Ce que j'ai entendu de toi dans mon pays sur tout ton état et sur ta sagesse, était la vérité, mais je n'ai pas cru leur parole, jusqu'à ce que je sois venue et que mes yeux aient vu ; et voici on ne m'avait pas rapporté la moitié de ta grandeur et de ta sagesse. »

SOPHIE. — Eh bien, maman, je pense qu'il en est de même de nous. Nous ne pouvons pas savoir combien le Seigneur Jésus est grand, et sage, et bon, jusqu'à ce que nous l'ayons éprouvé nous-mêmes. Et cela me rappelle l'histoire de Nathanaël. Philippe lui avait dit : « Nous avons trouvé celui de qui Moïse

et les prophètes ont parlé ; c'est Jésus de Nazareth. » Et comme Nathanaël ne voulait pas le croire, Philippe lui dit : « Viens et vois. » Et quand Nathanaël eut vu et entendu la sagesse de Jésus, qui connaissait toutes choses, et l'avait vu sous le figuier, il Lui dit : « Tu es le Fils de Dieu, le Roi d'Israël » (1).

**LA MÈRE.** — Tu as tout à fait raison, mon enfant. Connaître ainsi Jésus dans son cœur est la souveraine sagesse. Ensuite la reine ajouta : « Heureux les gens et les serviteurs qui se tiennent continuellement devant toi et qui entendent ta sagesse ! Béni soit l'Éternel, ton Dieu, qui a pris plaisir en toi, pour te placer sur son trône comme roi, pour l'Éternel, ton Dieu ! Parce que ton Dieu a aimé Israël pour l'établir à toujours, il t'a fait roi sur eux pour faire droit et justice. » Tu vois, Sophie, que la reine a appris quelque chose du Dieu d'Israël et qu'elle Lui rend hommage. Elle avait entendu la renommée de Salomon, en relation avec le nom de l'Éternel, et elle voyait maintenant combien était grand le Dieu qui avait donné à Salomon tant de richesses et une telle sagesse. Elle glorifie Dieu.

**SOPHIE.** — Je suis aussi frappée, maman, de ce que dit la reine au sujet des serviteurs de Salomon : « Heureux les serviteurs qui se tiennent continuellement devant toi ! » Les anges qui se tiennent devant Dieu sont sans doute bien heureux, mais nous le sommes encore plus, n'est-ce pas ? Nous pouvons déjà être toujours en la présence de Dieu pour le servir ; c'est notre grand privilège. Et quel bonheur, maman ! Nous serons toujours devant le trône de Dieu et de l'Agneau, et nous le servirons (2).

**LA MÈRE.** — Oui, ma chère fille. La gloire de Salomon n'est qu'une faible ombre de celle de notre

(1) Jean I, 46-50. — (2) Apocalypse XXII, 1-5.

Sauveur. Il déploiera sa gloire sur la terre quand il viendra établir son règne, mais nous verrons sa gloire dans le ciel, comme il l'a demandé pour nous à son Père (1). Pour terminer l'histoire de la reine de Sheba, il nous est dit qu'avant de partir, « elle donna au roi cent vingt talents d'or (2), et des aromates en très grande quantité, et des pierres précieuses. » Ainsi se réalisèrent les paroles de David pour Salomon : « Les rois de Sheba et de Seba lui présenteront des dons » (3). Et de la Jérusalem céleste, il est dit : « Et je ne vis pas de temple en elle ; car le Seigneur, Dieu, le Tout-puissant, et l'Agneau, en sont le temple. Et la cité n'a pas besoin du soleil, ni de la lune, pour l'éclairer ; car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est sa lampe. Et les nations marcheront par sa lumière, et les rois de la terre lui apporteront leur gloire » (4). Combien ce sera plus glorieux que la splendeur de Salomon, et ce sera pour l'éternité, tandis que les jours de la gloire de Salomon prirent fin. Et combien furent tristes les jours qui suivirent, comme nous le verrons.

---

## L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

AUGUSTIN

*Sa conversion*

Je continuerai, mes chers jeunes amis, à vous raconter comment Augustin fut peu à peu conduit,

(1) Jean XVII, 24.

(2) Le talent d'or valait environ 150,000 francs.

(3) Psaume LXXII, 10. — (4) Apocalypse XXI, 22-24.

par la grâce et la bonne main de Dieu, à renoncer à l'erreur et au monde, et à saisir en Christ la vérité qui sauve et sanctifie.

Dieu lui fit la grâce de voir les erreurs et les absurdités des Manichéens. Ce qui y contribua surtout fut la visite à Carthage d'un de leurs évêques, nommé Fauste, grandement renommé pour son éloquence, et, disait-on, par sa science. Il présentait l'erreur d'une manière séduisante, et était ainsi, dit Augustin, « un véritable piège du démon auquel plusieurs se laissaient prendre, entraînés qu'ils étaient par la beauté et la douceur de ses discours. » Il en est encore ainsi de nos jours, et nous devons écouter et suivre l'avertissement de l'apôtre, disant qu'il faut se garder d'être « emportés çà et là par la tromperie des hommes et leur habileté à user de voies détournées pour égarer. » (Éphésiens IV, 14.) Augustin avait espéré qu'un homme aussi savant saurait dissiper les doutes qu'il avait conçus touchant la doctrine des Manichéens, mais il s'aperçut bientôt que les belles paroles de Fauste cachaient une réelle ignorance, et qu'il était incapable de résoudre les difficultés qui lui étaient présentées. Lui-même d'ailleurs le reconnaissait. « Aussi, » dit Augustin, « la grande ardeur que j'avais pour cette doctrine, fut bien refroidie, » et il ajoute : « Toi, ô Seigneur, tu ne m'abandonnais pas, et ta main me conduisait par des voies cachées et admirables. »

Vers cette époque, Augustin résolut d'aller enseigner à Rome, où il pensait trouver plus d'avantages sous le rapport de la fortune et de la considération. Il était mû par des motifs purement humains, mais, dit-il, « c'était Toi, ô mon Dieu, mon espérance et mon partage, qui, pour le salut de mon âme, me conduisais à changer de contrée. » Sa mère, qui désirait le garder près d'elle, s'opposait à ce départ,



mais il s'embarqua malgré elle et partit pour Rome. Augustin confesse la faute qu'il avait ainsi commise, mais Dieu, qui se sert même de nos manquements pour accomplir ses desseins de grâce, l'amena à la pour exaucer le plus ardent des désirs de sa mère. Désolée de le voir partir, « elle ignorait quelles joies Dieu lui préparait par cette absence. »

A peine arrivé à Rome, Augustin tomba dangereusement malade. « J'étais, » dit-il, « sur le point de descendre au sépulcre, chargé de tous les péchés que j'avais commis contre Toi, ô Dieu ! Ces péchés pesaient sur moi, sans qu'aucun m'eût été remis à cause des mérites de Jésus-Christ. Comment sa mort, que je considérais comme imaginaire, aurait-elle pu me racheter ? Ma fièvre redoublait ; j'étais sur le point de mourir, et de mourir pour l'éternité, car où serais-je allé, sinon dans les flammes de l'enfer ? » Quelle terrible situation, n'est-ce pas, mes jeunes amis ? Mourir sans Christ, c'est l'éternelle perdition. Mais, dit encore Augustin, sa mère avait prié pour lui, et Dieu lui rendit la santé, « afin, » ajoute-t-il, « que je pusse un jour recevoir de Toi celle de l'âme infiniment plus excellente. »

Il avait encore conservé quelques relations avec les Manichéens, lorsqu'il fut appelé à Milan pour y professer son art. Arrivé dans cette ville, il se présenta à l'évêque Ambroise, dont je vous ai dit l'histoire. « C'était Toi-même, Seigneur, » dit Augustin, « qui me menais vers lui d'une manière invisible, afin que, m'ouvrant les yeux, il me conduisît à Toi. » Ambroise le reçut avec une bonté toute paternelle qui lui gagna le cœur. Augustin devint un des auditeurs assidus de l'évêque. D'abord il venait l'entendre pour voir si son éloquence répondait à sa réputation, mais bientôt, sous l'enseignement d'Ambroise, les vérités du christianisme pénétrèrent

dans son esprit. Il abandonna les Manichéens et prit la résolution de devenir catéchumène dans l'Église chrétienne. Il n'était pas encore converti, mais Dieu avait commencé son œuvre en lui, en lui faisant quitter l'erreur.

Sa mère vint le rejoindre à Milan. D'une part, elle fut heureuse de voir son fils détaché des erreurs mortelles des Manichéens, mais, d'une autre, sa joie était affaiblie en le voyant encore hésitant et plein de doutes. « Elle n'avait cessé de me pleurer comme si j'eusse été mort, » dit-il, « mais c'était un mort que Tu devais ressusciter, Seigneur, quand Tu dirais comme au fils de la veuve : Jeune homme, je te le dis, lève-toi, et que tu le rendrais à la mère qui l'avait perdu. »

En effet, Dieu agissait dans son âme par le moyen des enseignements d'Ambroise. Il saisissait de plus en plus la pureté et la beauté de la doctrine chrétienne. Mais il aurait voulu tout comprendre avant de croire, tandis qu'il nous faut croire d'abord ce que Dieu dit dans sa parole, et parce qu'il le dit, et ensuite nous comprenons. Dieu le conduisit enfin à reconnaître l'autorité entière des Écritures. « J'avais reconnu, » dit-il, « que, de nous-mêmes, nous étions trop faibles pour trouver la vérité par le seul secours de notre intelligence et sans l'autorité des Livres divins. » Et dès lors, ce qu'il ne comprenait pas, il l'attribua à la profondeur de la pensée divine, qui dépasse infiniment la portée de notre esprit.

Mais, tout en avançant pas à pas vers la vérité, il y avait un obstacle qui l'empêchait de la saisir. Il restait encore attaché au monde et aux choses du monde, recherchant les richesses et les honneurs, « asservi ainsi à diverses convoitises, » et, par conséquent, ayant le cœur partagé, il n'était pas heureux. Tantôt il voulait s'occuper sans réserve de la

grande affaire du salut, et se disait : « Pourquoi tarder davantage à abandonner les espérances du siècle pour ne plus chercher que Dieu et la vie bienheureuse ? » Tantôt il reprenait : « Attends encore un peu, ô mon âme ; le monde a aussi ses douceurs et ses charmes. » Et il pensait pouvoir allier le monde et le service de Dieu. Son âme ainsi ballottée et incertaine ne trouvait point la paix. Le Seigneur a dit : « Nul ne peut servir deux maîtres. »

D'un autre côté, s'il cherchait la voie pour arriver à une vraie connaissance et à la jouissance de Dieu, il ne pouvait pas la trouver, parce que, dit-il, il ne connaissait pas Jésus-Christ, « Médiateur entre Dieu et les hommes, Homme et Dieu lui-même, élevé au-dessus de toutes choses et béni éternellement, » Lui qui est « le chemin, et la vérité, et la vie, » et sans lequel nul ne vient au Père. Comme hélas ! bien des soi-disant chrétiens de nos jours, Augustin ne considérait Jésus que comme un homme d'une sagesse admirable, auquel aucun autre homme ne pouvait être égalé, à qui Dieu avait donné cette grande autorité dont il jouit dans le monde, pour nous conduire par son exemple du mépris des choses temporelles à la possession de la bienheureuse immortalité. « Je ne comprenais nullement, » dit-il, « ce que veulent dire ces paroles : « La Parole est devenue chair. »

Cependant, comme il s'attachait toujours plus à lire les Écritures, la lumière se faisait dans son âme, mais, en même temps, n'ayant pas rompu avec le péché, il était profondément troublé. Dans sa perplexité, il alla trouver un pieux vieillard qui lui raconta la conversion d'un célèbre professeur d'éloquence, nommé Victorin. Celui-ci était resté païen jusqu'à sa vieillesse, mais ayant lu les Saintes Écritures, il fut amené à Christ, qu'il n'eut pas

honte de confesser aussitôt publiquement. Augustin se sentit enflammé d'un ardent désir d'imiter Victorin. Mais enlacé par les liens du péché, bien qu'il eût une volonté nouvelle de servir Dieu en abandonnant tout, il se sentait retenu comme un captif et faisait l'expérience de ce que l'apôtre dit, au VII<sup>me</sup> chapitre des Romains : « Je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur ; mais je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon entendement, et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres. » Et Augustin s'écriait : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Comme il était dans ces dispositions, un homme noble, nommé Pontilien, vint un jour le trouver. Augustin était avec son intime et fidèle ami Alype. Voici comment il raconte le début de cette entrevue qui eut pour lui un résultat si remarquable. « Nous primes des sièges pour converser plus à notre aise. Pontilien ayant aperçu un livre posé sur la table, le prit, l'ouvrit, et fut étonné de voir que c'étaient les épîtres de saint Paul. Il avait cru mettre la main sur un des livres qui se rapportaient à ma profession. Me regardant avec un sourire approbateur, il me témoigna combien il était agréablement surpris de trouver devant moi un tel livre, et ce seul livre ; car il était chrétien, et de ceux qui te servent fidèlement, ô Seigneur ! » Sur ce qu'Augustin lui dit que c'était le principal objet de ses méditations, il commença à raconter la vie d'Antoine et la conversion de deux officiers de l'empereur qui renoncèrent à tout pour servir le Seigneur. Ce récit fit sur Augustin une profonde impression. A mesure que Pontilien parlait, il voyait se dresser devant lui sa longue vie de péché. « Tu me forçais, ô Dieu ! à me retourner pour me contempler, » dit-il, « malgré moi

tu m'exposais moi-même devant mes propres yeux, afin que je visse à quel point j'étais infâme, hideux, difforme, de quelle fange et de quelles horribles plaies j'étais couvert (1). Je le voyais, et j'en avais horreur (2). Tu ne cessais point de reporter mon image devant ma vue, afin que, voyant mon iniquité, je pusse la reconnaître et la haïr... J'admirais ces chrétiens qui étaient venus à Toi pour obtenir la guérison, et la comparaison que j'en faisais avec moi-même, me rendait haïssable à mes yeux. Je considérais avec douleur que tant d'années s'étaient écoulées, durant lesquelles j'avais différé de quitter les plaisirs du péché et les biens terrestres, pour ne penser qu'à acquérir le bien le plus précieux, dont la possession est préférable à tous les trésors, à toutes les couronnes, à toutes les voluptés de la terre. » Vous comprenez, mes jeunes amis, de quel bien infiniment supérieur à tout Augustin parle ; c'est la connaissance et la jouissance du salut qui se trouve en Jésus, et en vertu duquel nous approchons de Dieu et sommes heureux près de Lui. Vous venez de voir la profonde conviction de péché qui s'était emparée d'Augustin. Avez-vous senti vos péchés comme lui ? Votre vie n'a pas encore été aussi longue que la sienne, mais, en la repassant, ne voyez-vous pas que vous avez offensé Dieu de bien des manières et que vous avez besoin de venir à Jésus pour être sauvés ? Pourquoi tarder ? Augustin se repentait amèrement d'avoir si longtemps différé à saisir ce qui seul rend vraiment heureux. Ne vous exposez pas aux mêmes regrets, mais venez maintenant à Christ.

Pontitien étant parti, un violent combat se livra

(1) Lisez Ésaïe I, 6. Psaume XXXVIII, 1-8.

(2) Job XLII, 6.

dans le cœur d'Augustin. D'une part, le monde et le péché voulaient le retenir ; d'un autre côté, la nouvelle nature en lui les détestait et l'attirait vers le bien et la soumission à Dieu. Dans l'agitation de ses pensées et le trouble de son âme, il se rendit dans un jardin attenant à la maison qu'il habitait. Là, s'étant jeté à terre sous un figuier, il versa d'abondantes larmes. Il priait avec instance, disant : « Mon âme est fort troublée, et toi, Éternel ! jusques à quand ? Jusques à quand, ô Éternel ! seras-tu en colère à toujours ? Ne te souviens pas contre nous des iniquités anciennes » (1).

Il priait ainsi dans l'affliction de son cœur, lorsque, d'une maison voisine, il entendit comme une voix d'enfant disant à plusieurs reprises : « Prends et lis, prends et lis. » Il se releva et regardant ces paroles comme un commandement divin d'ouvrir les Écritures et d'y lire le passage qui s'offrirait à ses yeux, il retourna au lieu où était resté son ami. Ouvrant le livre des épîtres de saint Paul, il tomba sur ce passage : « Conduisons-nous honnêtement, comme de jour, non point en orgies, ni en ivrogneries ; non point en impudicités, ni en débauches ; non point en querelles, ni en envie. Mais revêtez le Seigneur Jésus-Christ, et ne prenez pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises. » (Romains XIII, 13, 14.)

« A peine avais-je achevé de lire ces paroles, » dit Augustin, « qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière qui lui donna la paix ; à l'instant même se dissipèrent les ténèbres dont les doutes le tenaient enveloppé. » Il avait saisi Christ comme le Libérateur de son âme, Celui qui affranchit de la loi du péché et de la mort. (Romains VIII, 2.)

(1) Psaume VI, 3 ; LXXVIII, 5, 8.

Telle fut, mes jeunes amis, la conversion d'Augustin. Il alla dire la bonne nouvelle à sa mère, dont le cœur fut rempli de joie, comme vous pouvez bien le penser. Le fils perdu était retrouvé, celui qui était mort était revenu à la vie. Telle est la grâce divine. Elle vous cherche aussi, mes chers jeunes amis ; oh ! laissez-vous saisir par elle, afin que vous viviez désormais pour Christ et que vous jouissiez du vrai bonheur près de Lui.

Vivre pour Toi, source de vie,  
Vivre avec Toi, c'est le bonheur ;  
Par Toi notre âme est affranchie  
Du péché, de toute langueur.



### La petite fille qui voulait aller au ciel

Un voyageur rencontra un jour sur la grande route une petite fille qui fixa sur lui ses yeux bruns et intelligents d'une manière si amicale, qu'il ne put s'empêcher de lui adresser quelques mots. Comme ils allaient du même côté, la conversation se poursuivit ainsi :

— Vas-tu aussi à l'école du dimanche, mon enfant ? demanda l'étranger.

— Oui, sans doute, répondit la petite avec une figure toute rayonnante.

— Et qu'est-ce que tu y apprends ?

— On nous parle du ciel.

— Mais penses-tu aussi quelquefois au ciel durant la semaine ?

— Oh ! oui, souvent, fut la réponse.

— Alors tu crois que tu y entreras ?

L'enfant le regarda en souriant, et lui dit :

— Bien sûr ; je voudrais aller au ciel, quand je mourrai

— Mais comment penses-tu, mon enfant, parvenir à entrer au ciel ? continua l'étranger. Cette question embarrassa l'enfant ; mais au bout d'un moment de réflexion, elle répondit :

— Si je suis pieuse, si je ne mens jamais, si je suis toujours obéissante et que je ne sois pas orgueilleuse, alors j'irai au ciel.

Une ombre passa sur le visage de l'étranger ; mais il poursuivit : — Tu es donc toujours sage, mon enfant ?

Elle devint sérieuse en s'apercevant de l'air triste de celui qui lui parlait, et elle répondit timidement :

— Pas toujours.

— Et dis-tu toujours la vérité ?

Rosette baissa les yeux et, en rougissant, avoua encore : — Pas toujours.

— N'es-tu non plus jamais orgueilleuse ?

Hélas ! le matin même de ce jour, Rosette s'était réjouie intérieurement de ce que sa robe d'été toute fraîche et son joli tablier blanc avaient bien meilleure façon que la vieille robe et le tablier usés et déteints de sa camarade d'école. Cette fois elle répondit d'une manière presque inintelligible, en baissant sa tête bouclée sur sa poitrine : — Quelquefois je suis aussi orgueilleuse.

Alors l'étranger posa sa main sur l'épaule de l'enfant et lui dit : — Eh bien, mon enfant, puisque tu es orgueilleuse, que tu mens quelquefois, et que tu n'es pas toujours sage, il est impossible que tu ailles jamais au ciel.

Pendant un moment il se fit un profond silence. Rosette se tenait là, la tête baissée et les yeux pleins de larmes.



— Non, ma pauvre enfant, continua l'étranger, jamais tu n'arriveras au ciel, si tu penses y entrer parce que tu es sage, que tu dis la vérité et que tu n'es pas orgueilleuse. Tu peux voir, d'après ce que tu m'as dit, que tu as souvent péché, et que tu pêches encore. Que veux-tu donc faire ? Tu es perdue. Mais écoute. J'ai une bonne nouvelle pour toi ; oui, une très, très bonne nouvelle. Dieu savait bien que tu n'es pas telle que tu dois être. Mais il t'aime, et c'est pourquoi il a envoyé dans le monde son bien-aimé Fils, qui a toujours été parfaitement bon.

— Ah ! c'est le Seigneur Jésus, n'est-ce pas ? répliqua la petite.

— Oui, Rosette, c'est le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, qui est venu sur cette terre, et qui, même comme enfant, a toujours été bon et saint. Et c'est Lui qui a été puni à ta place. Sur la croix, son sang a été versé pour effacer tous les péchés. Et maintenant, Rosette, l'entrée du ciel est ouverte pour toi. Par toi-même, tu n'aurais pu l'obtenir, mais le Seigneur Jésus l'a obtenu pour toi. Sur la croix, avant de mourir, il s'est écrié : « C'est accompli ! » c'est-à-dire qu'il avait fait tout ce que Dieu demandait pour que tu puisses aller au ciel. La porte du ciel aurait été éternellement fermée pour toi comme pour moi, si le Seigneur Jésus n'était pas venu nous l'ouvrir, car de nous-mêmes nous ne sommes pas dignes d'entrer au ciel. Maintenant Lui qui a les clefs du ciel, nous dit : « Heurtez et l'on vous ouvrira. » Ce précieux Sauveur ne refuse aucun de ceux qui viennent à Lui avec un cœur repentant, pour avoir la délivrance, le pardon de tous ses péchés, car il a dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. »

De nouveau il y eut un silence, puis l'étranger dit encore : — Eh bien, maintenant, ma chère en-

fant, qu'as-tu à faire ? Rien autre que d'accepter ce que le Seigneur a acquis pour nous en mourant sur la croix. Ne veux-tu pas le faire, Rosette, et Le remercier pour cela ?

— Oh ! oui, Monsieur, répondit l'enfant en levant vers l'étranger ses yeux encore baignés de larmes. Je veux remercier le Seigneur Jésus de ce qu'il a tout fait pour moi, afin que je puisse entrer au ciel.

C'est à ce moment que Rosette entra dans le vrai chemin qui conduit au ciel. Auparavant elle se confiait dans ses œuvres, et, en suivant ce chemin, jamais elle ne serait arrivée devant Dieu que pour être condamnée et perdue. Mais, ayant mis sa confiance dans le Seigneur Jésus, elle était propre pour entrer et demeurer dans le ciel, la demeure de Dieu. Jésus seul est le chemin du salut. C'est par Lui seul que nous avons le pardon des péchés, la paix avec Dieu, et aussi la force pour vivre saintement, d'une manière agréable à Dieu, comme ses enfants bien-aimés, et héritiers du ciel avec Christ.

Êtes-vous, mes chers petits amis, des agneaux du bon Berger, vous confiant réellement en Lui, l'aimant et le suivant en marchant dans l'obéissance à sa Parole ? Alors, mais alors seulement, vous êtes dans le chemin du ciel, et vous pouvez attendre avec bonheur que Jésus vienne vous chercher et vous conduire là où il est, dans la maison de son Père, qui est aussi votre Père.



### Psaume LXXIII, 23-26

Dans mon amère souffrance,  
 Tout était sombre à mes yeux :  
 Plus de joie ou d'espérance,  
 Plus de clarté dans les cieux,

D'où venait donc ma misère,  
Ma tristesse et ma douleur ?  
Et pourquoi rien sur la terre  
Ne consolait-il mon cœur ?

Pourquoi ce fardeau de peine  
Qui s'accumulait sur moi ?  
Comme un captif sous sa chaîne,  
Je gémissais plein d'effroi.

Ah ! loin de ton sanctuaire,  
J'oubliais ton grand amour,  
Tes soins, ta tendresse, ô Père !  
Qui me suivais chaque jour.

Mais aussitôt que ta grâce  
M'a fait entendre ta voix,  
Que la clarté de ta face  
S'est levée enfin sur moi ;

Quand tu me dis : « Sois sans crainte,  
Je ne t'abandonne pas ;  
Calme, ô mon enfant, ta plainte,  
Et viens pleurer dans mes bras. »

Mon cœur reprit l'espérance,  
Tout devint clair à mes yeux ;  
Près de Toi plus de souffrance,  
Près de Toi je suis heureux.

### Réponses aux questions du mois d'octobre

1<sup>o</sup> Abel rendu agréable à Dieu par son sacrifice. (Genèse IV.)

2<sup>o</sup> Hénoc qui marcha avec Dieu, et que Dieu prit sans qu'il passât par la mort. (Genèse V.)

3<sup>o</sup> Noé, un homme juste, parfait parmi ceux de son temps. (Genèse VI.)

4<sup>o</sup> Abraham, l'homme de foi et d'obéissance. (Genèse XII, XV, XXII.)

5° Isaac, l'homme de prière. (Genèse XXIV.)

6° Jacob, l'homme sous la discipline de Dieu, mais qui, à la fin, s'humilie. (Genèse XLVII, 9.)

7° Joseph, l'homme agréable à Dieu, d'abord souffrant, puis élevé à un poste d'honneur, sauveur des siens et de l'Égypte, type parfait du Seigneur. (Genèse XXXVII-XLI.)

8° A ceux-là il faut joindre Adam, le premier homme, qui saisit la promesse de Dieu et qui est la figure du second homme, de Jésus qui devait venir. (Genèse III, 24; Romains V, 14.)

### Questions pour le mois de novembre

Cherchez le nom d'un prophète qui écrit depuis le temps de Josias jusqu'à Sédécias.

Celui du premier martyr.

Celui d'une reine qui refusa d'obéir à son mari.

Celui d'un peuple aimé de Dieu.

Celui d'un homme de prières, compagnon de Paul.

Celui d'un homme tué par le commandement d'une méchante reine.

Celui d'un chrétien dévoué au Seigneur avec toute sa famille.

Celui du père d'une jeune fille belle et complaisante.

Celui d'un riche héritier.

Celui du serviteur du père de ce riche héritier.

Celui d'une femme qui perdit son mari et ses fils en pays étranger.

Celui d'un serviteur de Dieu que Paul nomme son enfant dans la foi.

Celui d'un esclave converti.

Celui d'un chrétien instruit dès l'enfance dans les saintes lettres.

Les initiales forment une promesse chère au cœur du chrétien. Citez-la, et dites où elle se trouve.



## L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

AUGUSTIN (*fin*)

Après sa conversion, Augustin renouça à la position qu'il occupait, et aux avantages qu'il pouvait en espérer. Cette position l'aurait retenu dans le monde, et il comprenait qu'il devait se séparer de celui-ci afin d'être tout entier pour Dieu. Il se retira à la campagne avec quelques amis, et reçut le baptême en même temps que son fils Adéodat et son ami Alipe. Il résolut ensuite avec ses amis et sa

mère de retourner en Afrique, mais arrivés à Ostie, le port de Rome, Monique mourut. Peu de jours avant sa mort, après un entretien qu'elle et Augustin avaient eu touchant la vie éternelle et bienheureuse qui est le partage des saints, elle dit : « Pour ce qui me regarde, mon fils, il n'y a plus rien dans cette vie qui soit capable de me plaire. Qu'y ferais-je désormais ? Il n'y avait qu'une chose qui me fit désirer d'y rester un peu ; c'était de te voir chrétien avant d'en sortir. Dieu m'a accordé ce que je désirais, que fais-je donc ici davantage ? »

Elle avait ordonné qu'on l'enterrât à Ostie où elle mourait. Autrefois elle avait exprimé le désir d'être enterrée auprès de son mari, en Afrique, où elle avait choisi et préparé sa propre tombe ; mais Dieu avait détaché son cœur de tout ce qui était terrestre, de sorte que des amis lui ayant demandé si elle n'éprouverait pas une sorte de peine à être enterrée dans un pays si éloigné du sien, elle répondit : « On n'est jamais loin de Dieu, et je n'ai pas sujet de craindre qu'à la fin des siècles il ait quelque peine à reconnaître où je serai pour me ressusciter. » Ainsi, dit Augustin, fut séparée de son corps cette âme sainte et pieuse, dans la cinquante-sixième année de son âge. La douleur d'Augustin fut vive, mais il trouva auprès de Dieu la vraie consolation.

Augustin avait appris à connaître cette grâce souveraine de Dieu qui l'avait suivi à travers tous ses égarements et l'avait enfin amené au port du salut. Il avait appris par une longue et douloureuse expérience ce qu'est l'homme, quelles convoitises recèle son cœur, et de quels péchés sa vie est remplie, aussi longtemps qu'il ne connaît pas Dieu. Il avait appris sa totale impuissance pour rompre avec le péché, et avait expérimenté que rien dans le monde ne peut rendre heureux et remplir le vide du cœur.

Il savait maintenant que c'est Christ seul qui sauve et affranchit du joug du péché, et que c'est en Dieu seul, par Christ, que l'on goûte le vrai bonheur. Pénétré de cette vérité, il s'écriait en s'adressant à Dieu : « Combien j'ai tardé à t'aimer, ô beauté si ancienne et toujours nouvelle, combien j'ai tardé à t'aimer ! Tu m'as appelé, et mes oreilles se sont ouvertes à ta voix ; tu as lancé les rayons de ta lumière, et mes yeux aveuglés sont devenus clairvoyants. Et maintenant, je ne soupire qu'après toi. »

Puissiez-vous sans *tarder*, mes jeunes amis, écouter la voix du Seigneur qui vous appelle à venir à Lui, et à goûter auprès de Lui la paix et la joie du salut, avec l'espérance assurée du bonheur éternel.

Je vous citerai encore quelques paroles qui vous feront voir sur quel fondement reposaient la foi et l'espérance d'Augustin : « Jusqu'à quel point tu nous as aimés, Père infiniment bon, qui n'as pas épargné ton fils unique, mais qui l'as livré à la mort pour nous, pécheurs que nous sommes ! A quel point tu nous as aimés, puisque Celui qui ne regardait pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, s'est anéanti et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ; Lui qui était maître de donner sa vie et de la reprendre ; Lui qui, pour nous, s'est offert à Toi comme victime, et qui a été vainqueur, qui s'est donné en sacrifice, et qui est sacrificateur ; Lui qui, d'esclaves que nous étions, nous a fait tes enfants ! C'est donc justement que j'ai en Lui cette ferme espérance, que tu guéris toutes les langueurs de mon âme par Celui qui est assis à Ta droite, et qui sans cesse y intercède pour nous... J'étais épouvanté à la vue de mes péchés et accablé sous le poids de mes misères, mais tu m'as rassuré par cette parole :

« Christ est mort pour tous, afin que ceux qui  
» vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais  
» pour Celui qui, pour eux, est mort et a été res-  
» suscité. » (2 Corinthiens V, 15.)

Après la mort de Monique, Augustin retourna en Afrique. Là, ayant vendu ses biens au profit des pauvres, il demeura quelque temps près de Tagaste avec quelques amis, vivant dans la solitude et s'adonnant à la prière, au jeûne et à la méditation. Environ quatre ans après sa conversion — il avait alors trente-sept ans — il fut consacré prêtre malgré sa résistance, et quatre ans plus tard, il succéda à Valère, évêque de la ville d'Hippone. Il continua à mener une vie austère avec de jeunes chrétiens qu'il préparait au ministère, écrivant pour l'enseignement et la défense de la foi, prêchant sans se lasser et selon les besoins du moment. Il fut ainsi l'instrument de nombreuses conversions. Il vécut jusqu'à l'âge de 76 ans. Peu de temps avant sa mort, les Vandales, nation barbare, envahirent le nord de l'Afrique et assiégèrent Hippone, mais Augustin termina sa carrière terrestre avant la prise de la ville.

Augustin écrivit un très grand nombre d'ouvrages, dont les deux principaux sont les « Confessions » qui racontent sa conversion et dont je vous ai cité quelques portions, et « la Cité de Dieu, » grand ouvrage en faveur du christianisme contre le paganisme, et où il montre l'Église de Dieu survivant au déclin et à la chute de l'empire romain. « Il y a deux cités, dit-il, celle de Dieu et celle des hommes, du ciel et de la terre. L'une renferme ceux qui vivent selon la chair ; l'autre, ceux qui vivent selon l'Esprit. Deux amours constituent les deux cités : l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu distingue la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'au



mépris de soi-même caractérise la cité céleste. Caïn, citoyen de la cité terrestre, bâtit une ville; Abel n'en bâtit point : il était citoyen de la cité du ciel, et étranger ici bas... Il est venu des lettres de cette cité sainte dont nous sommes, pour le moment, exilés : ces lettres sont les Écritures. Le roi de la cité céleste est descendu en personne sur la terre, pour être notre chemin et notre guide. Le souverain bien est la vie éternelle : il n'est pas de ce monde ; le souverain mal est la mort éternelle, ou la séparation d'avec Dieu. La possession des félicités temporelles n'est qu'un faux bonheur : le juste vit de la foi. Quand les deux cités seront parvenues à leur fin, il y aura pour les pécheurs un supplice éternel, pour les justes un bonheur sans terme. Dans la cité divine, on jouira de ce sabbat, de ce long jour qui n'a point de soir, où nous nous reposerons en Dieu. » Voilà, en abrégé, ce qu'Augustin enseigne dans ce livre remarquable. C'était au temps de la prise de Rome par les Barbares, et du bouleversement de l'empire par ceux-ci. En ce temps de détresse, Augustin tourne les yeux de ses contemporains vers les choses célestes et immuables. Ne reconnaissez-vous pas, dans ces deux cités, mes jeunes amis, ce que nous trouvons dans l'Apocalypse touchant « ceux qui habitent sur la terre, » et « ceux qui ont leur demeure dans le ciel » ? touchant la Babylone que détruit le jugement divin, et la sainte cité, la Jérusalem céleste ? (Apocalypse XIII, 8, 6 ; XVIII ; XXI.) Et ne devons-nous pas nous demander : « A laquelle des deux cités est-ce que j'appartiens ? Celle de Dieu ou celle de la terre ? Ma bourgeoisie est-elle dans les cieus, ou bien suis-je de ceux qui ont leurs affections aux choses de la terre ? » (Philippiens III, 19, 20.)

Augustin, par sa parole et ses écrits, défendit la

vraie foi contre les Ariens, les Manichéens, et surtout contre les Pélagiens. Ce nom fut donné à ceux qui suivaient les enseignements d'un certain moine breton, nommé Pélage. Pélage, avec son ami et disciple Célestius, niait l'état de chute et de ruine de l'homme. Il disait que le péché d'Adam n'avait eu de suites que pour lui-même, mais que ses descendants n'y participent pas. Les enfants, d'après lui, naissent dans le même état qu'Adam avant qu'il eût péché. Il enseignait donc qu'il y a en l'homme des germes de bien qu'il peut développer par les forces qui sont en lui, et ainsi arriver à la sainteté. En conséquence, il donnait aux œuvres une importance qui diminuait ou même annulait la grâce de Dieu. Elle n'était plus qu'une aide que Dieu accordait à celui qui se décidait pour le bien. L'homme, selon les Pélagiens, a la capacité de choisir de sa propre volonté entre le mal et le bien, et d'accomplir celui-ci de manière à être accepté de Dieu. Il y a bien en lui une propension vers le péché, mais cela en soi n'est pas un mal, à moins que le péché ne soit pratiqué. Si l'homme obéit, il est aidé par la grâce divine pour obéir plus parfaitement. Et s'il vient à tomber, ses péchés lui sont pardonnés par l'œuvre de Christ.

Vous voyez, mes jeunes amis, combien tout cela est contraire aux enseignements de la sainte Parole. Lisez ce qu'elle nous dit dès le commencement : « Adam engendra un fils à sa ressemblance, selon son image. » (Genèse V, 3.) Adam était pécheur, Seth, son fils, et les descendants de Seth, ne pouvaient être autres. Ensuite l'Éternel dit : « L'imagination des pensées du cœur de l'homme n'est que mal en tout temps, mauvaise dès sa jeunesse. » (Genèse VI, 5 ; VIII, 21.) Et David dit : « J'ai été enfanté dans l'iniquité. » (Psaume LI, 5.) Comment

donc prétendre que les enfants naissent dans l'innocence ? Ensuite, l'apôtre Paul nous dit : « Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair (dans mon être pécheur), il n'habite point de bien » (Romains VII, 18) ; et il décrit, en Éphésiens II, 3, ce qu'il y a en nous au lieu du bien : « Nous avons tous marché autrefois dans les convoitises de la chair, accomplissant les volontés de la chair et des pensées. » Voilà notre état naturel. Nous sommes donc bien loin d'avoir en nous des germes de bien. Et avons-nous quelque force pour accomplir le bien ? Non, « nous étions sans force. » (Romains V, 6.) Et même, voudrions-nous faire le bien, nous nous trouvons dans l'impuissance devant le mal qui nous domine. (Romains VII, 18, 19, 21.) « Vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés, » dit l'apôtre. (Éphésiens II, 1.) N'est-ce pas la plus forte expression de l'impuissance ? Un mort ne peut rien faire. Est-ce seulement le péché pratiqué qui est un mal ? Non, mes jeunes amis. La convoitise, le mauvais désir, qui conduit au péché, est lui-même un péché quand même on n'y cède pas. (Romains VII, 7-11 ; Jacques I, 14-15.)

Vous voyez donc, mes jeunes amis, que l'homme, vous et moi, tous les hommes petits et grands, nous sommes perdus, ruinés, sans force pour sortir de la ruine, et que ce n'est pas d'aide que nous avons besoin, mais d'un Sauveur, d'un salut complet. Et comme nous ne pouvons rien faire, rien mériter, il faut que ce salut soit dû à la libre et souveraine grâce de Dieu. Et béni soit-il, *la grâce* qui apporte le salut est apparue à tous les hommes dans la personne du Seigneur Jésus. (Tite II, 14.) Et maintenant l'apôtre nous dit, et partout l'Écriture répète : « *Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Ce n'est pas par*

les œuvres, afin que personne ne se glorifie. » (Éphésiens II, 8, 9.) Mais n'y a-t-il pas d'œuvres à accomplir ? Oui, certes, mais ce ne sont pas elles qui nous sauvent. Elles sont le fruit de la grâce dans notre cœur. Aucune œuvre accomplie avant que nous ayons reçu Christ comme notre Sauveur, ne compte devant Dieu. Mais ayant cru en Lui, nous recevons une nouvelle vie, la grâce crée en nous une nouvelle nature qui aime Dieu et se plaît à faire sa volonté, et cette même grâce, par le Saint-Esprit, nous donne la force d'accomplir des œuvres qui plaisent à Dieu. (Éphésiens II, 10.) Ainsi la grâce de Dieu est tout et fait tout, et nous en sommes les heureux objets. Oh ! puissiez-vous faire l'heureuse expérience de votre misère et de votre incapacité, pour faire ensuite la plus heureuse expérience de la puissance souveraine de la grâce pour sauver et donner la force !

Vous comprenez qu'Augustin, qui avait fait l'expérience du péché qui était en lui depuis son enfance, qui avait gémé sous son joug, et qui avait senti son impuissance pour vaincre les convoitises et les passions mauvaises qui le dominaient, Augustin qui avait éprouvé que la grâce seule du Seigneur avait pu l'affranchir de la loi du péché et de la mort (Romains VIII, 2), était l'instrument merveilleusement choisi et préparé de Dieu pour combattre l'erreur fatale des Pélagiens. Cette erreur qui rabaisse la grâce et exalte l'homme, en lui persuadant qu'il peut faire quelque chose pour son salut, et qui diminue ainsi la valeur de l'œuvre de Christ, subsiste encore de nos jours chez un grand nombre de personnes. On veut bien du Seigneur pour aide, et l'on oublie que hors de Lui nous ne sommes ni ne pouvons rien.

Augustin fut ainsi le grand champion de la grâce

qui seule sauve le pécheur sans les œuvres, mais qui le renouvelle pour qu'il puisse accomplir des œuvres qui plaisent à Dieu. Ses écrits sur ce sujet furent, bien des siècles plus tard, en grande bénédiction à Luther, cet homme remarquable que Dieu choisit pour faire briller de nouveau la lumière de sa Parole et la grande vérité du salut par la grâce, par l'œuvre seule de Christ. Entre Augustin et lui, des ténèbres toujours plus profondes avaient envahi l'Église, mais Dieu avait toujours eu des témoins. Le Seigneur nous donnera peut-être de nous en entretenir ensemble, mes jeunes amis. En attendant, qu'il bénisse pour vous la Parole de sa grâce.

---

## Histoire des rois d'Israël.

### SALOMON, LE TROISIÈME ROI

(1 Rois II-XI ; 2 Chroniques I-IX)

---

#### CHUTE DE SALOMON

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, que les derniers jours de Salomon furent tristes. Comment cela arriva-t-il ?

LA MÈRE. — Ce fut par sa faute, mon enfant. L'Éternel, tu le sais, lui était apparu deux fois, et lui avait recommandé de garder ses commandements et surtout de ne point adorer d'autres dieux, mais Salomon désobéit.

SOPHIE. — Comment un roi si sage et à qui Dieu

avait accordé tant de bénédictions, put-il agir ainsi ?

LA MÈRE. — Cela vient de ce qu'il ne s'attacha point à pratiquer ce que la parole de Dieu lui enseignait. Quelque sage que soit un homme dans ce qui concerne l'intelligence et les choses de la terre, s'il ne se laisse pas guider par la parole de Dieu, il ne peut manquer de s'égarer loin de Dieu.

SOPHIE. — Est-ce que la parole de Dieu enseignait quelque chose de particulier aux rois d'Israël ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et nous l'avons vu autrefois dans le Deutéronome. Lis dans ce livre, au chapitre XVII, versets 16 et 17.

SOPHIE (*lit*). — « Seulement il n'aura pas une multitude de chevaux, et il ne fera pas retourner le peuple en Égypte pour avoir beaucoup de chevaux ; car l'Éternel vous a dit : Vous ne retournerez plus jamais par ce chemin-là. Et il n'aura pas un grand nombre de femmes, afin que son cœur ne se détourne pas ; et il ne s'amassera pas beaucoup d'argent et d'or. »

LA MÈRE. — Maintenant, si nous lisons ce qui suit ces versets, nous verrons que Salomon devait connaître ces défenses, car il est dit que, quand le roi « sera assis sur le trône de son royaume, il écrira pour lui une copie de cette loi ; et il l'aura auprès de lui ; et il y lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre l'Éternel, son Dieu, et à garder toutes les paroles de cette loi, et ces statuts, pour les faire. » De plus, Salomon avait aussi les enseignements de son père David. Eh bien, malgré cela, et sans tenir compte de ce que Dieu avait défendu dans la loi, il rassembla « des chars et des cavaliers ; et il eut mille quatre cents chars, et douze mille cavaliers, et quant à ses chevaux, il les tirait d'Égypte. » Il imitait en cela les rois des nations étrangères, et désobéissait à Dieu. Ensuite,

nous le voyons faire amas d'or et d'argent en envoyant des flottes à Ophir, et par le moyen des marchands et des rois d'Arabie. Il s'associait ainsi avec les étrangers.

SOPHIE. — Mais, maman, l'Éternel ne lui avait-il pas promis des richesses ?

LA MÈRE. — C'est vrai, mais s'il avait gardé la loi de l'Éternel, il n'aurait pas employé les moyens dont il s'est servi pour accroître ses richesses. Il se serait contenté de ce que Dieu lui envoyait, comme, par exemple, le tribut et les présents des rois qui rendaient hommage à sa sagesse et à sa gloire. Nous ne devons ni imiter le monde et suivre son luxe et ses modes, ni nous associer à lui pour nous enrichir. Le cœur qui agit ainsi s'éloigne de Dieu et de sa Parole, et il est en danger de tomber toujours plus bas dans le mal. C'est ce qui arriva à Salomon. La loi de Dieu avait perdu son autorité sur lui, et la crainte de l'Éternel n'avait plus sur son âme sa salutaire influence, de sorte qu'il tomba dans les péchés les plus graves.

SOPHIE. — Comment cela est-il possible, chère maman ? Il avait si magnifiquement prié devant le temple, et il avait vu la gloire de Dieu descendre et le remplir.

LA MÈRE. — Cela nous montre ce qu'est notre méchant cœur, Sophie. Nous ne pouvons être gardés qu'en demeurant près de Dieu et en tenant ferme sa Parole. Une fois qu'on a commencé à négliger de la mettre en pratique, on descend comme sur une pente rapide toujours plus bas. C'est ainsi que Salomon en vint à transgresser la troisième défense que Dieu avait faite au roi d'Israël. Il prit, outre la fille de Pharaon, un grand nombre de femmes, et ce qui aggravait son péché, des femmes étrangères d'entre les nations auxquelles Dieu avait défendu à

son peuple de s'allier (1). Salomon s'attacha à ces femmes, et au temps de sa vieillesse, elles l'entraînèrent à adorer leurs faux dieux. On vit le vieux roi, qui, dans sa jeunesse, avait rendu un si beau témoignage à l'Éternel et Lui avait érigé un temple magnifique, élever des autels à des divinités impures et sanguinaires, et se prosterner devant elles ! Et il fit cela pour toutes ses femmes étrangères, et à Jérusalem même !

SOPHIE. — Oh ! maman, combien cela est triste, en effet ; et quel mauvais exemple il donnait à son peuple !

LA MÈRE. — C'est bien vrai, mon enfant. Comme roi, il aurait dû être le modèle de son peuple, et, au contraire, il l'entraîna dans l'idolâtrie (2). Quel bonheur pour nous d'avoir pour modèle le vrai Salomon, Jésus, qui n'a jamais manqué !

SOPHIE. — Est-ce que l'Éternel ne dit rien à Salomon ?

LA MÈRE. — Dieu ne peut laisser le mal impuni, mon enfant. Il prononça contre Salomon un jugement sévère. Il lui dit : « Parce que tu n'as pas gardé mon alliance et mes statuts, je t'arracherai le royaume et le donnerai à ton serviteur. »

SOPHIE. — Ainsi Salomon devait perdre le royaume, comme autrefois Saül ?

LA MÈRE. — Pas entièrement, Sophie. Dieu usa de miséricorde envers Salomon, et lui dit qu'il ne le ferait pas pendant sa vie, à cause de David, son père. Dieu se souvenait de la fidélité de David, et pour l'amour de lui, Il épargnait son fils. Quelle bénédiction pour des enfants d'avoir des parents pieux et fidèles ! Mais l'Éternel dit qu'il ôterait le royaume au fils de Salomon, mais non pas tout entier ; il lui

(1) Deutéronome VII, 1-3. — (2) Voyez 1 Rois XI, 33.



laisserait une tribu, à cause de David et de Jérusalem qu'il avait choisie pour être sa demeure. L'Éternel se souvenait de ses promesses. Il avait dit à David : « Ta maison et ton royaume seront rendus stables à toujours » (1), et c'était à Jérusalem qu'était le trône de David.

SOPHIE. — Cela dut être bien douloureux à Salomon de penser qu'à cause de lui son beau royaume serait divisé, et que son fils en aurait la moindre part.

LA MÈRE. — Sans doute, mais Dieu est juste et saint, et ne peut tolérer le mal. L'on ne peut pas échapper aux conséquences du mal que l'on a fait, bien que Dieu puisse user de miséricorde.

SOPHIE. — Mais Salomon ne se repentit-il pas ?

LA MÈRE. — Nous ne pouvons en douter, ni que Dieu lui pardonna son péché. L'Éternel lui avait fait donner par Nathan le nom de « Jedidia » ou « bien-aimé de l'Éternel, » parce que l'Éternel l'aimait (2). Dieu avait aussi déclaré qu'il lui serait pour père, et lui pour fils, et que, s'il commettait l'iniquité, il le châtierait avec une verge d'hommes et avec des plaies des fils des hommes, mais que *sa bonté ne se retirerait pas de lui* (3). Nous sommes donc assurés que Dieu lui fit grâce. Mais il n'échappa pas à la verge, car il eut de grands troubles dans ses dernières années. Des ennemis s'élevèrent contre lui de divers côtés, et son règne ne fut plus ni si glorieux, ni si paisible. Il put même voir commencer le déchirement de son royaume.

SOPHIE. — Comment cela, maman ?

LA MÈRE. — L'Éternel avait dit à Salomon qu'il donnerait le royaume à un de ses serviteurs. Qui

(1) 2 Samuel VII, 13-16. — (2) 2 Samuel XII, 25.

(3) 2 Samuel VII, 14, 15. Lisez à ce sujet Proverbes IV, 11, 12, où Salomon semble parler par expérience.

était ce serviteur ? Salomon l'ignorait, mais l'Éternel l'avait déjà désigné, et voici ce qui arriva. Salomon faisait réparer une partie des murailles de Jérusalem. Parmi ceux qui y travaillaient, il distingua un jeune homme de la tribu d'Éphraïm, nommé Jéroboam, fils d'une femme veuve. Il était habile, fort et actif, et le roi l'établit sur tous les ouvriers de la maison de Joseph, c'est-à-dire des tribus de Manassé et d'Éphraïm.

SOPHIE. — Jéroboam devait être bien aise, et sa mère aussi, d'occuper une si belle position.

LA MÈRE. — Sans doute, mais Jéroboam était ambitieux, et avait de plus hauts désirs dans son cœur (1). Un jour qu'il était sorti de Jérusalem et se promenait seul dans les champs, il vit un homme, vêtu d'un manteau neuf, qui l'arrêta pour lui parler. C'était un prophète nommé Akhija, envoyé par l'Éternel pour parler à Jéroboam. Akhija saisit son manteau neuf, et le déchira en douze morceaux.

SOPHIE. — Comme c'est étrange de déchirer un manteau neuf !

LA MÈRE. — C'était un acte symbolique, comme nous en rencontrons souvent des exemples dans l'Écriture. Comme tu vas le voir, ce manteau neuf représentait le royaume d'Israël qui était encore comme tout nouveau. Akhija dit à Jéroboam : « Prends dix morceaux pour toi, car ainsi a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Voici, j'arrache le royaume de la main de Salomon, et je te donne dix tribus ; mais une tribu sera à lui, à cause de mon serviteur David, et à cause de Jérusalem, la ville que j'ai choisie d'entre toutes les tribus d'Israël, pour y placer mon nom. » Le prophète dit aussi à

(1) Lisez 1 Rois XI, 37 : « Tu régneras sur tout ce que ton âme désire. »

Jérohoam que l'Éternel faisait cela, parce que Salomon l'avait abandonné pour servir de faux dieux, mais que Salomon resterait roi toute sa vie, et que ce serait à son fils que dix tribus seraient ôtées. Et il ajouta : « Tu régneras sur tout ce que ton âme désire ; tu seras roi sur Israël. Et si tu gardes mes commandements, comme a fait David, mon serviteur, je serai avec toi, et je te bâtirai une maison stable (c'est-à-dire tes descendants régneront aussi) et je te donnerai Israël. Et j'humilierai ainsi la semence de David, mais pas à toujours. »

SOPHIE. — Comme Jéroboam dut être étonné en apprenant qu'il serait roi. Cela était sans doute plus qu'il n'aurait osé penser. Mais que veulent dire ces paroles : « Pas à toujours » ?

LA MÈRE. — Cela signifie que le grand fils de David, le Seigneur Jésus, le Roi d'Israël, réunira plus tard toutes les tribus pour former son royaume. C'est ce que le prophète Ézéchiel annonce d'une manière magnifique, dans le chapitre XXXVII de son livre. Nous le lirons ensemble plus tard (1).

SOPHIE. — Jéroboam n'avait donc qu'à attendre patiemment que Dieu accomplisse sa parole envers lui.

LA MÈRE. — Sans doute ; mais c'est ce qu'il ne fit pas, et il montra ainsi que son cœur n'était pas soumis à Dieu. Au lieu d'attendre, il voulut être roi tout de suite, et conspira contre Salomon. « Il leva la main contre le roi, » nous est-il dit. Il avait peut-être le dessein de faire périr le vieux roi.

SOPHIE. — C'était bien méchant et bien ingrat de sa part, maman ; car Salomon lui avait fait du bien.

LA MÈRE. — Oui ; il manifestait par là ce qu'il

(1) Et nous engageons nos jeunes lecteurs à lire avec attention ce beau chapitre.

était au fond du cœur. Salomon, ayant appris ce que Jéroboam tramait contre lui, chercha à s'emparer de lui pour le faire mourir comme rebelle, et c'était juste, mais Jéroboam s'enfuit en Égypte où il resta jusqu'à la mort de Salomon. Tel fut le dernier acte de la vie de ce roi aimé de l'Éternel et comblé de ses biens. Il aurait pu être heureux jusqu'à la fin s'il avait été fidèle ; au lieu de cela, ses derniers jours furent remplis d'amertume à cause de ses péchés. C'est une grande leçon pour nous, mon enfant. Demandons au Seigneur de nous garder, de peur que nous ne tombions comme lui. Salomon avait régné quarante ans. Saül, David et lui régnèrent sur tout Israël. Désormais, il y aura deux royaumes dont nous aurons à suivre l'histoire.



### Fin d'année

Loin de nous encore une année  
 Aura bientôt fui pour toujours ;  
 Au Dieu puissant qui l'a donnée  
 En as-tu consacré les jours ?

As-tu cheminé dans sa crainte,  
 Ayant pour unique désir  
 D'accomplir sa volonté sainte,  
 Prenant en elle ton plaisir ?

As-tu suivi le pur Modèle  
 Que nous présente le Sauveur.  
 Comme Lui, doux, humble et fidèle,  
 Obéissant, plein de ferveur ?

As-tu fui les plaisirs du monde  
 Qui ne peuvent remplir le cœur,  
 Et préféré la paix profonde  
 Que Jésus dispense au vainqueur ?

Ah ! devant Toi quand je repasse  
 Ces jours par le temps emportés,  
 Je sens combien grande est ta grâce,  
 Seigneur ! qui les as supportés.

De ton retour s'il faut attendre encore  
 L'heureux instant, ô Jésus ! que mes jours  
 Soient pour Toi seul, jusqu'à la sainte aurore  
 Qui nous verra près de Toi pour toujours.



## Réponses aux questions du mois de novembre

Jérémie. (Jérémie I, 1-3.)

Etienne. (Actes VII.)

Vasthi. (Esther I, 12.)

Israël. (2 Chroniques IX, 8.)

Epaphras. (Colossiens IV, 12.)

Naboth. (1 Rois XXI.)

Stéphanas. (1 Corinthiens XVI, 15.)

Bethuel. (Genèse XXIV, 15, 16.)

Isaac. (Genèse XXIV, 36.)

Eliézer. (Genèse XV, 2.)

Nahomi. (Ruth I, 3-5.)

Tite. (Tite I, 4.)

Onésime. (Philémon 10.)

Timothée. (2 Timothée III, 15.)

La promesse du Seigneur est

**JE VIENS BIENTOT** (Apocalypse XXII, 20.)

## Questions pour le mois de décembre

Quel est l'homme qui vint de nuit trouver Jésus ?

Quels sont les deux grands enseignements que Jésus lui donna ?

Quelles sont les deux autres occasions où cet homme est mentionné, et quel caractère montre-t-il dans ces deux occasions ?

Plusieurs de mes jeunes lecteurs n'ont pas trouvé pour les questions d'octobre les mêmes noms que ceux indiqués par la Bonne Nouvelle, mais ils ont cherché soigneusement et cela ne leur aura pas été inutile. Le Seigneur bénit ceux qui aiment et étudient sa Parole. Éliézer ou Melchisédec n'ont pas dans l'histoire des voies de Dieu une place aussi importante qu'Adam, le premier homme.

« Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe : l'herbe a séché et sa fleur est tombée, mais LA PAROLE DU SEIGNEUR DEMEURE ÉTERNELLEMENT. Or c'est cette parole qui vous a été annoncée. » (I Pierre I, 24, 25.)

« Le monde s'en va et sa convoitise, mais CELUI QUI FAIT LA VOLONTÉ DE DIEU DEMEURE ÉTERNELLEMENT. » (I Jean II, 17.)



# TABLE DES MATIÈRES



	PAGES
A mes chers jeunes amis . . . . .	3
Une page de ma vie d'écolier . . . . .	34
Une école du dimanche en Russie . . . . .	41, 66
Une lettre de la Chine . . . . .	81
Les martyrs d'aujourd'hui . . . . .	109, 132, 147, 169
« Toujours heureuse » . . . . .	113
Témoignage d'une petite fille . . . . .	121
Un cantique à l'hôpital . . . . .	138
Une agape . . . . .	153
Réponses d'un jeune garçon sourd-muet . . . . .	178
Jessie, ou « un petit enfant les conduira » . . . . .	181
Les craintes d'un esclave nègre au sujet de son maître . . . . .	197
L'enfant avait raison . . . . .	198
La petite fille qui voulait aller au ciel . . . . .	215
Questions et réponses 19, 40, 59, 77, 99, 120, 140, 159, 179, 200, 219, 237	
 L'Église ou l'Assemblée ( <i>suite de son histoire sur la   terre</i> ) :	
Jérôme . . . . .	28, 52
Augustin : Son enfance . . . . .	74, 92
» Sa jeunesse . . . . .	190
» Sa conversion . . . . .	207, 221

Histoire des rois d'Israël. David le second roi (*fin*) :

Exhortations de David au peuple et à Salomon ( <i>fin</i> ) . . . . .	8
Complot d'Adonija. Salomon est établi roi . . . . .	22
Les dernières paroles de David et sa mort . . . . .	45
Salomon, le troisième roi :	
Salomon demande la sagesse . . . . .	61
Salomon construit le temple . . . . .	86, 101
Dédicace du temple . . . . .	123
»       »   Prière de Salomon . . . . .	141
»       »   Réponse de l'Éternel . . . . .	161
La gloire du règne de Salomon . . . . .	185
Visite de la reine de Sheba . . . . .	201
Chute de Salomon . . . . .	229

## Poésies

Entrant dans la sainte cité . . . . .	16
Prière . . . . .	39
Comme Samuel . . . . .	119
A Jésus appartient tout mon cœur . . . . .	158
Écoutez ! . . . . .	199
Psaume LXXIII, 23-26 . . . . .	218
Fin d'année . . . . .	236
Strophes diverses . . . . .	25, 80, 139, 215

